Les parties romanes de l'ancienne cathédrale Sainte-Marie de Saint-Bertrand-de-Comminges (Haute-Garonne)

Oriane Pilloix

▶ **To cite this version:**

Oriane Pilloix. Les parties romanes de l'ancienne cathédrale Sainte-Marie de Saint-Bertrand-de-Comminges (Haute-Garonne). Art et histoire de l'art. 2016. dumas-01858331

HAL Id: dumas-01858331

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01858331

Submitted on 20 Aug 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

UNIVERSITÉ TOULOUSE Jean Jaurès

UFR Histoire, Histoire de l'Art et Archéologie
Département d'Histoire

Les parties romanes de l'ancienne cathédrale Sainte-Marie de Saint-Bertrand-de-Comminges (Haute-Garonne)

Volume 1 : Texte

Mémoire de Master 2 Études Médiévales
présenté par Oriane Pilloix
sous la direction de Quitterie Cazes
Juillet 2016

TRACES

FRAMESPA UMR 5136
France Amériques Espagne
Sociétés Pouvoirs Acteurs

Pour mon papi Henri,
qui m'a prêté un peu de ses Pyrénées.

Illustration de couverture : La cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges, crédit : Jean-Paul Azam.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier en tout premier lieu ma directrice, Quitterie Cazes, qui, par son dynamisme et sa passion de transmettre, m'a permis de travailler sur ce sujet attachant et stimulant, et qui a été confiante et à l'écoute trois ans durant. Tout a commencé par un cours, debout au milieu des sarcophages de la crypte archéologique de Saint-Pierre-des-Cuisines à Toulouse...

Je souhaite remercier spécialement Roland Chabbert et Maurice Scellès, conservateurs en chef du service Connaissance du Patrimoine de la région Midi-Pyrénées, pour leur accueil durant mon stage, où j'ai pu redécouvrir Saint-Bertrand-de-Comminges avec un œil nouveau. Leurs conseils m'ont été précieux pour mener mes recherches, et pour la rédaction de ce mémoire.

Je remercie également Alain Beschi, du service Patrimoine et Inventaire de la région Aquitaine, pour son aide durant mon rapide passage à Bordeaux.

Mes derniers déplacements à Saint-Bertrand-de-Comminges ont été des plus riches grâce à Jean-Luc Schenck, conservateur du Musée archéologique départemental de Saint-Bertrand-de-Comminges, et à Yannick Dupuy et David Pujo.

Merci à Monique Foissac, et à toute la joyeuse bande d'habitués de la Bibliothèque d'Études Méridionales. J'ai trouvé là un cadre de travail idéal, des ressources, des pauses et des discussions indispensables. Merci tout particulièrement à Émeric, Adeline, Arzhêliz, Lydia, Arnaud, pour leur présence et leurs encouragements. Merci à ma famille, d'un soutien à toute épreuve et d'une grande curiosité.

Enfin, si la patience de Jean-François a été mise à rude épreuve, rien de tout cela n'aurait été possible sans lui. Merci à toi, infiniment.

AVANT-PROPOS

Ce mémoire de master 2 a pour fondations le mémoire de master 1, soutenu en septembre 2014, dont le sujet était une monographie des parties romanes de la cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges. L'étude du bâti, l'historique et l'historiographie ont été entièrement intégrés au présent mémoire, et ils ont été relus et révisés à l'aune des nouvelles données générées par les recherches du M2. Ce second mémoire ajoute à la monographie l'étude de la salle haute du clocher qui avait été écartée dans un premier temps, ainsi qu'une mise en perspective du chantier de Saint-Bertrand-de-Comminges parmi la création architecturale romane.

Ce travail de recherche a bénéficié en 2015 d'une allocation de formation et de recherche par le Ministère de la Culture et de la Communication, en collaboration avec la DRAC Midi-Pyrénées.

ABBRÉVIATIONS

DRAC : Direction régionale des Affaires Culturelles.
MAP : Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine, Archive des Monuments historiques, Charenton-le-Pont.

INTRODUCTION

Quand on se dirige vers Saint-Bertrand-de-Comminges à la limite entre les départements de la Haute-Garonne et des Hautes-Pyrénées, il faut attendre le dernier virage à la sortie de Valcabrère pour enfin apercevoir la cathédrale Sainte-Marie en entier. Elle est comme déposée au sommet de cette petite butte couverte d'habitations, cernée d'un rempart et flanquée des vestiges d'un théâtre d'époque romaine. Les visiteurs connaissent Saint-Bertrand-de-Comminges pour la quantité des vestiges de la grande cité antique de *Lugdunum Convenarum*, la multitude des visages et des figures des stalles de la cathédrale, la variété des sons et des couleurs de son orgue et de ses vitraux. Ils admirent le grand clocher qui domine le parvis, et le tympan qui couronne le portail, mais peut-être n'accordent-ils qu'un regard distrait aux premières travées de l'édifice. Pourtant, l'entrée de cette église, cette tour monumentale et cette sculpture sont bien les vestiges de l'édifice roman, en grande partie construit durant l'épiscopat de Bertrand de L'Isle-Jourdain (1083-1123) qui donna son nom au village après sa canonisation au tout début du XIII^{e} siècle.

Les parties romanes de la cathédrale sont les parties les plus anciennes de cet édifice partiellement reconstruit au XIV siècle. Toutefois, il nous est apparu qu'elles n'ont jamais été étudiées pour elle-même mais seulement parmi l'ensemble architectural et mobilier entier de la cathédrale. Dans la bibliographie sur la cathédrale, d'un volume modeste, il faut attendre le milieu du XX^{e} siècle et la thèse de Robert Vassas[1], pour voir la première étude analysant les parties romanes avec autant de soin que les autres parties. Les repères chronologiques du chantier roman, partagé en deux campagnes depuis la visite de François Deshoulières durant le Congrès Archéologique de France de 1929[2], s'appuyaient sur la datation de la sculpture du portail, ainsi que sur des comparaisons des mises en œuvre et des formes architecturales. La première campagne, exécutée du vivant de l'évêque Bertrand et à son initiative, aurait produit un édifice modeste, probablement charpenté et doté d'un clocher-mur, dont les murs sont constitués d'un appareil hétérogène avec une grande part de pierres de remploi antiques, éclairé de baies en plein cintre. La seconde

1. Robert Vassas, *Rapport sur l'ancienne cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges,* Thèse inédite, Concours d'Architecte en chef des Monuments historiques, 1948. Conservée à la Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine, Charenton-le-Pont.
2. François Deshoulières, « La cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges », *Congrès archéologique de France, 92^{e} session tenue à Toulouse en 1929,* Paris, Picard, 1930, p. 290-305.

campagne aurait débuté dès le milieu du XII^e siècle, après la mort de saint Bertrand. Un clocher est ajouté dans la première travée de la nef, après un renforcement des murs gouttereaux par des arcatures et un rhabillage de la façade occidentale, la nef est voûtée et partagée en trois vaisseaux, et un portail sculpté est installé dans le mur ouest. Tout ceci est bâti avec un appareil plus régulier que la précédente étape. Le raisonnement est repris d'auteur en auteur, et est parfois étayé de remarques de terrain qui semblent le confirmer. L'absence d'inscriptions ou d'armoiries comme on en trouve dans les parties gothiques, ainsi que les sources textuelles lacunaires voire absentes pour le XI^e et le XII^e siècle, ne facilitent pas la compréhension de la construction de l'église romane. Aussi, il n'a jamais été exécuté d'étude du bâti sur la cathédrale. Bertrand de L'Isle-Jourdain avait toujours été considéré comme un grand constructeur et un rénovateur sensible à la Réforme Grégorienne ; or l'absence de sources textuelles autres que sa Vita ne permet pas d'apprécier sa véritable implication dans le chantier de la cathédrale.

Toutefois comme nous le dit Nicolas Reveyron, à propos des observations faites sur le bâti sans véritable méthode archéologique, « ces [observations] ont été le plus souvent réduites au rôle d'auxiliaire de l'histoire de l'art, utiles pour confirmer les chronologies proposées »[3]. Dans ce cadre là, les données archéologiques sont indispensables pour pouvoir se détacher de la bibliographie et révéler le bâti en tant que tel. Le besoin de renouveler la lecture faite de cet édifice a motivé l'établissement d'une monographie, mais il ne faut pas oublier que si elle peut s'inscrire dans une étude plus large en servant de point d'appui supplémentaire, elle ne saurait être une fin en soi. L'établissement d'une chronologie, même relative, grâce à une analyse archéologique est un moyen de cerner la demande du commanditaire, et de relier sa personnalité au projet architectural. La cathédrale romane de Saint-Bertrand-de-Comminges participe à la connaissance de la situation du diocèse de Comminges, ainsi qu'à l'histoire de l'architecture religieuse dans le Midi, tant pour l'évolution constante des formes que pour leur transfert entre foyers de créations.

Le travail de recherche pour ce mémoire a débuté par le rassemblement et la synthèse de toutes les études portant sur la cathédrale, ainsi que le glanage de photographies anciennes et plans pouvant servir à la compréhension de l'architecture, et à

3. Nicolas Reveyron, « L'apport de l'archéologie du bâti dans la monographie d'architecture », *In Situ*, 2, 2002.

l'établissement de l'historique et de l'historiographie de notre sujet, qui occupent la première partie. En partant de ces observations, nous avons effectué dans une deuxième partie une étude archéologique du bâti des vestiges de la cathédrale romane afin de retrouver les indices du déroulement du chantier. De simples observations effectuées lors d'une première visite sur place nous avaient révélé une certaine contradiction entre les essais précédents et la réalité du terrain, notamment à propos du plaquage postérieur des arcatures contre les murs gouttereaux. L'étude du parement intérieur et extérieur semblait nécessaire afin de repérer les traces de remaniements, d'ajouts, de destructions, mais aussi pour comprendre la simultanéité et la cohérence entre les éléments architecturaux, qui nous renseigneraient sur la chronologie et la gestion de la construction. Les observations sur les élévations ont été consignées dans des minutes de terrain, épaulées par une couverture photographique complète, et par la réalisation d'un plan de l'intérieur à l'aide d'un théodolite. Quant aux piliers du clocher, ils restent les seules indications de l'organisation intérieure de la nef romane et, avec la voûte, sont les premières clés de compréhension de l'intégration du clocher à l'intérieur de la nef. La troisième partie est une première étape pour la remise en contexte de ce chantier. Une comparaison avec la collégiale de Saint-Gaudens met davantage en lumière la singularité de la conception de la première travée de la nef. Dès lors, nous pouvons en chercher le modèle, ou voir sa postérité, par des comparaisons avec d'autres exemples du sud de la France. La même démarche est faite avec les arcatures qui garnissent les murs gouttereaux de la nef. Ce processus se révèlera finalement important pour améliorer la datation de cet ensemble. Dans un souci de mise en valeur du premier œuvre roman, nous avons également mis en image cette synthèse pour une reconstitution partielle, qui emprunte à quelques autres églises de la région, comme Saint-Just de Valcabrère, le détail de parties disparues et inconnues de la cathédrale, comme le chevet, sur lequel il est nécessaire d'être prudent, en l'absence de données sur le sujet.

1ÈRE PARTIE

Présentation de l'objet d'étude

CHAPITRE 1 - Historique

1. La cité des Convènes avant 1083

L'ancienne cathédrale Sainte-Marie, bâtiment massif et richement pourvu en mobilier, détonne aujourd'hui au centre du petit village qu'est devenu Saint-Bertrand-de-Comminges. La colline sur laquelle sont amassées cathédrale et habitations se trouve dans une grande plaine du piémont des Pyrénées, protégée par des collines plus hautes, et irriguée par la Garonne un kilomètre au nord du piton rocheux. À l'est, se trouvent le village de Valcabrère, et sa basilique romane dédiée à Saint-Just (fig. 01).

Saint-Bertrand-de-Comminges est aujourd'hui isolé des voies de communication, mais ce n'était pas le cas à la fondation de la cité de *Lugdunum Convenarum* vers 72 avant notre ère par Cneius Pompée, après la bataille qu'il mena contre la rébellion de Sertorius. La cité était un carrefour majeur sur les voies de Dax, Auch, Lescar et Toulouse, ainsi que vers l'Espagne. La ville s'est développée essentiellement en plaine, mais aussi sur l'oppidum, et elle était pourvue des infrastructures urbaines habituelles pour une ville romaine, qui ont été retrouvées lors de fouilles : temple, marché, thermes, théâtre (fig. 02)**.** Il a été d'usage d'affirmer que l'oppidum était déjà occupé avant la fondation de la ville romaine, mais c'est une hypothèse contredite par les fouilles : depuis Bertrand Sapène, qui a fait les premiers sondages dans la ville haute, jusqu'aux sondages de Sylvie Campech, et aux conclusions de Robert Sablayrolles, aucune trace protohistorique n'y a été découverte[4]. Entre la fin du IV^e^ et le premier tiers du V^e^ siècle, un important rempart a été édifié tout autour du piton rocheux : la plupart de ses fondations sont conservées, ainsi que quelques parties hautes sans leur parement, dissimulées sous les reprises et les reconstructions médiévales et modernes[5]. Au même moment, l'abandon d'un certain nombre de constructions en plaine permet de penser que la population s'est repliée dans la ville haute. Ce mouvement est probablement en lien avec la présence de Vandales puis de Wisigoths dans la région, vers 409-410. La vie ne s'arrête pourtant pas dans la ville basse, puisqu'une basilique paléochrétienne, dont la fonction était essentiellement funéraire, est construite

4. BEYRIE Argitxu, SABLAYROLLES Robert, *Le Comminges (Haute-Garonne)*, Paris, Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, Coll. « Carte Archéologique de la Gaule », 31/2, 2006, p. 391-406.
5. *Ibidem,* d'après A. Simon Esmonde Cleary, Jason Wood, *Saint-Bertrand-de-Comminges : III. Le rempart de l'antiquité tardive de la ville haute,* Pessac, Aquitania, 2006.

dans le quartier du Plan au pied de l'oppidum au V^e siècle[6]. La christianisation du lieu semble de peu antérieure à l'édification de ce bâtiment, des sarcophages du IV^e siècle ayant été retrouvés dans l'église toute proche de Saint-Just de Valcabrère[7]. Saint-Bertrand-de-Comminges n'a peut-être pas été, dès ce moment-là, le siège d'un évêché, le premier évêque de Comminges connu étant Suavis, qui était présent au concile d'Agde en 506[8].

D'après l'*Historia Francorum* de Grégoire de Tours, la ville aurait été entièrement détruite par les armées de Gontran roi de Bourgogne en 585, durant la querelle de succession qui l'opposait à Gondowald, après la mort de Chilpéric I^er : « Alors qu'on eut tué tout le monde, afin qu'il ne restât personne pour pisser contre le mur, on incendia la ville avec les églises et les autres édifices sans rien y laisser qu'un sol vide »[9]. Aucun texte d'époque mérovingienne ne mentionne la cité, et seuls quelques évêques sont cités dans des documents d'archives conciliaires[10], qui ne décrivent jamais la ville en elle-même ou ses édifices. Il faut cependant nuancer l'importance de cette destruction, car des vestiges archéologiques postérieurs ont été découverts, notamment dans la basilique du Plan, ce qui montre une continuité dans l'occupation et l'activité de la cité des Convènes. Patrick Mahot pose, à juste titre semble-il, un certain nombre de questions à propos de l'histoire de la cité de *Convenae* avant l'arrivée de Bertrand de L'Isle-Jourdain. Un évêché de Comminges a été conservé du V^e siècle jusqu'à la période romane, malgré quelques ellipses[11] ; une église-cathédrale, ainsi qu'un palais épiscopal ont donc été reconstruits après 585, sans qu'il soit possible de dire quand, ni quel aspect ils pouvaient avoir.

2. Le « renouveau » de la cité avec l'évêque de Comminges Bertrand de L'Isle-Jourdain (1083-1123)

6. BEYRIE Argitxu, SABLAYROLLES Robert, *Le Comminges (Haute-Garonne)*, Paris, Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, Coll. « Carte Archéologique de la Gaule », 31/2, 2006, p. 260, d'après Jean Guyon et Jean-Louis Paillet, "Saint-Bertrand-de-Comminges, basilique de la ville basse", *Les premiers monuments chrétiens de la France, 2, Sud Ouest et Centre*, Paris, 1996, p. 177-189.
7. Patrick Mahot, *La cité de Saint-Bertrand-de-Comminges au Moyen Âge*, Aspet, Pyrégraph, 1994, p. 36.
8. Jean-Baptiste Larcher, *Glanages*, 25 vol., 1746-1752, M45, Archives Départementales Hautes-Pyrénées, p. 473.
9. Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, livre VIII, XXXVIII (traduction de Robert Latouche).
10. Patrick Mahot, *La cité de Saint-Bertrand-de-Comminges au Moyen Âge*, Aspet, Pyrégraph, 1994, p. 52.
11. Jean Contrasty, *Histoire des évêques de Comminges*, Toulouse, Librairie Sistac, 1940.

L'ancienne cathédrale Sainte-Marie de Saint-Bertrand-de-Comminges, et surtout ses parties romanes, sont indissociables de l'histoire de l'évêque, plus tard canonisé, qui commanda le chantier d'une nouvelle cathédrale entre la fin du XIe et le début du XIIe siècle.

En 1083, c'est un archidiacre de la cathédrale de Toulouse, Bertrand de L'Isle-Jourdain, qui succède à l'évêque Auger. Sa vie n'est connue que par la *Vita Sanctii Bertrandi* et le *Liber Miraculorum Ipsium*, rédigés tous deux dans la deuxième moitié du XIIe siècle par Vital, un notaire formé à l'abbaye de l'Escaladieu[12]. Cet évêque est traditionnellement présenté comme étant le véritable rénovateur de la cité, celui qui l'a rebâtie à partir des ruines de la ville haute, et qui a attiré à lui une population nouvelle, « la croix dans une main, la truelle dans l'autre »[13].

Selon *l'Histoire des évêques de Comminges* de Contrasty[14], Bertrand est né au milieu du XIe siècle à L'Isle-Jourdain. Il est le fils d'Athon, le seigneur de cette ville, et de Gervaise, qui serait elle-même la fille de Guillaume Taillefer, comte de Toulouse (950-1037), et la sœur de l'Archevêque d'Auch, Guillaume de Montaut[15]. Une solide éducation religieuse lui est prodiguée, mais c'est au métier des armes qu'il se consacre tout d'abord : Vital précise qu'il « prit ardemment pour modèle le bienheureux Martin », c'est-à-dire le soldat saint Martin de Tours. Il entre au chapitre de Saint-Étienne de Toulouse, que l'évêque Isarn a réformé en 1073 en le plaçant sous la règle de saint Augustin ; Bertrand fut probablement un de ces chanoines de la réforme. Il est élu évêque de Comminges en 1083 « sous l'impulsion et avec l'autorisation de Guillaume de Montaut »[16], et peut-être aussi par l'influence de son ascendance comtale.

La date du début de son épiscopat a été longtemps controversée. Avant l'article publié dans la *Revue Historique de Toulouse*[17] et l'ouvrage *Histoire des évêques de*

12. Le texte est conservé grâce à une copie par Jean-Baptiste Larcher au XVIIe siècle d'un bréviaire de Saint-Bertrand-de-Comminges de 1400 : Jean-Baptiste Larcher, *Glanages*, t. XIX, p. 279 et suivantes. Les citations sont prises de la traduction proposée par Jean Contrasty dans Jean Contrasty et Jean Lestrade, « Vie et miracles de saint Bertrand, évêque de Comminges », *Revue historique de Toulouse,* XXVIII, 1941, p. 171-243.
13. Bedin Pierre, Saint-Bertrand de Comminges, Saint-Just de Valcabrère. Guide du touriste, Nîmes, Lacour, 1999 (reprint. Toulouse, É. Privat, 1907), p. 36.
14. Jean Contrasty, *Histoire des évêques de Comminges,* Toulouse, Sistrac, 1940
15. Charles Higounet, *Le Comté de Comminges de ses origines à son annexion à la Couronne,* Saint-Gaudens, l'Adret, 1949, réed. Toulouse, Privat, 1984, p.48 et suivantes.
16. Jean Contrasty, *Histoire des évêques de Comminges,* Toulouse, Sistrac, 1940, p. 104.
17. Jean Contrasty et Jean Lestrade, « Vie et miracles de saint Bertrand, évêque de Comminges », *Revue historique de Toulouse,* XXVIII, 1941, p. 171-243.

Comminges[18], tous deux écrits par Jean Contrasty, les auteurs donnaient principalement la date de 1073, tirée de la *Gallia Christiana*[19]. Contrasty rétablit la chronologie en proposant 1083, c'est-à-dire l'année de la mort du précédent évêque Auger, dont nous ne connaissons rien sauf les dates de son épiscopat, et surtout après l'adoption en 1073 de la règle de saint Augustin au chapitre de Saint-Étienne de Toulouse. En effet, Bertrand de L'Isle-Jourdain applique au chapitre de *Convenae* la même règle en devenant évêque. Selon la traduction de Jean Contrasty de la *Vita Sanctii Bertrandi*, il fait alors bâtir une cathédrale, et un cloître « aussi grand que le permit l'espace resserré sur les bords abrupt des rochers »[20]. Toutefois, le sens de « claustrum » est à prendre de manière plus large, c'est-à-dire dans le sens de clôture, nécessaire à la bonne réforme de la vie des chanoines qui doivent vivre désormais en communauté ; de plus, il n'y a pas de traces connues d'un cloître antérieur à celui visible aujourd'hui au sud de la cathédrale et daté du XIII[e] siècle grâce à sa sculpture[21]. Que le *claustrum* soit un cloître ou une clôture plus générale, il apporte une preuve supplémentaire de l'apport de la réforme grégorienne à l'œuvre de Bertrand de L'Isle-Jourdain, et il confirme que ce dernier a bien été élu en 1083, et non pas en 1073, une date qu'Étienne Delaruelle et Marcel Durliat préfèrent malgré tout citer.

Après sa nomination, l'évêque a été « intronis[é] dans l'église-cathédrale », puis « consacré dans l'église cathédrale d'Auch par l'archevêque Guillaume [de Montaut] », d'après le texte de Vital. L'identité de l'église-cathédrale de l'intronisation pose problème : dans la traduction retranscrite par Contrasty et Lestrade dans l'article de la *Revue de Comminges*, le nom de Saint-Just est précisé entre parenthèses. Jean Rocacher a indiqué dès 1982 que ce vocable n'était pas présent dans le texte original, et que c'est un ajout des deux auteurs de l'article[22]. L'interprétation de Contrasty et Lestrade est probablement due au passage de la Vita où l'auteur explique que saint Bertrand « élev[a] une autre cathédrale », selon la traduction qu'ils en proposent. L'idée d'une « autre » cathédrale n'est toutefois pas aussi clairement énoncée dans le texte d'origine[23].

18. Jean Contrasty, *Histoire des évêques de Comminges*, Toulouse, Sistac, 1940, p. 101-115.
19. *Gallia Christiana,* t. 1, Province d'Auch.
20. Vital, *Vita Sancti Bertrandi,* Leçon VIII[e], traduction dans Jean Contrasty et Jean Lestrade, « Vie et miracles de saint Bertrand, évêque de Comminges », *Revue historique de Toulouse,* XXVIII, 1941, p. 192 (p. 221 pour le texte latin).
21. Michèle Pradalier-Schlumberger, « Le cloître de la cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges », *Congrès archéologique de France. 154° session Toulousain et Comminges, 1996*, 1996.
22. Jean Rocacher, "L'ancienne cathédrale… op. cit. », *Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales,* 2002, note 13 p. 520.
23. Vital, *Vita Sanctii Bertrandi,* Leçon VIII : « Dedit igitur vehementis operam ut ecclesia decorem domus Dei et locum habitationis glorie ejus ».

Il est utile de rappeler que Vital a écrit ce texte après la mort de Bertrand : les faits qu'il décrit lui sont donc rapportés par des habitants de la cité et par des proches de l'évêque. Par ailleurs, ce texte a eu pour but de servir l'enquête de canonisation, et a été présenté au pape Alexandre III à la fin du XII[e] siècle. Certains détails sont donc arrangés, remaniés, voir exagérés, si cela peut servir la sainteté du personnage. Dans ce sens, Patrick Mahot nuance le rôle de grand rénovateur de la cité, qui a toujours été associé à saint Bertrand[24]. Cette première tentative de canonisation a échoué, et il faut attendre 1218 pour que le pape Honorius III demande une nouvelle enquête. La canonisation a dû être décidée entre cette date et 1222, où *Convenae* est appelée pour la première fois Saint-Bertrand-de-Comminges[25].

La plupart des auteurs se sont attachés à présenter Bertrand de L'Isle-Jourdain comme un grand bâtisseur, mais en relisant le texte de Vital, ses différentes versions et leurs traductions, son œuvre n'est plus aussi précise. Il aurait donc fait construire une nouvelle cathédrale, mais rien n'indique si elle est élevée *ex nihilo* ou sur les bases d'un autre édifice, ou bien s'il ne s'agit que d'une reconstruction, d'une réparation, ou d'un agrandissement. Selon Robert Vassas, il est même possible que l'évêque Bertrand n'ait fait que poursuivre un projet commencé un peu après 1068 où, durant un concile à Toulouse, les évêques avaient décidé que « les villes épiscopales et les cathédrales détruites seraient relevées de leurs ruines »[26]. De même, le terme de *claustrum* donné par Vital recouvre plusieurs réalités, et ne peut pas justifier à lui seul l'existence d'un cloître antérieur au cloître du XIII[e] siècle, comme le pense Dagmar Kroebel[27]. Pourtant, la marque des principes de la réforme grégorienne est bien visible dans l'épiscopat de Bertrand de L'Isle.

Pour finir, il n'est jamais fait mention du palais épiscopal. L'actuel couvent des Olivétains (fig. 03), qui abrite aujourd'hui l'Office de Tourisme de Saint-Bertrand-de-Comminges, aurait pris la place d'un ensemble de bâtiments incendiés en 1391, et saccagés en 1595 durant les guerres de religion, et finalement abandonnés jusqu'à l'arrivée des

24. Patrick Mahot, *La cité… op. cit.*, p. 58.
25. Charles Higounet, Étienne Delaruelle, « Réforme pré-grégorienne en Comminges et canonisation de saint Bertrand, études critiques », *Annales du Midi*, 1948, t. 61, p. 152-157 ; Patrick Mahot, *La cité… op. Cit.,* 1994, p. 60.
26. Jean Contrasty, Jean Lestrade, « Vie et miracles de saint Bertrand, évêque de Comminges », *Revue Historique de Toulouse*, XXVIII, 1941, p. 199.
27. Dagmar Kroebel, *Étude architecturale de la cathédrale, du cloître et des restes des bâtiments médiévaux de Saint-Bertrand-de-Comminges*, Mémoire de Maitrise, sous la direction d'Yves Bruand, Université de Toulouse II Le Mirail, Toulouse, 1985, p. 25.

moines Olivétains, qui furent eux-mêmes chassés en 1881[28]. En 1954, Bertrand Sapène interprète cet espace au nord de la cathédrale, où plusieurs vestiges de constructions (murs, baies, mâchicoulis…) sont encore visibles, comme les divers restes d'un palais épiscopal[29].

3. La cathédrale après saint Bertrand

La profonde modification de la cathédrale au début du XIVe siècle est une des conséquences de l'important pèlerinage dont la tombe de saint Bertrand faisait l'objet. Cette campagne de reconstruction fut décidée par Bertrand de Got, qui fut évêque de Comminges entre 1295 et 1299, avant de devenir pape sous le nom de Clément V en 1305. Malgré son court épiscopat, il a suivi le chantier avec attention, et il est revenu à Saint-Bertrand-de-Comminges en 1309 pour effectuer la translation des reliques de saint Bertrand : l'information est fournie par une bulle datée du 16 janvier 1309. Le projet, débuté en 1304, est de reconstruire le chœur de la cathédrale afin de mettre en valeur les reliques de saint Bertrand. La première travée et les parties basses des trois travées suivantes de la nef romane sont conservées ; il en avait probablement été décidé ainsi dès le début, afin de préserver le clocher et le portail et de l'intégrer à la nouvelle construction. La nouvelle nef est constituée d'un seul et unique vaisseau, dont les limites prolongent les murs des bas-côtés de la précédente nef. Jusqu'à la troisième travée, les nouveaux murs s'appuient sur les murs romans (fig. 04).

Le chevet est constitué d'une grande abside semi-circulaire précédée par une travée de chœur, et sur laquelle s'ouvrent cinq chapelles rayonnantes (fig. 05). Deux chapelles sont ajoutées de chaque côté de la nef et de la travée de chœur. La voûte est surélevée jusqu'à atteindre 28 mètres de haut, et elle repose sur des colonnettes multiples engagées qui partent du fond et scandent chaque travée. Le chantier ne se finira que quatre épiscopats plus tard, avec la chapelle d'Hugues de Castillon au nord, en 1352, et l'ajout légèrement postérieur de la chapelle haute de Bertrand de Cosnac (1352-1374) ; la première entraîne la destruction de la partie romane de la quatrième travée, tandis que la seconde s'appuie sur ce même mur roman, au sud. Les contreforts de la nef romane sont renforcés et allongés à l'exception des trois les plus à l'ouest qui conservent leur aspect

28. Bedin Pierre, Saint-Bertrand de Comminges, Saint-Just de Valcabrère. Guide du touriste, Nîmes, Lacour, 1999 (reprint. Toulouse, É. Privat, 1907), p. 30-33.
29. Bertrand Sapène*, Saint-Bertrand de Comminges. Lugdunum Convenarum. Centre touristique d'art et d'histoire*, Toulouse, Douladour, 1954.

d'origine ; d'autres sont ajoutés tout autour du chœur, ainsi que deux arcs-boutants au nord[30].

L'ensemble est parachevé sous l'épiscopat de Jean de Mauléon (1523-1551), qui commande le buffet de l'orgue, ainsi que le chœur des chanoines qui occupe une large part de la grande nef et offre un cadre grandiose à la liturgie (fig. 06). Le buffet de l'orgue, placé de manière très originale dans l'angle nord-ouest de la nef, masque une partie des murs romans, ainsi que la partie nord du mur du clocher. Avant ces ajouts, une tribune en bois avait été installée dans la nef, comme en témoignent les six corbeaux conservés, insérés *a posteriori* dans les parties basses des maçonneries des trois premières travées, à environ quatre mètres du sol[31].

30. Rocacher, « L'ancienne cathédrale… op. cit. », 2002-4, p. 508-509.
31. Robert Gavelle, « Trente-deux observations sur la cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges et ses abords », *Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales,* 1985-1, p. 43-78 ; Adeline et Pierre Lespinasse, *Les églises romanes et gothiques du Comminges,* Saint-Gaudens, Abadie, 1914.

CHAPITRE 2 - Historiographie

1. La cathédrale d'un seul homme, saint Bertrand

La cathédrale Notre-Dame de Saint-Bertrand-de-Comminges a tout d'abord été vue à travers le prisme religieux, car elle est indissociable de son premier constructeur, l'évêque Bertrand de L'Isle-Jourdain. La mention connue la plus ancienne des parties romanes est celle faite par l'évêque Barthélémy de Donadieu de Griet, en 1627, dans le *Procès-verbal de la visite de l'église cathédrale* : « y a (sic) une tour comme posée et portée sur des piliers de pierre en façon et forme de dôme »[32]. Ce n'est qu'au XIX[e] siècle que nous trouvons la première étude méthodique de la cathédrale, en commençant par l'histoire de la ville et en décrivant toutes ses parties les unes après les autres, par le baron Louis de Fiancette d'Agos. Ce dessinateur et antiquaire, natif de Saint-Bertrand-de-Comminges, publie un ouvrage en 1854, *Vie et miracles de Saint Bertrand*[33], et ajoute au récit de la vie du saint et de ses miracles une notice descriptive de l'église. Il la reprendra en 1876, dans *Notre-Dame de Comminges*[34], qui porte spécialement sur la cathédrale. Cette deuxième publication est plus précise que la première, car elle bénéficie de la recherche de Jules de Laurière, qui a proposé au Congrès Archéologique de France en 1874 une visite de Saint-Bertrand-de-Comminges et de ses alentours[35]. Fiancette d'Agos identifie les parties romanes comme étant « la porte, la tour avec les deux piliers qui la soutiennent de l'intérieur, et, jusqu'à la hauteur de la chapelle Notre Dame et Sainte Marguerite, les murs percés de petites fenêtres et ornés d'une arcature cintrée, reposant sur des figures en formes de consoles »[36], mais il parle davantage de la partie gothique, dont il détaille chaque chapelle, ainsi que le mobilier. Jules de Laurière est cité par beaucoup d'auteurs pour sa démonstration sur le sens de l'inscription du tympan qui désigne les Rois Mages[37] (fig. 07).

32. Procès-verbal reproduit par Louis de Fiancette d'Agos, dans *Notre-Dame de Comminges*, 1876, et par le baron Lassus dans la *Revue de Comminges*, 1892-4, p. 229-309.
33. Louis de Fiancette d'Agos, *Vie et miracles de saint Bertrand, avec une notice historique sur la ville et les évêques de Comminges, la légende des saints du pays et la description de l'église cathédrale*, Saint-Gaudens, Abadie, 1854.
34. Fiancette d'Agos, *Notre-Dame de Comminges, monographie de l'ancienne cathédrale de Saint-*Bertrand, Saint-Gaudens, Abadie, 1876.
35. Jules de Laurière, « Excursion à Saint-Bertrand-de-Comminges et à Valcabrère », *Congrès Archéologique de France, 41[e] session : Agen – Toulouse*, Paris, Derache, 1875, pp. 249-326.
36. Fiancette d'Agos, *Notre-Dame… op. cit.* p. 5.
37. Jules de Laurière, « Excursion… op. cit. », p. 275-278.

Durant sa visite, il tente de « normaliser » le plan de la cathédrale : il voit dans la chapelle Notre-Dame, ou de Hugues de Castillon, au nord, la trace d'un ancien transept, et il restitue une tour qui symboliserait le pouvoir spirituel au-dessus de ce transept, ce que, à son avis, ne pouvait pas représenter le donjon-clocher, car son aspect défensif le raccroche au pouvoir temporel.

À Fiancette d'Agos et à Laurière s'ajoute Pierre Bedin en 1907[38]. Leurs ouvrages décrivaient la cathédrale après l'histoire de la cité depuis la fondation de *Lugdunum Convenarum* vers 72 avant J.-C. La vie de l'évêque Bertrand de L'Isle-Jourdain y est racontée avec beaucoup d'éloges, et ils montraient tous que la renaissance de la cité à la fin du XI^{e} siècle n'est due qu'à la présence de ce saint homme. Pierre Bedin le décrit « la croix d'une main, la truelle de l'autre », et raconte que « toute une ville sortit de terre par ses soins, à ses frais »[39]. La cathédrale romane n'attire pas beaucoup l'attention, ce qui est paradoxal, car elle est l'œuvre de cet évêque : ce n'est peut-être qu'à ce titre qu'elle est mentionnée. Toutefois, le clocher appelé donjon et le tympan sont davantage décrits et expliqués, notamment grâce aux explications de Jules de Laurière. Pierre Bedin, à l'image de Fiancette d'Agos, ne fait pour l'étude de l'intérieur des premières travées de la nef qu'un inventaire en une phrase de ses caractéristiques romanes[40], avant de passer à la description de la cathédrale gothique. Il en oublie presque la travée du clocher, sauf pour parler des piliers puissants qui soutiennent le « donjon ». Un autre point commun de ces auteurs est de rassembler sous une même campagne de construction, initiée par Bertrand, tous les éléments romans de la cathédrale ; nous verrons que par la suite, les chercheurs restituent deux phases de constructions romanes. Ils attribuent à Saturnin, premier évêque de Toulouse, l'évangélisation de la région, ainsi que la création du premier oratoire dédié à la Vierge sur cet oppidum. En réalité, il s'agit d'une reprise du discours de l'Église de Toulouse qui, depuis le Moyen-âge, affirmait que Saturnin avait été envoyé par saint Pierre lui-même[41], et qu'il vivait encore à la mort de la Vierge (d'après le Baron d'Agos, c'est en apprenant cette mort, à *Lugdunum Convenarum,* qu'il aurait fait construire l'oratoire[42]). En

38. Bedin Pierre, Saint-Bertrand de Comminges, Saint-Just de Valcabrère. Guide du touriste, Nîmes, Lacour, 1999 (reprint. Toulouse, É. Privat, 1907).
39. *Ibidem*, 1907, p. 36.
40. *Ibidem,* 1907 : « Les deux premières de ces travées contiennent encore, dans leur partie inférieur, des pilastres, des arcatures… » p. 54
41. Quitterie Cazes, *Le quartier canonial de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse*, supplément Archéologie du Midi Médiéval, 1998, p. 117.
42. Louis de Fiancette d'Agos, *Vie et miracles de saint Bertrand, avec une notice historique sur la ville et les évêques de Comminges, la légende des saints du pays et la description de l'église cathédrale*, Saint-Gaudens, Abadie, 1854, p. 49.

fait, Saturnin est mort en 250 de notre ère, ce qui rend impossible ces deux hypothèses. De ce fait, ils identifient l'évêque représenté sur le tympan du portail, derrière la Vierge, comme étant saint Saturnin ; en 1928, Émile Mâle est revenu sur cette interprétation, et préfère l'identifier comme étant saint Bertrand[43]. Une statue de la Vierge, ou une *pietà*, devait se trouver dans la niche au-dessus du portail, selon le baron d'Agos et Pierre Bedin, mais elle aurait été détruite par les révolutionnaires, tout comme les couronnes des Rois Mages. Nous ne conservons de cette statue aucune autre trace que ces deux essais, ni aucune représentation.

En 1914, l'ouvrage d'Adeline et Pierre Lespinasse, *Les églises romanes et gothiques du Comminges,* mentionne très succinctement un élément inédit : il s'agit d'une tribune en bois qui se trouvait dans les trois premières travées romanes, « à laquelle les chanoines accédaient directement des bâtiments conventuels, par des portes pratiquées dans le mur »[44]. Le rapport de Robert Vassas de 1948 ainsi que l'article de Robert Gavelle en 1985, que nous détaillerons ci-après, en donnent une vue plus précise, avec la description des corbeaux, ajoutés dans un second temps, la signalant. D'autre part, les deux auteurs contestent la restitution par Jules de Laurière du transept à la place de la chapelle de Castillon, en invoquant la raison que se trouvent, du côté sud à ce niveau, la galerie nord du cloître, et du côté nord, un mur « de bâtiment et non de transept » à angle droit avec les murs romans et « parfaitement raccordé » à ces mêmes murs. Pour finir, ils confirment la présence supposée d'une tour au-dessus de la travée précédant les absides, car la tour occidentale leur semble un organe de défense et non pas un clocher, qu'ils datent sans explication de 1085. Par leur méthode de comparaison des différentes églises commingeoises partie par partie, ils établissent des parallèles entre le clocher de Saint-Bertrand-de-Comminges et celui de la collégiale de Saint-Gaudens, deux clochers carrés et massifs qui auraient alors servi d'exemple pour tous les autres clochers de ce type de la région, à la différence que peu d'entre eux possèdent un portail, ou même une porte, à cet endroit. De la même manière que ce clocher est considéré par les auteurs comme le clocher roman type du Comminges, le plan de la cathédrale romane est mis en parallèle avec celui d'autres églises, qui sont plus complètes : trois vaisseaux dont la nef centrale est plus haute, terminés à l'est par un chevet avec une grande abside centrale, seule ou entourée de

43. Émile Mâle, *L'art religieux du XIIe siècle en France : étude sur les origines de l'iconographie du Moyen Age*, Paris, Armand Colin, 1928 (3ème éd.), p. 194.
44. Adeline et Pierre Lespinasse, *Les églises romanes et gothiques du Comminges,* Abadie, Saint-Gaudens, 1914, p.155.

deux absides plus petites, à l'exemple de Saint-Aventin-de-Larboust à Saint-Aventin, ou de Saint-Just de Valcabrère. L'avantage de leur méthode est qu'elle met en avant chaque élément particulier de la cathédrale, tout en cherchant des références dans le reste de la région. Toutefois, leur but semble être l'établissement d'une typologie de l'église romane puis gothique en Comminges, en éclatant les édifices en autant de parties définies (chevet, clocher, portail…), ce qui les empêche d'en tirer des conclusions sur les édifices eux-mêmes.

Ces premières études sur la cathédrale Sainte-Marie sont encore imprégnées de considérations hagiographiques et générales sur son histoire et sur l'histoire de l'architecture à la période romane. Le récit de Vital n'est pas remis en question quant à la présence du cloître, ou à la première sépulture de l'évêque, qui est vu unanimement comme le fondateur et le rénovateur de la cité. La reconstitution de la cathédrale romane comprenant un transept et un clocher « liturgique » au-dessus de la nef n'est justifiée que par des arguments généraux. Malgré ses défauts, l'étude de Pierre et Adeline Lespinasse sur les églises de Comminges ouvre la voie de la comparaison pour la compréhension de l'édifice.

2. L'apport de l'archéologie sur l'étude monographique au début du XX^e^ siècle

À partir de 1920, Pierre Lavedan, Raymond Lizop et Bertrand Sapène entreprennent les fouilles de la ville antique de Saint-Bertrand-de-Comminges. Ce coup de projecteur sur les richesses antiques de la ville est ce qui a probablement incité le Congrès Archéologique de France à se pencher de nouveau sur la cathédrale : c'est François Deshoulières qui en fera la visite, suivie de la présentation de la basilique de Saint-Just de Valcabrère, en 1929[45]. L'auteur reprend de ses prédécesseurs la théorie de l'évangélisation par Saturnin, mais ne cite pas l'historique de la ville : il s'agit ici de se concentrer sur l'église, et son mobilier (un article complet est dédié aux stalles du XVI^e^ siècle). Deshoulières est le premier à questionner le bâtiment partie par partie pour en comprendre l'évolution, du portail jusqu'au chœur sans faire l'impasse sur la première travée. Cette méthode organisée et rationnelle est héritée des enseignements nouveaux du début du XX^e^

45. François Deshoulières, « La cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges », *Congrès archéologique de France, 92^e^ session tenue à Toulouse en 1929,* Paris, Picard, 1930, p. 290-305.

siècle, délivrés entre autres par Eugène Lefèvre-Pontalis à l'École des Chartres, et qui permet une analyse plus précise de la cathédrale par l'étude de l'édifice en tant que tel. Ainsi, l'auteur met en avant deux phases de construction bien distinctes pour la période romane : de la fin du XI^e^ jusqu'au début du XII^e^ siècle, c'est-à-dire pendant l'épiscopat de Bertrand (1083-1123), puis durant le XII^e^, alors que le pèlerinage sur la tombe du saint prend beaucoup d'importance. Pour cela, il note le « rhabillage » du clocher, visible selon lui dans la différence d'appareil entre le fond de la niche au-dessus du portail et le reste de la façade du clocher. Il s'attarde sur le portail : dans la forme des bases des colonnes géminées de ce portail, dont les tores sont « déprimés et étagés », et dénués de scotie, il identifie une caractéristique de l'art roman du XII^e^ siècle de la région. Les bases de colonnes, et de manière plus générale les moulures dans l'architecture, étaient utilisées depuis Eugène Lefèvre-Pontalis, dont François Deshoulières était proche, comme un élément essentiel de datation, car l'évolution de leur profil se fait indépendamment des changements de goûts ou des choix de solutions techniques. Comme références pour les bases de colonnes de Saint-Bertrand-de-Comminges, François Deshoulières cite le cloître de Saint-Lizier à la fin du XII^e^ siècle, ainsi que celui de l'abbaye de Bonnefont pourtant daté du XIII^e^ siècle, qui se trouve aujourd'hui à Saint-Gaudens[46]. Les bases des colonnes engagées des piliers à ressauts de la première travée, formées de deux tores autour d'une profonde scotie, sont également, d'après l'auteur, caractéristiques du XII^e^ siècle, mais son argumentation reste très succincte : il dit simplement que « tout ici nous indique le XII^e^ siècle »[47]. Un autre élément du XII^e^ siècle est la voûte en arc-de-cloître de la première travée, placée entre les arcades qui soutiennent le clocher. Cette voûte est composée « d'un oculus central vers lequel convergent huit nervures de section rectangulaire ». Sur le tympan, le fait que saint Bertrand ne soit pas nimbé lui fait avancer une possible datation entre l'année de la mort de l'évêque, en 1123, et l'année de sa canonisation, en 1175. Cette dernière date, citée aussi par Émile Mâle, n'est expliquée ni par l'un ni par l'autre, et elle est certainement erronée : dès 1982, Jean Rocacher signale que le pape Honorius III avait demandé une nouvelle enquête pour cette canonisation en 1218, et que la ville avait changé de nom, passant de *Convenae* à Saint-Bertrand-de-Comminges en 1222[48]. Malgré ses

46. *Ibidem*, 1930, p. 301.
47. *Ibidem*, 1930, p. 294. Il est également l'auteur de *Éléments datés de l'art roman, évolution d'un style,* publié en 1936 : nous pouvons probablement y trouver les tables de description et de datations.
48. Jean Rocacher, *St-Bertrand-de-Comminges, Saint-Just de Valcabrère,* Paris, Desclée de Brouwer, 1982, réed. Toulouse, Privat, 1987.

imprécisions et ses typologies arbitraires, l'article de Deshoulières forme en quelque sorte une base méthodique d'étude sur la cathédrale, où il décrit les éléments remarquables de toutes les parties de la cathédrale sans jugement ni sélection, ce que n'avaient pas fait les auteurs précédents. L'apport de nouvelles méthodes d'analyse de l'architecture est important, car il en résulte une lecture nouvelle du bâtiment, sans considérations hagiographiques.

Les campagnes de fouilles de cette époque, entre 1920 et 1938, ne concernaient pas la cathédrale excepté la terrasse au nord, acquise en 1930 par la Société Archéologique du Midi de la France. C'est sur ce terrain que se trouve toujours l'ancien couvent des Olivétains, qui a été la « Galerie du Trophée », puis le Musée Archéologique de Saint-Bertrand-de-Comminges. Bertrand Sapène y a fait en 1932 des sondages très profonds, pour retrouver le sol romain, qui se situe au même niveau que l'actuelle rue des Remparts qui longe le mur de soutènement de ces terrasses[49]. Il ne rencontre pas beaucoup de structures souterraines, et identifie une salle voûtée au sous-sol des Olivétains comme étant une partie d'un édifice d'époque mérovingienne, car elle se trouve au même niveau que le sol romain (cette salle a été réutilisé au cours du Moyen âge comme citerne). Ces différentes structures sont identifiées comme « premier palais épiscopal » dans sa brochure pour le Centre touristique d'Art et d'Histoire[50]. Au même moment, l'ouvrage de Raymond Rey et Pierre Lavedan, *Luchon, Saint-Bertrand-de-Comminges et la région: promenades archéologiques,* publié en 1931, s'intéresse à la sculpture de l'édifice. Les personnages en fort relief et aux « formes mouvantes » des chapiteaux et du tympan du portail sont rapprochés par les auteurs du chapiteau de l'Adoration des Mages du cloître de Saint-Étienne de Toulouse (conservé au Musée des Augustins). Quant à la voûte en arc-de-cloître, une « curiosité archéologique », elle est mise en parallèle avec celle de la tour-porche de la collégiale de Saint-Gaudens, et avec celle, plus imposante, de l'abbaye de Moissac. Ils insistent toutefois sur les différences qu'il y a entre la voûte de Saint-Bertrand-de-Comminges et ces deux exemples : la première se rapproche d'une coupole, et les nervures garnissent les creux des quatre parties de cette coupole, alors que pour les voûtes de Moissac et de Saint-Gaudens, « ces nervures carrées retombent en porte-à-faux sur les

49. [Bertrand Sapène] (dir), *Rapport sur les fouilles de Saint-Bertrand de Comminges (Lugdunum Convenarum): en 1932*, Toulouse, France, E. Privat, 1933.
50. Bertrand Sapène, *Saint-Bertrand de Comminges, Lugdunum Convenarum. Centre touristique d'art et d'histoire. Le site et son passé, visite des richesses archéologiques, monumentales et artistiques,* Toulouse, Douladour, 1954.

angles et font penser aux croisées d'ogives primitives, employées pour renforcer la construction et consolider les joints »[51]. Le tympan est également une étrangeté pour les deux auteurs, car il est plus courant dans la région d'avoir des Christ en Majesté sur les façades des églises.

Ces différentes études nous donnent un regard davantage scientifique sur l'architecture du lieu, car elles mettent en œuvre des méthodes d'analyse et de réflexion nouvelles et en plein développement en ce début de XX^{e} siècle, du fait du développement de l'enseignement de l'histoire de l'art et de l'archéologie, mais grâce à l'action des sociétés savantes.

3. La thèse de Robert Vassas et sa postérité

En 1948, pour le concours d'Architecte en chef des Monuments historiques, Robert Vassas rédige une thèse sur la cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges[52], qu'il accompagne, pour les besoins de l'épreuve, de quatre planches de grand format (un plan, et trois élévations). Reprenant le plan de l'ouvrage de François Deshoulières, auquel il ajoute une partie introductive historique, il décrit la cathédrale chronologiquement, tout d'abord par le plan, puis par l'élévation extérieure et intérieure. La sculpture n'est pas oubliée, ainsi que les bâtiments annexes (cloître, sacristie) ; l'étude est cependant uniquement architecturale, et ne concerne pas le mobilier. Les relevés qu'il a élaborés sont d'une grande finesse, et sont, après comparaison avec des mesures prises sur le terrain, globalement justes et correctement proportionnés. Sa méthode d'observation ne diffère pas beaucoup de celle de ses prédécesseurs, mais nous pouvons remarquer la presque exhaustivité de son analyse. La travée du clocher est décrite autant que les autres travées, et il y observe des éléments inédits. Par exemple, il repère une trace de peinture sur le mur est du clocher, au-dessus de l'arc tiers-points qui sépare cette travée du reste de la nef, qui serait l'empreinte de la première voûte en berceau brisée de la cathédrale romane, accompagnée de « l'engravure des solins » de la toiture correspondante[53]. De même, il

51. Pierre Lavedan, Raymond Rey, *Luchon, Saint-Bertrand de Comminges et la région: promenades archéologiques*, Toulouse, Privat, 1931, p. 111.
52. Robert Vassas, *Rapport sur l'ancienne cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges,* Thèse inédite, Concours d'Architecte en chef des Monuments historiques, 1948. Conservée à la Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine, Charenton-le-Pont.
53. *Ibidem,* 1948, p 29-30.

assure qu'entre les archères au-dessus de ces empreintes, il y a une zone rectangulaire d'enduit peint à la manière d'un appareil. La présence de la zone enduite est très difficile à confirmer, du fait des restaurations des dernières décennies, où les parements intérieurs ont été grattés et nettoyés, les empreintes du couvrement de la première nef ne sont alors plus visibles ; quelques photographies antérieures aux restaurations en témoignent (fig. 08). D'autre part, il est le premier à remarquer la différence de rythme des travées de la nef, car les faisceaux de colonnes qui délimitent les travées actuelles sont légèrement décalés par rapport aux arcatures de la deuxième étape romane[54]. Le rythme d'origine pourrait alors être restitué grâce aux différents arrachements de pilastres, mais aussi grâce aux contreforts romans. La cathédrale de Bertrand de L'Isle devait, selon lui, comporter au moins un clocher-mur avant la création du clocher, et le chœur prenait naissance juste après la travée des actuelles chapelles de Cosnac et de Castillon. Il se justifie par la présence de deux escaliers, un dans le mur de façade à l'ouest, un second à l'extrémité est de la chapelle de Cosnac, qui sont d'une même « ordonnance romane »[55] . Le premier escalier mène à la salle haute du clocher-donjon, quand le second permet aujourd'hui d'accéder aux terrasses qui couvrent les chapelles du chœur du XIV^{e} siècle. Ce dernier devait également signaler l'extrémité de la nef d'origine, en raison d'une archère ouverte vers l'est qui donne maintenant sur l'intérieur dans la chapelle suivante. L'élévation de la tour-clocher durant une seconde campagne est selon lui d'autant plus flagrante que les arcs brisés qui portent la voûte en arc-de-cloître sont des ajouts postérieurs : « L'incorrection de l'implantation des arcs à triples rouleaux qui réunissent les piliers pour constituer le quadrilatère du clocher est si frappante qu'elle donne l'impression d'un travail de raccordement exécuté bien plus tard »[56]**.** Pour ce qui est de la sculpture, il n'est pas étonné par la présence d'une Adoration des Mages au tympan d'une cathédrale dédiée à la Vierge, « dans une région où le sujet semble avoir été à l'honneur à l'époque romane » : il cite pour cela les exemples des peintures murales de Saint-Plaçard, ainsi que le tympan de l'église de San Pedro el Viejo à Huesca[57], et ouvre ainsi les comparaisons au-delà des frontières du Comminges.

Dans un article de 1958, Élie Lambert a proposé une synthèse des recherches sur la cathédrale[58]. La seule note de l'article indique qu'il a bénéficié des connaissances de

54. *Ibidem,* 1948, p. 32.
55. *Ibidem,* 1948, p. 17.
56. *Ibidem,* 1948, p. 28.
57. *Ibidem,* 1948, p. 21.
58. Élie Lambert, *Abbaye et Cathédrales du Sud-ouest,* Toulouse, Privat, 1958, p. 111-123.

Robert Gavelle pour l'histoire et de Robert Vassas pour l'architecture, avec lesquels il avait visité la cité des Convènes. Élie Lambert précise les limites des deux étapes romanes, et propose une chronologie relative du chantier. La sculpture est absente de son analyse, au profit de l'architecture. Pour lui, la cathédrale construite par l'évêque Bertrand durant son épiscopat n'a jamais été terminée et n'était « sans doute pas encore voûtée » à sa mort. Il lui semble possible d'en reconstituer la nef, à l'exception du chœur qui est dissimulé sous le chœur actuel et où aucune fouille n'est possible. Les murs de cette première cathédrale sont encore visibles dans les parties basses des trois premières travées de la nef actuelle, ainsi que ses fenêtres « primitives » en plein cintre et à double rouleau. Des pilastres séparaient en deux chaque travée, et reposaient sur une banquette qui a été bûchée par la suite. Un « caveau rectangulaire » datant de la même époque est visible dans le soubassement de la chapelle de Castillon, à l'extérieur, au nord. L'auteur se pose la question de sa fonction, et hésite entre une chapelle épiscopale, car elle est proche du palais épiscopal identifié par Bertrand Sapène, un vestige de transept, ou le premier caveau de saint Bertrand. La deuxième étape de construction est plus facilement restituable, car elle a laissé davantage de traces. Le clocher est ajouté avec, pour le soutenir, « des piles et des arcs énormes » ; des bas-côtés voûtés en demi-berceaux sont aménagés de part et d'autre pour améliorer le contrebutement, et les murs primitifs sont renforcés par l'arcature aveugle encore présente dans les trois premières travées. La façade est renforcée, avec « en son milieu le grand portail sculpté ». Peu de temps après, « le même système de voûtes en demi-berceaux sur doubleaux devait se poursuivre » dans la nef, dont les murs latéraux « furent alors surélevés ». Le vaisseau central se couvre d'une voûte en berceau brisé, « dont on voit encore nettement la trace au mur oriental du clocher dans la nef actuelle ». Au vu de la conception « très avancée » de l'architecture, Élie Lambert indique que cette importante modification de la cathédrale aurait été faite après l'épiscopat de Saint Bertrand[59].

À son tour, Étienne Delaruelle se questionne sur l'origine de la cathédrale ainsi que de la sculpture qui la décore, avec un regard accru pour l'aspect religieux de la construction[60]. Il en cherche les raisons dans l'origine toulousaine de saint Bertrand et sa formation au chapitre d'Izarn. Pour ce qui est de l'architecture, Étienne Delaruelle reprend la chronologie et les détails d'Élie Lambert, mais il analyse longuement le portail. Il est

59. Élie Lambert, *op. cit.,* 1958, p. 114.
60. Étienne Delaruelle, *Saint-Bertrand*, Saint-Léger-Vauban, Zodiaque, 1966.

étroit, selon un « parti-pris de pauvreté », et la forme «donne la meilleure idée du style des portails pyrénéens romans », c'est-à-dire une double porte, séparée en son milieu par une colonne-trumeau qui soutient le linteau, au-dessus duquel est posé un tympan en plein cintre, le tout entouré de voussures peu décorées et de piédroits avec colonnes et chapiteaux. Toutefois, il remarque « l'intérêt iconographique exceptionnel » du tympan et du linteau. Les douze apôtres se déploient sur le linteau, comme les sculptures de la porte Miègeville de Saint-Sernin de Toulouse, et rappellent, comme à Toulouse, l'idéal de vie commune de la Réforme grégorienne[61] ; ils sont d'ailleurs sculptés comme un « groupe indistinct », pour renforcer cette idée. Le tympan est inhabituel pour la région et pour l'époque, car « ordinairement on y voit le Christ de majesté », alors que l'Adoration des Mages, iconographie rare, est plutôt présente à la même époque dans les culs-de-four des églises catalanes. L'image de Saint Bertrand, debout et de face derrière la Vierge, est pour Delaruelle « une des premières *Majestas Sanctorum* que l'on possède ». Il souligne par ailleurs la gaucherie de la composition de ce tympan, avec ses différences d'échelles, qui montre que « nous n'en sommes encore qu'aux débuts de la sculpture romane dans les Pyrénées »[62].

Marcel Durliat, dans le *Pyrénées Romanes* de la collection Zodiaque, emprunte lui aussi la chronologie du chantier de la cathédrale romane à Élie Lambert, et il donne des précisions supplémentaires sur la sculpture, mais aussi sur plusieurs détails du bâti[63]. La construction en saillie au nord sous la chapelle de Castillon, est pour lui une ancienne chapelle épiscopale, mais qui a été beaucoup modifiée : la voûte date du XIII^{e} ou du XIV^{e} siècle. Il remarque les chapiteaux des colonnes engagées qui reçoivent les grands arcs sous le clocher, dont les motifs de feuillages et d'animaux sont empruntés au répertoire roman. La salle haute du clocher, ouverte sur la nef par des meurtrières et sur l'extérieur par « des fenêtres simples ou géminées accostées de colonnettes », est voûtée en arc-de-cloître comme la première travée, mais avec six nervures au lieu de huit. Les doubleaux des demi-berceaux des bas-côtés n'auraient pas été prévus au départ, car les pilastres de l'arcature de la partie inférieure ont été prolongés pour les recevoir. L'analyse stylistique de la sculpture du portail lui permet de préciser la datation de cette étape : il revient pour cela sur les « trois tores arrondis et tangents » des bases des colonnes, qui sont « d'une date assez tardive de l'époque romane ». À son avis, le tympan a été réalisé après la mort de saint

61. *Ibidem*, 1966, p. 12.
62. *Ibidem,* 1966, p. 14.
63. Marcel Durliat, Victor Allègre, *Pyrénées Romanes,* La-Pierre-qui-vire, Zodiaque, 1969.

Bertrand. Il s'appuie sur la datation alors admise de l'Adoration des Mages de la Porte des Orfèvres de Saint-Jacques-de-Compostelle du deuxième quart du XII[e] siècle[64], ainsi que sur celle de la collégiale de Saint-Gaudens de la deuxième moitié du XII[e] siècle[65]. D'autre part, chaque chapiteau des piédroits est décrit avec précision. Durliat rapproche le deuxième chapiteau en partant de la gauche, couvert de lions pris dans des entrelacs, des chapiteaux du cloître de Saint-Sernin, à cause du thème et du fort relief. Par sa légère différence d'échelle et sa frontalité, la figure de Saint-Bertrand semble être un ajout postérieur. Selon Durliat, il n'en est rien, car la place pour ce bloc avait bien été prévue dans la découpe de la plaque de l'ange au-dessus, et son style « est celui des autres figures », mais atténué par sa position hiératique et solennelle. Marcel Durliat qualifie la composition d'un « sans gêne de l'agencement », mais qui se retrouve dans les tympans romans espagnols. Cette filiation hispanique, et plus précisément catalane, est visible également dans le mouvement des apôtres du linteau qui ressemblent à ceux des peintures de Sainte-Marie de Tahull. Tous les personnages de ce portail ont les mêmes traits : les drapés « souples et fluides », les rondeurs des corps et des visages, le traitement des chevelures, qui rappellent selon l'auteur la sculpture de Saint-Sernin de Toulouse. En cela, Marcel Durliat partage le même avis qu'Étienne Delaruelle et, avant lui, que Raymond Rey, sur l'héritage de l'origine toulousaine de l'évêque, qui même après sa mort est visible sur le portail de sa cathédrale.

4. Les synthèses de Dagmar Kroebel et de Jean Rocacher

Dagmar Kroebel réalise dans son mémoire de 1985, *Étude architecturale de la cathédrale, du cloître et des restes des bâtiments médiévaux de Saint-Bertrand-de-Comminges*, une étude complète de l'architecture de l'ensemble épiscopal de la cité[66]. La sculpture est absente de l'étude, mais elle est mentionnée à des fins de datation. Elle reprend de nombreux points de la thèse de Robert Vassas, tout en étant critique par rapport à ses conclusions. Elle compare ses propres observations sur le terrain à cette précédente

64. En 2010, Manuel Castiñeiras a revu cette datation, et établit à la place la fourchette de 11011111. Manuel Castiñeiras, « *Didacus Gelmirius,* Mécène des Arts. Le long chemin de Compostelle : de périphérie à centre du roman », *Compostelle et l'Europe : l'histoire de Diego Gelmírez*, Milan, Saint-Jacques-de-Compostelle, Skira, 2010, p. 32-97.
65. Marcel Durliat, Victor Allègre, *Pyrénées… op. cit.*, 1969, p. 152.
66. Dagmar Kroebel, *Étude architecturale de la cathédrale, du cloître et des restes des bâtiments médiévaux de Saint-Bertrand-de-Comminges*, Mémoire de Maîtrise en Histoire de l'art et Archéologie, Université de Toulouse Le Mirail, 1985.

étude et les commente.

Dagmar Kroebel commence par l'historique, et continue par une description de la cathédrale dans son état actuel. Elle détaille ensuite chaque période de construction, depuis la première cathédrale de l'évêque Bertrand jusqu'à la reconstruction du chœur par Bertrand de Got au début du XIVe siècle, en relevant à chaque fois mur après mur, à l'intérieur comme à l'extérieur, tous les éléments qui en font partie.

Tout d'abord, la cathédrale de Bertrand de L'Isle-Jourdain est clairement délimitée par l'auteure, et chaque portion de mur lui appartenant est signalée. Ces murs sont constitués « d'assises horizontales de petit appareil séparées par des assises de moyen appareil présentant de nombreux remplois de pierres romaines, reconnaissables aux trous de louve »[67]. Cet appareil est visible à l'intérieur au-dessous de l'arcature aveugle des trois premières travées de la nef, à l'extérieur au nord jusqu'à la chapelle de Castillon, et au sud au fond des enfeus de la galerie nord du cloître jusqu'au niveau de la chapelle de Cosnac. Deux escaliers à vis pris dans les maçonneries appartiendraient aussi à cette cathédrale, et Robert Vassas les avaient déjà remarqués. Dagmar Kroebel émet quelques réserves à propos de cette hypothèse, mais elle admet tout à fait que l'escalier du clocher était déjà présent avant la construction de la tour, et qu'il devait donc faire saillie sur la façade avant son rhabillage pour la renforcer[68].

En consultant les quelques documents d'archive restants pour les XI^{e}, XII^{e}, et XIII^{e} siècles, Dagmar Kroebel remarque qu'il n'y a aucune mention de reconstruction ou même de travaux entre l'épiscopat de Bertrand de L'Isle-Jourdain et celui de Bertrand de Got. Pourtant, « les vestiges indiquent d'importants remaniements »[69]. Du fait de la méthode de construction employée, tout comme les autres auteurs, elle date ce remaniement de la deuxième moitié du XII^{e} siècle.

L'arcature qui renforce les murs à l'intérieur des premières travées fait l'objet d'une longue analyse. Elle est surmontée d'un mur d'un appareil bien plus régulier que le bas des murs, où la pierre « est taillée en blocs de volumes plus ou moins égaux ». Les arcatures sont régulières, sauf pour la troisième travée. En effet, ce serait parce que la porte du cloître n'est pas centrée dans la travée que la première arcade à l'ouest a été agrandie et son arc un peu brisé pour que le culot remplaçant le pilastre qui reçoit les retombées soit bien au-dessus de la porte. Pour la travée du clocher,, qu'elle appelle « avant-nef », elle cite

67. *Ibidem*, 1985, p. 21.
68. *Ibidem*, 1985, p. 22-23.
69. *Ibidem,* 1985, p. 26.

Vassas qui affirme que les colonnes engagées des différents piliers sont des ajouts, à cause d'un mauvais raccordement entre un des arcs et le chapiteau d'une de ces colonnes. Kroebel conteste en précisant que les chapiteaux de ces colonnes sont contemporains de ceux du portail. Quant aux ressauts des piliers, ils sont bien tous contemporains des piliers, mais « ils ont été démunis de leur fonction pour la face est et ont été terminés par un biseau »[70]. À partir de ce détail, Robert Vassas restituerait l'aspect de la nef au moment de l'établissement de ces piliers : ces ressauts devaient recevoir les grandes arcades qui partageaient la nef en trois vaisseaux. Le reste des piliers devaient être au moins cruciformes, et soutenaient les doubleaux en plus des arcades. La hauteur de la nef centrale correspondrait alors aux traces visibles sur la face est du clocher, déjà décrites par Vassas puis Élie Lambert, comme le rappelle Dagmar Kroebel. Au-dessus de ces traces et au niveau des archères les plus basses, il y a une grande zone plus sombre, qui selon Robert Vassas est de l'enduit peint, qui reproduit exactement l'appareil du mur, et qui se raccorde à celui-ci[71]. Quant aux différentes baies géminées du clocher et aux ouvertures de la façade, elles ont toutes été modifiées à des époques différentes. La petite baie jumelée visible à l'intérieur sous le bandeau d'appui de la voûte en arc-de-cloître est une ancienne baie en plein cintre qui a été transformée pour qu'elle résiste à la poussée du clocher. D'autre part, celle qui est au sommet de la tour est plus grossière, et d'un matériau plus récent : il semblerait qu'elle a été reconstruite à la fin du XIX^{e} siècle, selon un devis conservé aux Archives des Monuments historiques sur des travaux exécutés entre 1883 et 1887, après l'effondrement d'une partie du parement du clocher en 1878. Dagmar Kroebel signale aussi que la salle haute du clocher était partagée en deux par un plancher, qui était posé sur une moulure encore visible. L'escalier d'accès comporte d'ailleurs une porte à la hauteur de cette moulure, pour desservir ce second niveau. Pour finir, elle s'en remet à Marcel Durliat pour dater la sculpture du troisième quart du XII^{e} siècle, et ainsi donner une datation pour le chantier du clocher et le voûtement de la nef.

D'après le rapport de fouille de Bertrand Sapène de 1933, et un article de Robert Gavelle[72], Dagmar Kroebel met en avant l'existence d'un palais épiscopal au nord. Il reste en effet un certain nombre de maçonneries et de traces attenantes à la façade nord qui

70. *Ibidem*, 1985, p. 28-29.
71. Le nettoyage et la restauration des parements dirigés par Bernard Voinchet entre 1987 et 1992 ont fait disparaître ces traces, et l'enduit peint est maintenant à peine perceptible. Il est possible de les deviner sur des photographies antérieures.
72. Robert Gavelle, « Notes sur l'oppidum de Lugdunum Convenarum », *Revue de Comminges* n°78, 1965, p. 84.

peuvent donner des indications sur ce palais. Le mur nord de la nef a été repris à mi-hauteur, ce qui a causé un décrochement avec la partie supérieure, et il n'y a aucune trace de restauration à cet endroit-là dans les devis du XIX[e] siècle. Dagmar Kroebel avance l'hypothèse que ce pourrait être le résultat de « réparations devenues nécessaires après l'incendie [du palais épiscopal] de 1391 »[73]. Il y a également un reste d'arc au niveau du sol, qui marque un accès au petit caveau sur la face nord de la chapelle de Castillon : ce caveau pourrait donc être « une chapelle distincte de l'église et qui servait à l'évêché »[74]. Le mur « à multiples ouvertures » qui longe cette même chapelle indiquerait alors un raccordement entre le palais épiscopal et la chapelle.

Ce travail important de compilation de toutes les données sur l'architecture de l'édifice et de ses abords, ainsi que des nombreuses observations qu'elle effectue sur le terrain, est accompagné d'une liste de toutes les mentions dans les Archives des Monuments historiques de travaux et de restaurations réalisés entre 1813 et 1968. C'est un inventaire important et pratique pour la connaissance et la recherche sur ce monument. En 1994, Patrick Mahot a également fait un travail d'inventaire de sources, historiques cette fois-ci, en réalisant une table de correspondance entre les différentes archives conservées pour l'histoire de l'évêché[75].

En 1996, Jean Rocacher rédige un article pour le *Congrès Archéologique de France* qui synthétise ses propres recherches avec les publications récentes sur le sujet[76], et dans lequel il présente la cathédrale dans son ensemble, architectural, sculptural, et mobilier. Il s'agit en réalité d'une reprise d'un ouvrage plus ancien[77], dont la première édition est antérieure à l'étude de Dagmar Kroebel, et qui était davantage tournée vers la question du pèlerinage.

En invoquant « l'impression de puissance » que provoque la cathédrale, il rappelle la vision traditionnelle du clocher pris pour un donjon. Il confirme alors qu'il n'a rien d'un

73. Dagmar Kroebel, *Étude architecturale… op. cit.,* 1985, p. 24.
74. *Ibidem,* 1985, p. 41.
75. Patrick Mahot, *La cité de Saint-Bertrand-de-Comminges au Moyen Âge*, Aspet, Pyrégraph, 1994.
76. Jean Rocacher, « L'ancienne cathédrale Notre-Dame de Saint-Bertrand-de-Comminges », *Congrès Archéologique de France, 154ème Session : Toulousain et Comminges*, Paris, Société Française d'Archéologie, 1996. Cet article a été réédité en 2002 par la Revue de Comminges, en version intégrale et avec toutes ses notes : Jean Rocacher, « L'ancienne cathédrale Notre-Dame de Saint-Bertrand-de-Comminges », *Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales*, n° 118 , 2002-4, p. 495-524.
77. Jean Rocacher, André Collini, *Saint-Bertrand-de-Comminges, Saint-Just de Valcabrère*, Paris, Desclée de Brouwer, 1982.

organe défensif en s'appuyant sur l'ouvrage de Patrick Mahot[78] : l'ensemble épiscopal n'a eu comme structure défensive qu'un « scepte », c'est-à-dire un « périmètre fortifié ». D'autre part, il suit Dagmar Kroebel en restituant à son tour un possible clocher-mur avant la tour actuelle[79], ainsi que le plancher intermédiaire de la salle haute. La voûte en arc-de-cloître est mise en relation cette fois-ci avec la voûte de la crypte de Saint-Amadour de Rocamadour, qui possède de larges nervures rectangulaires à cheval sur les arêtes de la voûte, à la manière du porche de Saint-Pierre de Moissac. Ensuite, il complète une idée déjà évoquée par les auteurs précédents comme Élie Lambert, selon laquelle cette voûte est une preuve de la transition entre constructions romanes et gothiques. En effet, elle illustre les solutions techniques de l'architecture gothique qui sont de plus en plus utilisée au cours du XII^{e} siècle : elle est portée par quatre piliers sur lesquels se répartissent les poussées. Elle n'est donc plus dépendante de murs épais et pleins[80]. Nous pouvons faire la même remarque que Pierre Lavedan et Raymond Rey[81] : la voûte de Saint-Bertrand-de-Comminges n'est pas une voûte d'arêtes comme celle de Rocamadour ou de Moissac, mais une voûte « en creux », comme une coupole, dont les raccordements entre ses quatre parties sont garnis par les nervures.

Dans la version de l'article publié en 2002, Jean Rocacher revient sur un élément rarement mentionné[82], qui est la tribune en bois de la nef, « le seul aménagement intérieur de la cathédrale dont nous avons gardé la trace avant l'œuvre de Jean de Mauléon ». Les corbeaux qui portaient les lambourdes de cette tribune sont encore visibles, du moins pour cinq d'entre eux : l'orgue s'appuie sur l'un, et un autre a été détruit à l'installation de l'autel paroissial. Ils sont espacés d'environ 4,80 m et sont situés à 4 m du sol, dans l'espace de la nef romane. La tribune a été probablement détruite à cause de l'installation du chœur en 1535, car elle empiétait sur l'espace prévu pour cet imposant mobilier. L'interprétation de Jean Rocacher est que cette tribune a servi pour les chanoines quand le chœur roman a été démoli, à la manière « du *coro alto* choisi depuis longtemps par les religieux du nord de la péninsule ibérique et du nord de la France (Saint-Michel de Cuxa,

78. Patrick Mahot, *La cité…op. cit.*,1994.
79. Jean Rocacher, *Saint-Bertrand-de-Comminges, Saint-Just de Valcabrère,* Toulouse, Privat, 1987, p. 56.
80. *Ibidem,* 1987.
81. Pierre Lavedan, Raymond Rey, *Luchon… op. cit.,*1931, p. 111.
82. Adeline et Pierre Lespinasse, « Les églises romanes et gothiques du Comminges », *Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales,* 1914, p. 155 ; Robert Gavelle, « Trente-deux observations sur la cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges et ses abords », *Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales,* 1985-1, p. 56-58.

Serrabone, Maguelone) »[83]. Robert Gavelle avait pour sa part contesté cet argument, déjà présent dans l'article d'Adeline et Pierre Lespinasse. En effet, ces derniers avaient vu dans la baie partiellement masquée par l'autel paroissial une porte d'accès pour les chanoines : Robert Gavelle affirme avec raison que cette baie est bien une fenêtre, et qu'elle a la même forme que les autres baies en plein cintre des parties romanes. Dès lors, il faudrait plutôt y voir une tribune pour l'usage des paroissiens et non pour les religieux.

Le caveau sous la chapelle de Castillon n'est, pour Rocacher, que les fondations de cette chapelle, et non pas une chapelle épiscopale ou un tombeau. Il attribue la faute d'interprétation à Élie Lambert, que les auteurs suivants ont pris en référence. Dans ce caveau, les fondations de la cathédrale remontant au XI^{e} siècle sont apparentes et très reconnaissables, grâce aux pierres antiques remployées. Le reste de la construction est du XIVe siècle, et résulte de l'édification de la chapelle funéraire d'Hugues de Castillon.[84] Il va ainsi à l'encontre de l'interprétation habituelle, et propose une nouvelle piste pour la lecture des vestiges de palais épiscopal au nord de la cathédrale.

Le personnage de saint Bertrand, bien qu'il soit difficile de connaître son rôle dans la construction de la cathédrale, est indéniablement la porte d'entrée vers l'étude de la cathédrale. Les premières études de l'édifice pourraient être appelées des études « hagiographiques », tant les auteurs utilisent les arguments de l'Église et les anecdotes de la *Vita Sanctii Bertrandi* pour lire l'édifice, afin de mettre en avant l'influence positive du saint homme sur le développement de la cité au XI^{e} siècle. Il fallu attendre les fouilles archéologiques de Bertrand Sapène dans la plaine, ainsi que le regard de François Deshoulières formé par Eugène Lefèvre-Pontalis pour avoir les premiers essais monographiques, objectifs et scientifiques. La recherche de typologies auxquelles comparer chaque élément va figer l'analyse, mais aussi permettre une plus grande finesse de description de chaque élément de la cathédrale. Par la suite, tous les espaces sont traités de manière égale, à la différence des premiers auteurs qui bien souvent éclipsaient les parties romanes entre le tympan et le chœur gothique. La thèse de Robert Vassas, bien qu'inédite, aura une certaine influence sur les auteurs suivants : sa volonté d'exhaustivité, accompagnée de relevés d'architecte soignés, a mis en avant des détails encore jamais décrits. Le travail de Dagmar Kroebel se situe dans la juste lignée de cette thèse, et elle

83. Jean Rocacher, « L'ancienne cathédrale… op. cit. », *Revue de Comminges*, 2002-4, p. 500.
84. *Ibidem*, p. 507, et note n°36.

l’augmente de nombreuses observations de terrain. Dans le même temps, Marcel Durliat et Étienne Delaruelle ont montré un intérêt poussé pour la sculpture, qui donne des informations de datations que les textes disparus ne peuvent plus donner.

Il est utile, avant de poursuivre par l'étude de l'édifice archéologique, de clarifier la question des édifices antérieurs à la cathédrale. L'occupation antique de la colline est attestée, et il est fort probable qu'un édifice se trouvait de la même manière au point le plus haut. La ou les cathédrales antérieures ont pu reprendre cette position, bien que nous ayons vu que l'identification d'un édifice pré-roman n'est pas évidente. L'église actuelle est construite sur une butte de terre et de remblais successifs, et non pas sur la roche de la colline. La découverte de structures romaines par Bertrand Sapène sous les terrasses nord un peu au-dessus du niveau de la ruelle qui les longe, ainsi que les éléments mérovingiens et médiévaux du sous-sol des Olivétains, présents à moins d'une dizaine de mètres du mur gouttereaux nord, attestent que le niveau de sol a été considérablement modifié depuis les premières occupations (fig. 09). L'aménagement complexe du sommet de la colline est également visible dans le remblais effectué au sud, sous le cloître, où un mur de soutènement roman a été dressé en avant du rempart romain pour agrandir l'espace constructible. Dans l'oratoire qui forme le soubassement de la chapelle de Castillon, nous pouvons observer les fondations du mur gouttereaux roman, dont les blocs possèdent les mêmes caractéristiques que le reste du bâti roman comme nous allons le voir (fig. 10). Malgré ces données prometteuses, l'absence de fouilles complètes ne permet pas de se prononcer davantage sur les bâtiments antérieurs au sommet de la ville haute[85].

85. Nous souhaitons remercier Jean-Luc Schenck, conservateur du Musée archéologique départemental de Saint-Bertrand-de-Comminges, pour ces informations complémentaires aux dossiers de fouilles existants.

CHAPITRE 3 - Historique des restaurations

L'historique des restaurations des parties romanes de la cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges n'est pas aisé à reconstituer, à cause du manque de documents s'y rapportant. Nous pouvons compter sur les Archives des Monuments historiques pour avoir conservé les traces des restaurations de l'édifice depuis son classement en 1840, mais aussi avant cette date, puisque la mention la plus ancienne date de 1821[86]. Par ailleurs les documents rédigés entre la construction de la cathédrale et la Révolution, et qui concernent l'édifice, ont été détruits presque totalement par les guerres de religions[87]. Des documents qui renseignent sur l'état du monument avant le XIX^{e} siècle, il ne reste que le procès-verbal de visite de l'évêque Barthélémy Donadieu de Griet en 1627, qui se désole de son délabrement[88].

C'est également le constat que l'on pourrait faire au début du XIX^{e} siècle, puisque que les premiers documents conservés sont des demandes à propos de « réparations urgentes de l'église-cathédrale », formulées par le maire et par le curé de Saint-Bertrand-de-Comminges à partir de 1813. Jusqu'en 1840, c'est sous forme de subventions que la municipalité est aidée, mais dès 1851, les travaux sont exécutés par des architectes spécialement mandatés par l'État et par la Commission des Monuments historiques. Les parties qui reçoivent le plus d'attention sont les contreforts et les toitures, et les interventions sont nombreuses. Le clocher et son parement font partie également des éléments les plus endommagés. En 1861, une lettre du maire de Saint-Bertrand-de-Comminges attire l'attention sur les restes de la cathédrale romane : « Mais la partie la plus ancienne est dans un état qui nous inspire des craintes sérieuses. Cette partie se compose de la tour, dans laquelle est située la porte principale et une portion de la grande nef et du

86. D'après la liste constituée par Dagmar Kroebel en annexe de son mémoire (Dagmar Kroebel, *Étude architecturale…*, 1985), qui répertorie toutes les interventions sur la cathédrale, le cloître et les bâtiments médiévaux alentours dans les Archives des Monuments historiques. Les mentions des restaurations exécutées après 1961 ont été tirées des documents d'archives conservés à la DRAC Occitanie, site de Toulouse.
87. Pour le détail des documents conservés qui renseignent sur la cathédrale, mais surtout sur la ville en elle-même et le chapitre pour la période médiévale, voir Patrick Mahot, *La cité… op. cit.,* p. 17-21. Dans le même ouvrage, il a établi une table de correspondance pour ces documents de diverses provenances.
88. Reproduit dans Louis de Fiancette d'Agos, *Notre-Dame de Comminges*, Saint-Gaudens, Abadie, 1876, p. 179 et suivantes, et dans la *Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales,* 4, 1892, p. 229-309.

cloître attenant à l'église »[89]. Il signale aussi « une déviation très forte de la ligne droite provenant de ce que l'appareil extérieur ne faisant point corps avec la maçonnerie […] » sur le mur ouest du clocher. Malgré des réparations successives, et plusieurs courriers indiquant son état préoccupant, la partie inférieure du parement du clocher s'effondre en 1878. Dans un rapport de 1881, l'architecte Lafollye décrit ce même clocher en vue des restaurations, et remarque notamment que « les dégradations [au parement du clocher] ne peuvent pas être réparées, les façades nord et sud doivent être démolies à partir d'une hauteur de treize mètres au-dessus du sol ». Les travaux sont exécutés de 1883 à 1887 selon le décompte de Dagmar Kroebel, à la suite de quoi un nouveau hourd en bois, qui reprend la disposition ancienne, est mis en place en 1888 ; une photographie de Mieusement, prise en 1892 (fig. 11), donne une idée de l'état du clocher après ces nombreuses restaurations. Seul un dessin du Baron d'Agos est antérieur à l'effondrement, mais celui-ci n'est pas daté avec précision, et ne permet pas de se faire une idée assez précise de l'état du parement (fig. 12). Entre 1887 et 1889, c'est la sculpture de l'ensemble des baies de cette même tour qui est restaurée : un décompte de 1891 fait la liste des éléments remplacés ou restaurés. Toutefois, ces baies sont restituées sans leurs archivoltes ornées de billettes qu'avait décrites l'architecte Lafollye en 1881. En 1892, le parement et les contreforts de la première travée nord, ainsi que la baie de la première travée sud sont restaurés, selon un devis de Louzier. Les interventions suivantes, au début du XX^{e} siècle, concernent essentiellement les contreforts, mais aussi les chapelles du chœur du XIV^{e} siècle.

Dans les années 1950, une nouvelle campagne de restauration débute sous la direction de Sylvain Stym-Popper, architecte en chef des Monuments historiques, et porte sur l'ensemble de la cathédrale[90]. Il remarque le mauvais état général des restaurations faites au XIX^{e} siècle, mais aussi des parements, des peintures murales de la voûte et des toitures, abîmées par les intempéries. Les premières interventions, en 1953-1954, portaient sur des « consolidations urgentes des maçonneries », ainsi que sur la remise en état des parements de la façade nord de la cathédrale et du mur nord de l'évêché qui surplombe la rue. En 1957, ce sont les quatre colonnes engagées des piliers du clocher qui sont reprises dans leurs parties hautes et complétées, car il leur manquait des assises (fig. 13). Cette dégradation est certainement ancienne, et a dû être le résultat de l'établissement d'une

89. Archives des Monuments historiques, 516-2.
90. Archives des Monuments historiques, 518-9 ; DRAC Occitanie (site de Toulouse), 19 DRAC 317 et 318. Yves Boiret prend sa suite à partir de 1973 : 19 DRAC 322.

tribune en bois dans la nef entre le XII^e^ et le XVI^e^ siècle : la dernière assise encore en place avant le chapiteau de chaque colonne semble être à la même hauteur que les six corbeaux qui soutenaient cette tribune[91]. Cette campagne de restauration a permis, pour les parties étudiées ici, la remise en état des parties hautes de la plupart des contreforts, ainsi que le dégagement et la restauration des différentes baies de la nef. Les baies murées des deuxième et troisième travées sud sous les arcatures, ainsi que les deux baies au-dessus des arcatures de la troisième travée sud sont dégagées (fig. 14), leurs piédroits et leur arc restaurés ; elles restent toutefois obstruées, en raison de la présence de la galerie nord du cloître et des actuelles salles du trésor qui la surmontent de l'autre côté du mur gouttereau. D'autre part, une baie dans la troisième travée nord est découverte sous l'enduit, et dégagée de la même manière ; Robert Vassas considérait cette baie comme « disparue » (fig. 15). La restauration comprend aussi les piédroits et arcs extérieurs de toutes les baies du côté nord. Entre 1968 et 1969, ce sont les contreforts qui enserrent au nord et au sud les vestiges de la nef romane qui sont consolidés et renforcés, ainsi que les murs auxquels ils sont liés.

Une seconde campagne de restauration complète de la cathédrale est menée à partir de 1973 sous la direction de Bernard Voinchet, architecte des Monuments historiques. La première étape est le dégagement de la façade nord de la cathédrale, et donc le nettoyage de la terrasse nord qui était encore en friche. Dans un mémoire rédigé en septembre 1980 pour l'appui du projet de restauration, Bernard Voinchet fait le point sur l'état du monument, ainsi que sur les différentes restaurations et leurs conséquences[92]. Le bâtiment « a fait l'objet d'importantes restaurations autour des années 1890 », mais elles ont aggravé la situation : le mortier hydraulique utilisé a « augmenté la rétention d'eau à l'intérieur des maçonneries », surtout dans les trois premières travées et les contreforts correspondants. Les ruissellements d'eau ne sont alors plus évacués, mais sont maintenus à l'intérieur des maçonneries, et ils ont donc endommagé les joints des parements intérieurs, et fragilisé les murs. À l'intérieur, les conséquences en sont une dégradation des voûtes, et le décollement de leurs enduits. La couverture, malgré des réparations dirigées par Sylvain Stym-Popper, doit encore être remise en état. La restauration générale commence en 1984, et va durer jusqu'en 1991 sur l'ensemble de la cathédrale, par étapes successives : tout d'abord, les couvertures de la nef, des chapelles et de la tour, puis les maçonneries intérieures,

91. À propos de la tribune, voir Jean Rocacher, « L'ancienne cathédrale Sainte-Marie de Saint-Bertrand-de-Comminges », *Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales,* 2002-4, p. 500.
92. DRAC Occitanie (site de Toulouse), 19 DRAC 325.

extérieures et les contreforts de chaque travée d'ouest en est, et pour finir la mise en valeur des abords au sud, est et nord de la cathédrale. Les travaux sur les parements des parties romanes sont à chaque fois identiques : « rejointoiement au mortier de chaux grasse grattée et granulométrie recherchée au choix de l'architecte », « brossage soigné du parement, lavage à l'eau claire et brosse à chiendent », « patine par tous moyens à plusieurs couches sur parements ». Les maçonneries extérieures sont renforcées par « l'injection de mortier de chaux », et sur presque tous les murs, les assises en trop mauvais état sont remplacées en « pierre de pays assimilée à Arudy » ; les devis et des planches de croquis par Bernard Voinchet donnent les dimensions et l'emplacement de chacun des remplacements. Ces restaurations ont pour but de réparer les dommages causés par les ruissellements d'eau dans les maçonneries, et de les protéger pour l'avenir, mais aussi de rendre à la cathédrale un aspect homogène et sain par le nettoyage systématique des parements. Les matériaux sont choisis avec soin, afin de rendre ces restaurations les plus discrètes possible[93].

À partir de 1992, Bernard Voinchet présente les projets de réhabilitation de l'ancien couvent des Olivétains et des terrasses entourant la cathédrale[94]. Ces bâtiments étaient depuis 1930 utilisés comme musée dans la chapelle duquel les découvertes antiques et le trophée augustéen étaient exposés. Après la réfection des terrasses nord attenantes, le reste du bâtiment à l'abandon pouvait devenir un édifice dédié au tourisme et à l'histoire du Comminges.

93. DRAC Occitanie (site de Toulouse), 19 DRAC 325, 328 et 329.
94. DRAC Occitanie (site de Toulouse), 19 DRAC 336, 338, 340 et 341 pour les terrasses et les différents accès autour de la cathédrale, et 19 DRAC 343 et 344 pour le couvent des Olivetains.

CHAPITRE 4 - Présentation du site et de l'aire d'étude

L'étude réalisée ici est une étude d'archéologie du bâti sur un bâtiment complexe, comme l'historiographie a pu nous le montrer. Il s'agit maintenant de décrire et de définir l'objet d'étude dans sa réalité physique, avec ses limites et ses restrictions, après avoir resitué l'édifice dans son contexte géographique.

Le village de Saint-Bertrand-de-Comminges est situé sur un monticule rocheux, au milieu d'une plaine entourée de collines moyennes, irriguée par la Garonne (fig. 16). Dans cette plaine se développait la ville antique, peu à peu désertée au moment de la construction du rempart de la ville haute au V^e siècle[95]. La cathédrale est construite à l'intérieur de cette enceinte, sur le point le plus haut de la colline, et elle domine largement le village. Elle est orientée quoique légèrement désaxée vers le sud. Le cloître se déploie au sud, et sa galerie méridionale se situe au-delà du tracé du rempart antique. Au nord, un espace actuellement libre pouvait avoir accueilli les bâtiments canoniaux, détruits et remplacés partiellement par le couvent des Olivétains au XIX^e siècle.

La cathédrale est elle-même très « ramassée » dans ses dimensions : elle a une longueur de 63 m pour 28 m au plus large du chœur. La voûte de la nef culmine à 24,4 m, pour une largeur de vaisseau comprise entre 15 et 16 m (fig. 05).

La haute tour-clocher carrée de 43 m pour 10 m de côté parait d'autant plus imposante que le parvis devant elle suit une forte déclivité jusqu'aux premières habitations (fig. 17). Elle est coiffée d'un hourd en bois restitué au XIX^e siècle d'après la précédente configuration, lui donnant un aspect défensif dont elle n'a jamais eu la fonction. Plus large à sa base, la façade de la tour se resserre des deux côtés (un peu plus au sud qu'au nord) à une douzaine de mètres du sol : la partie supérieure est ainsi plus étroite, et décalée par rapport à l'axe central du soubassement. Le portail monumental s'ouvre au milieu de cette façade après une volée de marches. La double voussure est soulignée par des bandes de billettes, et retombe sur des colonnes géminées cantonnées entre les ressauts des ébrasements. Les chapiteaux doubles de ces colonnes sont sculptés de personnages pris dans des rinceaux qui chevauchent des animaux pour le nord, et de monstres affrontés ou

95. Simon Esmonde Cleary, Jason Wood et Louis Maurin, *Saint-Bertrand-de-Comminges. III. Le rempart de l'antiquité tardive de la ville haute*, Pessac, Fédération Aquitania, 2006, coll. « Études d'archéologie urbaine », n° 3.

courants dans des rinceaux pour le sud. Le trumeau se trouve être une colonne antique renversée et posée sur son astragale sans base, et coiffé d'un chapiteau de faible hauteur animé de figures humaines aux angles. Le tympan sculpté représente une Adoration des Mages : la Vierge et l'Enfant au centre sur un trône accueillent les trois Mages qui viennent de la gauche (fig. 07). Derrière le trône se trouve la représentation d'un évêque, habituellement identifié comme Bertrand de L'Isle-Jourdain, et des anges entourent la scène et l'encensent. Les douze apôtres dans des arcades composent la sculpture du linteau. Au-dessus de ce portail, une grande niche en plein cintre est comme posée sur une moulure horizontale qui coupe le clocher sur toute sa largeur. Elle est alignée sur le portail, et comporte un oculus excentré vers le sud orné de billettes, ainsi qu'un masque antique pris dans la maçonnerie. Plus haut, et centré selon la partie supérieure du clocher, une petite baie en plein cintre correspond à une baie géminée à l'intérieur, puis une grande baie à triple voussure et colonnettes cantonnées dans les ébrasements s'ouvre à environ 23 m du sol. Au même niveau que cette dernière ouverture, sur les faces latérales du clocher, se trouvent des baies jumelées de même hauteur, à double voussure et cantonnées de colonnettes. Le clocher est flanqué de chaque côté jusqu'à mi-hauteur par les bas-côtés de la première travée. Leur mur pignon occidental est en retrait par rapport à la façade du clocher. Ces bas-côtés sont renforcés par deux contreforts à retour.

La première travée est séparée des autres par un contrefort, qui se fond de chaque côté avec les extrémités du mur pignon de la nef gothique. Au sud, l'angle des galeries nord et ouest du cloître s'appuie sur ce contrefort. La troisième travée est entourée par deux arcs-boutants, qui se jettent au nord au dessus de l'accès aux terrasses, et au sud au dessus de la galerie nord du cloître. À partir de la quatrième travée, la nef est flanquée de chapelles à cinq pans à chaque travée, et épaulée par de puissants contreforts qui en font toute la hauteur. Elle s'appuie à l'ouest contre le clocher, et domine largement chapelles et bas-côtés.

À l'intérieur, la première travée est considérée comme une véritable avant-nef par la plupart des auteurs : elle se démarque du reste de la nef par son voûtement et sa subdivision en trois vaisseaux. L'accès principal se fait par l'ouest par le portail monumental au centre de la façade. Son arrière-voussure en plein cintre, vraisemblablement de même dimension et de même tracé que le portail extérieur, est aujourd'hui cachée par un tambour d'entrée. Le vaisseau central de cette première travée de plan carré forme le soubassement du clocher : celui-ci s'appuie en effet à l'intérieur de

la cathédrale sur deux puissants piliers à ressauts, qui marquent la limite entre cette première travée et le reste de l'édifice, et sur la partie centrale de la façade, bien plus épais que les autres murs. Cet espace est couvert d'une voûte en arc-de-cloître à huit nervures de section rectangulaire, qui rayonnent autour d'un oculus central (fig. 18). Trois arcs brisés en « léger tiers-point »[96] à triple rouleau forment la base de cette voûte au nord, à l'est et au sud, et s'appuient sur des colonnes engagées sur dosserets sur les piliers à ressauts et sur le revers de la façade. Les chapiteaux de ces colonnes sont sculptés d'animaux et de végétaux stylisés, sous de larges tailloirs à rinceaux, qui se poursuivent de chaque côte par des impostes à boules. Les bas-côtés étroits sont couverts de voûtes en demi-berceau sur arc doubleau médian.

Le clocher comprend une salle haute, dont l'accès se fait par un escalier en vis pris dans la maçonnerie de la façade, à droite du tambour d'entrée. Il est éclairé par une série de six jours rectangulaires visibles sur le mur ouest (un septième est dissimulé entre les chapiteaux du piédroit nord du portail), et par un jour ouvert vers l'intérieur de l'église. La salle haute est voûtée d'une voûte en arc-de-cloître, qui diffère de celle du premier niveau car elle ne possède que six nervures **(**fig. 95). Elle est éclairée au nord et au sud par de grandes baies jumelées et, à l'ouest, par la grande baie aux piédroits garnis de colonnettes décrite plus haut. Le hourd, couvert d'une toiture pyramidale, se dresse au-dessus de ce niveau, et contient l'ensemble des cloches de la cathédrale.

Le reste de la nef est formé d'un vaisseau unique, couvert d'une voûte sur croisée d'ogives, dont les retombées se font sur des faisceaux de colonnettes prismatiques montant de fond. Il s'agit de la voûte refaite au XIV^{e} siècle, dont la datation repose sur les différentes armoiries qui y sont peintes. Comme elle s'appuie sur le mur est du clocher, elle englobe dès lors une partie de ce mur qui jusque là était à l'extérieur, comme le prouvent les jours rectangulaires éclairant la salle haute du clocher qui ouvrent maintenant sur l'espace intérieur de la nef (fig. 19). Deux murs ont été montés de part et d'autre du clocher pour fermer à l'ouest cette nouvelle nef. La nef unique est partagée en trois travées barlongues après celle de l'avant-nef ; la troisième, plus profonde, s'ouvre sur les deux chapelles de Castillon (au nord) et de Cosnac (au sud). Le chœur s'étend ensuite après une travée à laquelle est accolée une chapelle de chaque côté. Il est constitué d'une travée droite et d'un chevet à cinq pans rassemblés sous une même voûte d'ogives octopartite, et

96. Dagmar Kroebel, *Étude architecturale de la cathédrale, du cloître et des restes des bâtiments médiévaux de Saint-Bertrand-de-Comminges*, Mémoire de Maîtrise, Université de Toulouse II Le Mirail, Toulouse, 1985, p. 16.

de sept chapelles rayonnantes.

À l'intérieur, les murs gouttereaux sont partagés en deux parties par une moulure horizontale interrompue par les faisceaux de colonnettes (fig. 20). Elle est à une hauteur constante jusqu'à la quatrième travée (environ 8,50 m), dans la continuité de la moulure qui marque le départ des voûtes en demi-berceau de la première travée. À partir de la cinquième travée, et pour tout le chœur, cette corniche est placée plus bas. La partie inférieure des murs des trois premières travées comporte la même structure verticale : ce sont ces portions de murs que la bibliographie identifie comme étant romanes. Chacune des travée de ce mur est partagée en deux par une double arcature en plein cintre. Un pilastre en reçoit la retombée centrale à mi-hauteur entre la moulure horizontale et le sol, et leur base d'origine, simplement épannelée, est encore visible dans la première travée, à environ 0,8 m du sol. Un enduit irrégulier sur tout le bas des murs jusqu'à cette hauteur trahit le bûchage d'une banquette (fig. 21). Dans l'axe de ces premiers pilastres, au nu du mur au-dessus des arcatures, se trouve un autre pilastre s'appuyant sur un culot sculpté qui sert de support au doubleau de la voûte. Seule la première travée conserve ce dispositif presque complet. Les pilastres inférieurs ont été bûchés totalement ou en partie dans les deuxième et troisième travées. Au sud de cette dernière, c'est l'ouverture de la porte vers le cloître, contemporaine ou postérieure au dressage du mur, qui en explique l'absence. Le pilastre supérieur n'est encore visible qu'au nord de la troisième travée. Les chapiteaux en haut des pilastres inférieurs sont tout simplement épannelés à l'exception de celui de la première travée nord qui présente un motif de damier. Quant aux culots qui terminent les pilastres supérieurs restants, ce sont des têtes animales ou humaines qui les décorent, quand ils n'ont pas été bûchés comme celui au nord de la première travée. Pour la quatrième travée, l'ouverture des chapelles de Castillon au nord et de Cosnac au sud a supprimé toute cette disposition verticale. Toutefois, des vestiges en sont encore visibles. En effet, au sud, une petite banquette de 50 cm de haut est visible entre l'escalier de la chapelle et la pile gothique, ainsi qu'une bande d'enduit juste au-dessus d'elle, ce qui indique que nous retrouvons ici la banquette bûchée des précédentes travée, mais diminuée en hauteur (fig. 22). Au nord, c'est la moulure supérieure qui est encore présente par endroits, percée par les deux arcades brisées de la chapelle de Castillon du XIV^{e} siècle: la continuité de hauteur avec la travée précédente permet de l'identifier comme un reste du premier état.

Outre le portail d'entrée et la porte d'accès à l'escalier du clocher, le revers de la façade à l'ouest est percé de deux ouvertures, un oculus et une baie géminée, juste en-

dessous du bandeau d'appui de la voûte en arc-de-cloître. Cette dernière possède également deux ouvertures que Bernard Voinchet appelle, dans ses mémoires de restaurations, « fausse porte » et « fausse baie »[97]. L'une d'elles a par ailleurs un ébrasement large au sommet mais très étroit en bas des piédroits, et si elles sont aujourd'hui bouchées, elles ont pu être à un moment des ouvertures sur combles.

L'essentiel de l'éclairage de la cathédrale se fait par les grandes fenêtres à remplages, comprenant deux lancettes et un réseau de quadrilobes, qui surmontent chaque chapelle du chœur gothique. Les deuxième et troisième travées possèdent le même type de fenêtres, plus hautes et presque entièrement bouchées. La partie inférieure des murs gouttereaux, pour les trois premières travées, est percée de baies en plein cintre à double rouleau à l'intérieur comme à l'extérieur et largement ébrasées à l'intérieur. Seule la baie de la troisième travée sud est à simple rouleau. Ces baies sont murées au sud, sauf dans la première travée, du fait de la construction du cloître et des salles au-dessus de sa galerie nord, et au nord de la troisième travée. Sous cette dernière baie, une baie supplémentaire en arc brisé a été ouverte dans un second temps, peut-être pour compenser le manque de lumière causé par le bouchage de la baie romane. Cependant, l'empreinte de la baie romane n'est pas visible à l'extérieur. Dans la même travée, une seconde porte d'accès a été aménagée contre le faisceau de colonnettes au niveau de l'escalier de l'orgue pour accéder aux terrasses au nord ou aux bâtiments qui s'y trouvaient.

De la cathédrale avant le XIV^{e} siècle, il ne reste que le bas des murs gouttereaux de la nef, ainsi que le clocher. Le nouveau chœur et ses stalles ont empêché toute recherche sur l'aspect antérieur du chevet de la cathédrale de Bertrand de L'Isle-Jourdain, ou sur des états intermédiaires. Les murs de la cathédrale romane sont utilisés comme base pour le nouvel édifice gothique, en intégrant tout le dispositif occidental qui fait dès lors office d'avant-nef. Cet espace semble aujourd'hui délaissé par la liturgie et par les visiteurs, du fait entre autres de son encombrement et du peu de lumière qui l'éclaire. C'est par ailleurs la partie de la cathédrale la moins touchée par la reconstruction gothique, et ainsi la plus intéressante dans le cadre de notre étude. Les seules parties gothiques qui prendront part à l'étude seront celles dont la construction ont des conséquences directes sur la maçonnerie de la partie inférieure des murs gouttereaux et sur les piliers à ressauts, c'est-à-dire les supports plaqués qui séparent les travées gothiques et soutiennent la voûte sur croisée d'ogives. Les inclure à l'analyse permettrait de savoir dans quelle mesure la nef gothique a

97. Bernard Voinchet, Mémoire de restauration n°5, 19 DRAC 328 (MH-T4975), DRAC Occitanie.

repris ou non le rythme de la nef romane, et comment elles s'articulent entre elles.

À l'extérieur, les restaurations ont été bien plus invasives qu'à l'intérieur, et elles ont été exécutées dès le XIX^{e} siècle. Le mur nord est mentionné dans tous les rapports d'interventions, et a été restauré depuis probablement le XIV^{e} ou le XV^{e} siècle selon Dagmar Kroebel, après l'incendie de 1391. La place disponible au nord a permis la construction d'un très probable palais épiscopal, et il est certain que sa proximité avec le flanc nord de la cathédrale a entraîné des interventions sur le mur même de l'édifice, à l'exemple du mur « à ouvertures multiples », ou bien de la baie manquante de la troisième travée. Le mur sud au contraire offre un bel aperçu de l'aspect antérieur aux restaurations, car il n'a subi que peu de modifications.

Une simple description montre que l'édifice est complexe, composé de parties d'époques différentes qui se soutiennent et s'entremêlent, dans un environnement géographique très resserré et influencé par le court passé antique de la cité. Toutefois, c'est sur la reprise d'idées plus anciennes que la bibliographie s'est constituée, et les parties romanes en sont souvent le parent pauvre au profit de la construction gothique, du charme du cloître, ou de la beauté intimidante de son orgue. L'étude de cas qui suit ne permettra pas de répondre à la totalité des questions qui sont posées à propos de la cathédrale romane, comme sa datation précise par exemple, ou l'impact réel de Bertrand de l'Isle sur son élaboration. En s'intéressant au bâti, il est possible de comprendre davantage les phases de construction, le projet initial, l'aspect antérieur.

2E PARTIE

Étude du bâti

La cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges est un édifice complexe, où la reconstruction gothique s'adapte à des parties romanes conservées comme base, mais aussi pour leurs qualités visuelles et symboliques, à l'exemple du clocher et de son portail. Les vestiges romans se situent dans la partie occidentale de l'édifice, autour de la tour, et jusqu'à la quatrième travée. L'étude de l'intérieur devra prendre en compte les remaniements des murs gouttereaux au moment de l'élévation de la nouvelle voûte et du chœur, qui a fait également disparaître la presque totalité de l'organisation intérieure de la nef romane. L'analyse du parement des murs gouttereaux et du revers de la façade, ainsi que des larges piliers à ressauts permettra d'inventorier et de mettre en relation les vestiges de la précédente organisation intérieure de la cathédrale. L'étude de l'extérieur, malgré les très nombreuses restaurations qui ont modifié le parement d'origine, apportera des compléments pour la compréhension de la construction. Une restitution partielle de la première cathédrale ainsi que la chronologie de son chantier remettra les piliers à ressauts dans leur contexte d'origine et permettra également de comprendre leur rôle et leur conception. Il s'agira de comparer toutes ces observations avec les précédentes recherches et ouvrages portant sur la cathédrale qui s'accordaient à y voir deux chantiers successifs bien séparés, le premier sous l'épiscopat de Bertrand de l'Isle-Jourdain, le second après sa mort, et qui comprend principalement la construction de la tour-clocher.

L'analyse du bâti qui va suivre se fondera sur des croquis d'observation des murs extérieurs et intérieurs en se limitant aux parties romanes, c'est-à-dire jusqu'à la moulure ou le glacis qui les séparent des hauts murs gothiques, ainsi que du clocher. Un plan au théodolite a été réalisé pour préciser les observations sur les liens qu'entretiennent les piliers à ressauts avec le reste de l'édifice.

Méthodologie

Avant le début de l'étude, nous avons procédé au rassemblement des documents iconographiques et planimétriques existants. Le plan de Robert Vassas, réalisé en 1948 pour son mémoire pour le concours d'Architecte en chef des Monuments historiques (fig. 05), est utilisé encore aujourd'hui comme base pour tous les plans de la cathédrale ; nous l'avons numérisé à l'aide du logiciel Adobe Illustrator, afin de servir de base de travail. Le corpus des photographies, dessins et autres images anciennes s'est révélé relativement mince : à l'exception des photographies conservées à la Médiathèque d'Architecture et du Patrimoine de Charenton-le-Pont et disponible sur la base Mérimée, les prises de vues de Médéric Mieusement et de Sylvain Stym-Popper entre autres évitent bien souvent les parties romanes, au profit des parties gothiques et du mobilier renaissant, à l'exception de quelques photographies techniques révélant les besoins de restauration. Une seule image nous permet d'observer un état antérieur à la grande restauration du clocher à la fin du XIX^{e} siècle : il s'agit d'un dessin du Baron d'Agos, non daté (fig. 12).

Le plan de 1948 peut sembler satisfaisant au premier regard. Comme l'auteur était architecte, son plan est rationalisé. Or, l'étude effectuée doit prendre justement en compte les irrégularités de la construction, afin d'en repérer les arrêts, les modifications, et les différentes phases. Dès lors, un relevé précis du bâti est nécessaire, et doit être réalisé avec un outillage adapté. Ici, la mise à disposition d'un théodolite[98] a permis de réaliser en un temps limité et avec le moins d'erreurs possible un relevé de l'intérieur de la partie romane de la nef, c'est-à-dire les murs gouttereaux des trois premières travées, le revers de la façade, ainsi que les piliers à ressauts du clocher[99]. Le projet initial était de couvrir également la quatrième travée, ce qui n'a pas été possible à cause des stalles. Les différents points ont été saisis à des hauteurs variables pour obtenir l'emplacement d'éléments de voûtements ou d'organes de soutien. L'absence de certains détails est due à l'encombrement de la première travée (entassement de chaises, confessionnal, fonds baptismaux) et de la seconde (orgue, autel paroissial). Les données obtenues ont été ensuite vectorisées sur Adobe Illustrator pour former un plan plus à même de rendre compte de la réalité physique de la construction. Sa superposition avec le plan de Vassas a permis

98. Matériel prêté par le laboratoire TRACES, UMR 5608, Université Toulouse Jean-Jaurès.
99. Avec l'aide d'Adeline Caraës et d'Arnaud Baratin pour la saisie des données sur le terrain.

d'observer les limites de ce dernier. Le plan de la salle haute a été réalisé sur la base du plan du rez-de-chaussée de la cathédrale (pour la largeur de la façade ouest et pour l'emplacement de l'escalier d'accès) grâce à la triangulation de mesures prises sur place afin de produire un plan aussi exact que possible malgré l'absence de certaines mesures comme l'épaisseur des murs.

Dans un second temps, nous avons effectué une observation minutieuse des maçonneries des parties romanes afin d'effectuer une analyse archéologique des élévations[100]. Il ne s'agissait pas de réaliser des relevés pierre à pierre, mais plutôt des croquis d'observations (minutes) détaillant les éléments architecturaux, les ruptures dans la construction, les modifications des différentes maçonneries. L'échelle est approximative, bien que de nombreuses prises de mesures ont étayé ces observations. Les minutes issues de ces séances d'observations ont été ensuite vectorisés sous la forme de différents relevés consignés dans les annexes : murs gouttereaux nord et sud, façade dans sa totalité, déroulé des élévations intérieures de la nef et de la salle haute du clocher. Les différentes élévations ont également été l'objet d'une couverture photographique. Les conditions techniques n'ont pas permis de réaliser d'orthophotographies, aussi pour certains murs il a été réalisé des photomontages redressés sans échelle.

100. Avec l'aide d'Émeric Rigault et de Lydia Allué.

CHAPITRE 1 : Description archéologique

1 Analyse des élévations extérieures

1.1 . Les faces extérieures du clocher

La façade principale de la cathédrale, à l'ouest, est composée d'une haute tour coiffée d'un hourd en bois, flanquée de murs pignons qui ferment les collatéraux de la première travée (fig. 17). Ces derniers sont en retrait d'environ 1 m sur la façade de la tour, et sont soutenus à leur extrémité par deux contreforts en retour. La façade du clocher se resserre à un tiers de sa hauteur et se désaxe légèrement vers le nord (fig. 23). Ainsi, le portail et la niche en plein cintre qui le surmonte sont centrés sur la partie inférieure, alors que la petite baie à mi-hauteur et la grande baie à piédroits flanqués de colonnettes sont centrées sur la partie supérieure. Selon Robert Vassas, il s'agit d'un changement de parti en cours de construction[101].

Le parement des murs pignons est en moins bon état que celui de la tour qui a été fortement restaurée au XIX^{e} siècle. Pour beaucoup d'auteurs, cette différence de qualité, malgré les mentions connues de ces restaurations, soutenait l'idée que le clocher avait été rajouté au cours d'une seconde campagne, après la construction de la cathédrale, et que la façade était un rhabillage de la précédente façade pour renforcer la maçonnerie, mais aussi pour y loger le portail à triple voussure. Le parement du clocher a été presque entièrement refait entre 1883 et 1887 par l'architecte Lafollye, après l'effondrement du sommet du clocher et d'une partie du parement en partie basse en 1878. La grande baie du sommet de la façade ouest, ainsi que la petite niche, sont alors reconstruites. L'ancien parement est encore visible par endroit, et se distingue des restaurations par son aspect, malgré l'emploi de matériaux très proches : il a subi plus longtemps les intempéries, il est donc plus usé, les traces d'outils ne sont plus visibles, et les arêtes sont émoussées. En plus des piédroits du portail et de la grande niche, du fond de cette dernière et des assises disséminées sur le parement, une grande zone de parement ancien est conservée à mi-hauteur de la façade ouest, le long de l'arête sud. Elle a la particularité d'être bicolore : des lignes d'assises de calcaire beige sont ménagées toutes les trois ou quatre assises de calcaire gris (fig. 24) ;

101. Robert Vassas, *Rapport sur l'ancienne cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges, Historique et descriptif archéologique,* 1948, p. 29.

c'est le seul endroit où le chaînage d'angle n'a pas été remplacé au cours de la restauration. On observe encore des pierre romanes jusqu'au niveau de l'appui de la baie à colonnettes en partie haute du clocher ; au-delà, le parement a été entièrement refait. Le parement moderne possède des têtes lisses, aux hachures obliques et parallèles bien visibles, et certaines assises sont terminées par des ciselures relevées. La longueur des assises est également différente : le parement moderne a fréquemment une longueur supérieure au double de sa hauteur, quand les assises anciennes sont de format presque carré, ou ne dépassent pas en longueur une fois et demi leur hauteur. Les restaurations utilisent des calcaires locaux gris veinés de blanc comme la construction romane, mais intègre aussi une autre pierre locale, la pierre de Furne, d'une teinte jaune qui a foncée avec le temps, citée par l'Inspecteur des Monuments historiques Boudouin en 1887 dans un croquis de restauration du clocher[102]. Ce calcaire tendre forme les arcs et les colonnettes des baies restaurées. Malgré ces différences, les deux parements sont raccordés avec soin l'un à l'autre. En effet, les assises modernes sont taillées à la même hauteur que les assises anciennes et placées en continuité de celles encore en place, dans un reparementage pierre à pierre. Par endroit, elles sont retaillées pour s'adapter aux vestiges de parement. Cette continuité est aussi visible à l'intrados de la niche en plein cintre, dont le fond a un appareil de même type que celui de la zone bicolore. La retombée sud de l'arc a été restaurée ainsi que la partie de l'intrados correspondant, mais elle s'intègre totalement au fond de la niche (fig. 25). Une autre conséquence du reparementage est la disparition de la totalité des trous de boulin, à l'exception d'un seul, situé dans le parement bicolore (fig. 26).

Les parements des faces nord et sud du clocher sont en continuité avec la façade ouest. Entre le hourd et les baies géminées, une zone enduite trahit encore la reconstruction, du milieu de chaque face latérale jusqu'à l'arête est de la tour (fig. 27). Les murs de la nef gothique ne sont pas chaînés avec le clocher, mais simplement appuyés aux angles de la façade est (fig. 28), compte tenu que la nef a été rehaussée au XIV^{e} siècle alors que le clocher était déjà en place. En outre, Robert Vassas et Dagmar Kroebel signalent tous deux une zone enduite au sommet du mur est du clocher, à l'intérieur de la nef, qui englobe les archères de la salle haute, et se trouve en-dessous du niveau des espaces enduits des façades extérieures (fig. 29). Elle a été rendue presque invisible par les dernières restaurations. Elle est pourtant parfaitement observable sur des photographies

102. Dagmar Kroebel, *Étude architecturale de la cathédrale, du cloître et des restes des bâtiments médiévaux de Saint-Bertrand-de-Comminges*, Mémoire de Maîtrise, sous la direction d'Yves Bruand, Université de Toulouse II Le Mirail, Toulouse, 1985, p. 22.

anciennes, l'enduit ayant une teinte plus foncée que le parement, probablement en raison des infiltrations d'eau et d'une mauvaise conservation des pigments (fig. 08 et 30). Il est possible que cet enduit soit une conséquence des restaurations, à l'instar du sommet des façades latérales du clocher. Aucun document ne le stipule, ni ne précise si l'effondrement du clocher a touché cette partie de la tour. En prenant en considération les parties de parement restantes, et malgré les restaurations, nous pouvons constater que la cohésion du clocher a été respectée.

La niche au-dessus du portail est aujourd'hui vide et sans fonction apparente alors que les descriptions du Baron d'Agos et de Pierre Bedin indiquent l'existence d'une statue à cet endroit. Sa profondeur permet de la considérer également comme un arc de décharge supplémentaire situé au-dessus du portail principal, qui allège les poussées de la façade sur ses voussures.

1.2 . Les murs pignons des collatéraux de la première travée

Le mur pignon du collatéral sud possède un parement très différent de celui du clocher (fig. 31). L'appareil est hétérogène et comprend petites, moyennes et grandes assises, avec des remplois de blocs antiques pour la partie inférieure. L'ensemble est toutefois bien assisé, malgré de fréquentes ruptures de lignes d'assises, et évolue vers un moyen appareil presque équilibré en partie haute. Les trous de boulin ne sont pas disposés de manière ordonnée, mais ils s'organisent selon deux lignes verticales. À gauche de la pierre de remploi antique la plus basse, à environ 2 m du sol, deux pierres modernes incluses dans la maçonnerie pourraient indiquer un trou de boulin. Au-dessus, on distingue quatre trous de boulins, disposés en quinconce, qui couvrent une hauteur approximative de 4 m, jusqu'au niveau de la moulure de la façade. Le reste du mur ne présente aucune autre trace d'installation d'échafaudages. Le bouchage des trous de boulin, les quelques assises remplacées et les joints grattés et refaits, constituent les seules restaurations visibles. Le mauvais état de la toiture a entraîné leur totale réfection au cours du XX^{e} siècle, ce qui en a modifié la pente. Le glacis du contrefort est moderne, tout comme le sommet du pignon, comme l'indique une photographie de la façade prise par Mieusement en 1892 (fig. 11), qui montre que les toitures des collatéraux avaient à cette période une pente plus accentuée. Au-dessus du contrefort, un décrochement de la surface du parement met en évidence la

reprise. Les liens avec la façade du clocher sont ténus, mais réguliers, et plus répandus en partie haute. Le parement moderne de la tour ne s'étend pas à toute la profondeur de son ressaut, et nous pouvons y voir distinctement la continuité entre parement ancien et parement restauré, ainsi que le chaînage entre ce ressaut et le mur pignon (fig. 32). Le contrefort sud est également parfaitement lié au mur.

Au nord, le mur pignon présente un parement plus régulier, sans remplois antiques (fig. 33). Le sommet du mur et le glacis du contrefort nord ont été modifiés de la même manière qu'au sud. Un désordre dans la maçonnerie le long du contrefort, du sol jusqu'à mi-hauteur, pourrait indiquer un arrêt momentané de la construction, précédant l'édification de la façade et du clocher. Un moyen appareil régulier est utilisé pour la partie supérieure du mur, comme nous l'avons remarqué sur le mur pignon méridional. Deux trous de boulins, alignés au niveau de la moulure de la façade, sont par ailleurs repérables par les pierres modernes qui les bouchent, de même que deux autres plus bas sur la partie gauche du mur, jusqu'à une hauteur de 4 m du sol. Le chaînage avec le contrefort est rare jusqu'au sommet du décrochement, à l'exception de quelques pierres d'attentes (fig. 34). À la différence du côté sud, le mur pignon nord est lié de manière bien plus évidente à la façade ouest. Celle-ci présente des ressauts latéraux constitués du même mélange d'assise relayées par des assises modernes, mais la continuité est presque systématique, et augmente en partie haute au-dessus du resserrement du clocher (fig. 35). À cet endroit, des blocs anciens constituent ponctuellement la chaîne d'angle, et apparaissent en carreau sur la façade (fig. 36). Ainsi, contrairement à ce qui a été généralement avancé jusqu'ici, les murs pignons font corps avec le clocher et leurs contreforts, pour former un seul ensemble sans trace de rhabillage postérieur.

1.3 . La façade nord

La partie romane de la façade nord est composée des parties inférieures du mur gouttereau nord des trois premières travées, c'est-à-dire depuis la façade principale jusqu'à la chapelle de Castillon qui fait saillie à la quatrième travée. Entre le mur et le bâtiment des Olivétains, très proche, a été aménagé un passage pour accéder aux terrasses nord de la cathédrale. Chaque travée est délimitée par des contreforts et percée d'une baie. Un glacis sépare le mur roman de la reconstruction gothique, dont la maçonnerie plus fine de moyen

appareil est percée de grandes fenêtres à remplages. À l'extrémité orientale, la face ouest de la chapelle de Castillon est une réutilisation d'un mur antérieur, dont les ouvertures ont été murées au moment de la construction de la chapelle (fig. 37). Ce mur se poursuit en direction du nord au-delà de la chapelle, et sa réutilisation devient évidente par la présence d'une grande baie à arc surbaissé, ouverte dans le vide au second niveau. Ce mur est surmonté d'un arc-boutant qui contrebute la nef. Un autre arc-boutant a été construit entre la deuxième et la troisième travée et enjambe le passage. En raison de son exposition au nord et de l'humidité, cette façade a été continuellement restaurée, probablement même avant le XIX^{e} siècle. La probable présence du palais épiscopal au nord de la cathédrale a pu également entraîner des modifications et des réparations particulières. Nous commencerons la description précise par la travée la plus à l'ouest, qui, à l'intérieur, correspond à la première travée, pour ensuite remonter vers l'est en direction la chapelle de Castillon.

La première travée est la plus restaurée (fig. **38 et 41**). L'architecte Lafollye, dans son rapport de 1881, avait décrit le parement du bas-côté comme étant dans le même état de dégradation que le clocher. Les restaurations se situent dans la moitié supérieure du mur, ainsi qu'autour de la baie en plein cintre, dont le rouleau intérieur n'a pas été refait. Le moyen appareil est entrecoupé dans la partie romane par quelques assises plus hautes. Les blocs sont presque cubiques, et les joints larges et irréguliers, alors que les assises modernes, de même hauteur, sont plus longues, leur face lisse, et sont assemblées par un joint maigre et régulier. À la limite horizontale entre les deux parements, le parement roman forme un ressaut accidentel depuis le haut du contrefort jusqu'au milieu du mur. Le glacis du contrefort a été lui aussi restauré, et il est régulièrement chaîné avec le mur en dessous du dévers (fig. 44). Le contrefort oriental a également été restauré, et les liens avec le mur sont moins évidents. Toutefois, des assises anciennes formant le chaînage ont été conservées en place à plusieurs hauteurs dans l'angle des deux maçonneries, afin de maintenir la cohésion malgré les restaurations (fig. 45). Le sommet de ce contrefort se fond avec le mur qui ferme la nef à l'ouest au droit du clocher.

Le mur de la seconde travée n'a été restauré que ponctuellement pour des remplacements d'assises en mauvais état (fig. **37 et 40**). Des dalles antiques de remplois, dont l'une de très grand format en marbre griotte et un couvercle de sarcophage au décor bûché, constituent le soubassement. Le reste du mur est en moyen appareil aux assises étroites, plus régulier au-dessus de la baie qu'en partie inférieure. L'appui de la baie est ici constitué par de petites assises, à la différence des autres baies présentant un appui

monolithe. Un ressaut accidentel rejoint l'arc de la baie depuis le contrefort oriental puis, en longeant son encadrement jusqu'au milieu du piédroit de droite, se dirige vers le contrefort ouest. Contrairement à la première travée, il ne sépare pas deux types de parements différents, d'autant plus que les assises sont continues de part et d'autre de cette limite. Selon Dagmar Kroebel[103], cette déformation serait la conséquence d'un incendie qui a ravagé le palais épiscopal attenant en 1391[104]. Les chaînages avec les contreforts se font de manière identique que les contreforts de la première travée : des assises de la chaîne d'angle sont préservées sur les faces latérales des contreforts, au milieu du parement restauré (fig. 46). Le contrefort entre cette travée et la suivante est augmenté d'un arc-boutant qui en modifie le sommet, et qui retombe de l'autre côté du passage sur un massif de maçonnerie percé d'une archère.

Plus large que les deux autres, la troisième travée (fig. **36 et 39**) est délimitée à l'est par la chapelle de Castillon, en particulier par ce que plusieurs auteurs appellent « le mur à ouvertures multiples », dont les ouvertures murées avaient été dégagées et mises en valeur par Sylvain Stym-Popper dans les années 1950 (fig. 47). Le parement du mur de la troisième travée est identique à celui de la travée précédente : des remplois antiques forment le soubassement, surmonté d'un moyen appareil entrecoupé d'assises plus fines, et couronné d'un appareil plus régulier. L'ensemble est ponctuellement restauré. Les fondations du mur sont visibles au-dessus du sol en légère pente, et une masse de blocage dissimulée par de la mousse est nichée à l'angle de la chapelle de Castillon, sans qu'il soit possible d'en connaître la fonction initiale. Contrairement aux deux autres travées, ce mur ne comporte pas de baie en plein cintre, mais une petite baie à arc brisé, ouverte sous l'emplacement hypothétique de la baie romane. Cette petite baie a toutefois été percée après l'édification du mur, comme le prouve la reprise du parement tout autour de son encadrement, bouché par de petites assises mal taillées et beaucoup de mortier. Ce même bouchage est observable au-dessus de la petite porte au pied du contrefort occidental. La baie en plein cintre est pourtant bien présente, mais à l'intérieur de l'édifice, l'absence de coup de sabre, de désordre ou d'arc dans la maçonnerie extérieure indique qu'il s'agit d'une fausse fenêtre qui n'a jamais été ouverte. Entre les deux baies, une ligne de dévers

103. Dagmar Kroebel, *Étude architecturale…op. cit.*, 1985, p. 24.

104. Voir Robert Vassas*, Rapport architectural… op. cit*., 1948, p. 6, et note 20 : "on voit dans les archives de la cathédrale que le palais épiscopal de cette ville fut brûlé en 1391", *Manuscrit de Pomian*, "Le Comminges Chrétien", 1788, copie dactylo du Musée de Comminges à Saint-Bertrand, p. 118-119.

semblable aux précédentes travées traverse la surface du mur. À l'ouest, le chaînage avec le contrefort est difficile à observer en raison de la présence d'un tuyau d'évacuation de gouttière dans l'angle. Toutefois, un long décrochement d'assise court le long de ce tuyau sur la face latérale du contrefort, séparant le parement restauré d'assises plus anciennes (fig. 48). La correspondance entre les parements est alors observable de part et d'autre de ce tuyau, et apparaît presque systématique en partie haute (fig. 49) Du côté est, le mur à ouvertures multiples s'appuie sur un contrefort préexistant, repérable à deux coups de sabre, l'un en partie haute, l'autre au milieu (fig. 50). Le contrefort a été percé par une baie en plein cintre nichée dans l'angle, qui a le même profil et la même largeur que les autres baies de la façade, tout en étant moins haute (environ 1,80 m de haut, contre en moyenne 2,30 m pour les autres baies). Malgré ces modifications, les deux maçonneries sont bien chaînées l'une à l'autre.

1.4 . La façade sud

La description de la façade sud est réduite dans le cadre de cette étude au mur gouttereau de la première travée. Le reste du mur roman, jusqu'aux chapelles gothiques à la quatrième travée, a été très modifié par l'ajout du cloître, puis des salles qui couvrent sa galerie nord. Il ne reste des vestiges visibles qu'au fond des enfeus du cloître, ainsi qu'au-dessus des toitures des salles hautes sur une hauteur d'environ 1 m (fig. 51). À la différence de la façade nord, le mur gouttereau du collatéral sud a été très peu touché par les restaurations (fig. 52). Seules quelques assises ont été remplacées, les trous de boulin n'ont pas été bouchés, et le parement n'a pas été rejointoyé. Il est donc probable que ce mur constitue un vestige intact de la partie la plus ancienne de la maçonnerie extérieure de la cathédrale. L'orientation méridionale a eu une influence sur la pierre, qui paraît ici jaune et non pas grise comme elle l'est sur les autres faces. Le parement fait alterner petit, moyen et grand appareils, assemblés par des joints maigres et creux. Des dalles antiques sont remployées dans le soubassement, ainsi qu'au-dessus de la baie en plein cintre. Cette dernière est couronnée d'un bloc de grande taille dont le poids semble avoir abîmé l'arc, quand un second bloc forme l'appui et a été retaillé à cet usage. L'appareil devient plus régulier au-dessus de ces dalles jusqu'à la toiture. Les trous de boulin n'ont pas été bouchés, ce qui est une exception pour toute la cathédrale, et n'ont pas disparu du fait de

restaurations. Leur disposition, à partir d'une hauteur de deux mètres au-dessus du sol, est exemplaire : pour conserver leur alignement, certains ont été façonnés à cheval sur deux blocs. De chaque côté, le chaînage avec les contreforts est régulier (fig. 53 et 54). Ces derniers sont moins remaniés que ceux de la façade nord, et ont conservé une grande partie de leur parement, qui comprend également des remplois antiques. Le contrefort le plus occidental possède un bloc antique à la même hauteur que ceux du mur, ce qui confirme encore la contemporanéité de ces deux maçonneries. À l'est, le contrefort sert d'appui pour les salles hautes du cloître, ainsi que de base au mur ouest de la nef gothique. Son arête a été chanfreinée à hauteur de la baie : ce dispositif peut être un vestige d'une baie ou de la porte d'un bâtiment supplémentaire appuyé contre le mur sud, dont nous n'avons aucune autre trace (fig. 55).

2 Analyse des élévations intérieures et de l'organisation de la nef

L'étude des élévations intérieures de la cathédrale (fig. 56) prend en compte la face intérieure des murs romans ou comportant des vestiges romans, comme décrits précédemment. Le mur est du clocher qui surplombe les piliers à ressauts est en partie exclu de cette analyse, car il a été traité durant l'analyse du parement extérieur du clocher. Pour le reste de la nef, les parties prises en considération dans les deux travées suivantes sont la partie inférieure des murs gouttereaux jusqu'à la moulure sur laquelle s'appuient les murs gothiques. En ce qui concerne la quatrième travée, elle ne présente que peu d'éléments romans : le soubassement de la chapelle haute de Cosnac au sud, et des vestiges de la corniche supérieure au nord, qui a été découpée en tronçons par le percement des arcades brisées de la chapelle de Castillon.

L'organisation verticale des murs dits « romans » a été décrite dans la présentation générale de l'édifice. Il s'agit maintenant de faire une description archéologique, en passant en revue tous les éléments de la construction qui pourraient être nécessaires à sa compréhension.

Comme nous l'avons observé auparavant à travers la critique de la bibliographie relative au sujet, la plupart des auteurs identifient deux étapes de construction pour la cathédrale romane. La première comprendrait l'élévation des murs gouttereaux de la nef avec leurs baies en plein cintre, ainsi qu'un clocher-mur. La construction du clocher actuel,

qui constituerait la seconde étape, aurait entraîné l'ajout des larges piliers à ressauts dans la nef, le renforcement des murs gouttereaux par le plaquage d'une arcature en plein cintre, la division en trois vaisseaux de la première nef et la modification du voûtement. Ce changement de parti serait intervenu dans le courant du XII^{e} siècle, après la mort de Bertrand de l'Isle-Jourdain. Cette interprétation est généralement admise dans la bibliographie existante. Le recours à l'analyse archéologique permet de proposer une autre interprétation. Il s'agira donc ici de repérer, en s'appuyant sur une observation précise du parement, les liens entre les différents murs et leurs éléments architectoniques, la succession des étapes de construction, les preuves de la contemporanéité de ces éléments ou au contraire les ruptures structurelles et temporelles.

2.1 . Le parement

Les murs gouttereaux des trois travées présentent tous le même type de parement. Jusqu'aux arcatures, il est hétérogène et mêle petites, moyennes et grandes assises. L'appareil est réglé et la longueur des assises est variable. Les remplois antiques se situent en partie basse du mur et sous l'intrados des arcatures. Dans la partie haute des murs romans, le parement est bien plus ordonné, et comme pour la majeure partie du mur ouest, il présente un moyen appareil presque régulier en hauteur et en longueur. Pour ces deux types de parements, les joints sont maigres, mais il faut signaler qu'ils ont été grattés et refaits dans les années 1980 durant les restaurations dirigées par Bernard Voinchet. Quelques faces présentent encore des traces de layures obliques régulières sans être rectilignes. Elles sont visibles par ailleurs à l'extérieur.

2.2 . Le mur ouest, ou revers de la façade

Le mur ouest est le revers de la façade principale de la cathédrale. Il comprend une partie centrale, dans laquelle s'ouvre le portail, ainsi que les murs pignons des bas-côtés nord et sud. Le mur est bien plus épais pour la partie centrale que pour les murs pignons, car l'épaisseur est suffisante pour que la tour d'escalier qui permet de monter dans le clocher y soit ménagée. Cette surépaisseur avait été attribuée dans les études précédentes à un rhabillage du mur au moment de la construction de la tour-clocher. Ce doublement de

l'épaisseur du mur par un second mur aurait noyé dans la maçonnerie l'escalier qui selon Robert Vassas et Dagmar Kroebel devait faire saillie sur le clocher-mur initial, mais aurait aussi permis la création du portail et de ses profondes voussures.

La continuité systématique des lignes d'assises entre cette partie centrale et les murs pignons des bas-côtés indique pourtant une construction homogène, en une seule campagne (fig. 57 et 58). Les colonnes engagées et leur dosseret font également partie de cette étape, et sont correctement inclus dans la maçonnerie, tout en suivant les lignes d'assises. Toutefois, nous pouvons remarquer aux deux extrémités de ce mur ouest un décrochement d'assises, depuis le niveau du claveau central des arcatures des murs gouttereaux jusqu'à la base des colonnes engagées sur dosseret (fig. 59 et 60). Le bas du mur du collatéral sud est composé de moellons réguliers, et comprend deux pierres antiques remployées. Au nord, les remplois antiques sont visibles plus haut dans le mur. Ces angles sont régulièrement chaînés avec les murs gouttereaux jusqu'en haut de la ligne de décrochement, et leur parement est similaire à la partie sous arcades des murs gouttereaux (fig. 61). Au-delà de cette ligne, jusqu'à la moulure qui marque le départ des voûtes en demi-berceau, chaque assise du mur ouest correspond à une assise de la partie supérieure du mur gouttereau. Au sud, dans le recoin entre le mur pignon et le dosseret de la colonne, un ressaut du même type que ceux des arcatures a été monté, mais il s'interrompt en même temps que le décrochement d'assise. Du côté nord, il ne reste de ce ressaut qu'une trace de bûchage. Il s'agirait là de repentirs, sans qu'il ne soit possible de comprendre leur destination première.

En bas de la section sud, la baquette est encore en place. Il est toutefois difficile de dire si elle est entière ou si elle a été diminuée en hauteur, car de très nombreuses chaises empilées sont entreposées contre le mur et empêchent la prise de mesures.

2.3 . Le système de pilastres superposés des murs gouttereaux

Comme nous l'avons vu précédemment, les trois travées présentent sur deux niveaux des pilastres entiers ou sous forme de traces d'enduit résultant de leur bûchage. La première travée est la seule à avoir conservé ses pilastres en-dessous et au-dessus des arcatures (fig. 62 et 63). Les pilastres inférieurs ont par ailleurs conservé leurs bases. Dans la seconde travée, le pilastre inférieur nord est conservé, mais bûché dans sa partie basse,

tandis que celui situé au sud a été entièrement retiré (fig. 64). Le bûchage a laissé des assises sans tête, à la surface irrégulière, et enduites sous le chapiteau et au bas du mur. La trace du pilastre supérieur a été entièrement enduite, tandis qu'au nord, il n'est pas possible de savoir si le pilastre a été conservé derrière l'orgue. La troisième travée possède un pilastre supérieur encore en place au nord dont quelques assises manquent au sommet (fig. 65). Le pilastre inférieur correspondant a presque entièrement été bûché, puis recouvert d'un enduit. Sur le mur sud, le pilastre inférieur est absent à cause de la porte du cloître et celui du haut du mur est bûché comme dans la deuxième travée (fig. 66). Dans la partie basse de tous les murs gouttereaux, les différents bûchages, enduits ou non, confirment l'insertion des pilastres dans la maçonnerie. De plus, nous pouvons observer que les assises qui constituent les pilastres inférieurs encore en place sont bien en continuité avec les assises du nu du mur, malgré quelques assises restaurées repérables par les arêtes plus tranchantes et leurs pans en meilleur état (fig. 67). Il en est de même pour les pilastres qui recevaient les doubleaux de la voûte.

Dans la première travée, les bases des pilastres inférieurs sont situées en surplomb à environ 0,80 m du sol (fig. 21). Le parement jusqu'à cette hauteur dans les trois premières travées est recouvert d'un enduit qui cache mal les irrégularités du mur, ce qui trahit le bûchage d'une banquette de pierre. Au sud de la quatrième travée, la banquette est encore présente sur une longueur d'un mètre environ, mais diminuée à une cinquantaine de centimètres de hauteur (fig. 22). Le bûchage de son sommet est par ailleurs visible et partiellement enduit. Les bases des pilastres inférieurs reposaient donc sur cette banquette dans chaque travée.

2.4 . La séparation en travées

Chacune des trois travées possède la même disposition verticale de pilastres et d'arcatures. Malgré une apparente régularité, la reconstruction partielle de la cathédrale au XIV^{e} siècle a également touché ce décor d'arcature. Le dispositif parait complet dans la première travée, mais la construction des colonnes gothiques adossées au niveau des piliers à ressauts, entre la première et la seconde travée, a entraîné la destruction des précédents soutiens romans. Le ressaut vertical sous la retombée de l'arc oriental des deux côtés de la travée a été repris en même temps que la construction du support gothique, comme en

témoigne, sur le mur gouttereau sud, le décalage entre ce ressaut et les claveaux de l'arc ainsi que les liens d'assise à assise entre ce ressaut et la colonne gothique (fig. 68). Ce décalage se poursuit au-dessus de l'arcature par un coup de sabre en direction de la moulure supérieure, déviant à mi-hauteur vers une pierre saillante prise dans la maçonnerie (fig. 69). Une pierre semblable est visible dans le collatéral nord avec un coup de sabre similaire. Ici, le ressaut vertical a été conservé le long de la colonne gothique, ainsi que son imposte à boules d'origine, semblable à son homologue de l'angle nord-ouest de la première travée.

Les deux pierres saillantes épargnées par l'insertion des supports gothiques ont le même profil que les impostes des arcs du revers de la façade, et elles semblent à la même hauteur que ces dernières. Les impostes des murs gouttereaux constituent les vestiges des retombées des arcs qui séparaient les collatéraux en travées ; les coups de sabres témoignant de leur destruction soulignent leur emplacement. La présence d'arcs à cet endroit atteste bien de l'existence de piles romanes précédant le dispositif gothique. De plus, les ressauts des piliers du côté des murs gouttereaux sont coupés de manière abrupte à la même hauteur que ces vestiges d'impostes, ce qui témoigne de la retombée de l'arc à l'opposé du mur gouttereau. Dans le reste de la nef, une imposte similaire n'est attestée qu'au sud de la deuxième travée : l'orgue nous cache cette partie du mur au nord, et dans la troisième travée, l'ouverture de baies supplémentaires au sud et les faisceaux de colonnes très rapprochés les ont probablement fait disparaître. Rien ne permet de préciser si les arcs étaient brisés, comme ceux de la voûte en arc-de-cloître, ou bien en plein cintre, comme ceux des baies. Toutefois, comme les piliers du clocher possèdent plusieurs ressauts du côté des murs gouttereaux comme sur leurs autres faces, ces arcs pouvaient être à plusieurs rouleaux. Un muret rattrapait alors la hauteur jusqu'à la voûte en demi-berceau, formant des arcs diaphragmes.

Les arcades de la deuxième travée portent, elles aussi, les stigmates de la reconstruction. Les colonnes gothiques adossées coupent l'arc ouest, et un ressaut a été ajouté comme dans la première travée : l'arc ne retombe pas directement sur lui, il y a une rupture entre les deux (fig. 70). L'arc oriental est quant à lui complet, mais il retombe près d'un mètre avant le faisceau de colonnes. Un coup de sabre visible le long de son dernier claveau indique l'emplacement du précédent dispositif de soutien et de séparation des travées (fig. 71). Le parement a été refait entre les arcades et le faisceau de colonnes pour le faire disparaître ainsi que le ressaut qui recevait l'arcature, permettant aussi la bonne

insertion des faisceaux dans la maçonnerie. À mi-hauteur au-dessus de l'arcature, le long du coup de sabre, deux petites pierres noyées dans du mortier forment un bouchage dont la taille s'apparente aux dimensions des vestiges d'impostes de la travée précédente, ce qui permet de réitérer l'observation faite à la première travée : il s'agit ici encore des vestiges des retombées des arcs qui séparent les collatéraux en travées. D'après ce que nous pouvons voir des arcatures du mur nord au-dessus de l'escalier et de la galerie de l'orgue, le même phénomène de décalage est présent symétriquement au mur sud (fig. 72). La seconde travée gothique est ainsi plus longue que la travée romane d'origine, et la conservation par les maîtres d'œuvre des arcatures aveugles met en lumière ces décalages.

La troisième travée présente les mêmes irrégularités : les arcs orientaux comme occidentaux sont coupés par les faisceaux de colonnes gothiques qui sont moins écartées que dans la travée précédente (fig. 65 et 73). Les ressauts des retombées n'ont toutefois pas été refaits, et plusieurs coups de sabre et décrochements dans les assises indiquent la reprise de la maçonnerie le long des faisceaux de colonnes gothiques, notamment sous les arcs occidentaux des deux côtés de la travée. Dans le mur sud, le dispositif vertical est perturbé par l'ouverture de l'accès au cloître et de deux baies au-dessus des arcatures. La porte du cloître est nichée dans une profonde ébrasure du mur, un tympan lisse en plein cintre la surmonte et rattrape la hauteur jusqu'à l'intrados de la voussure. L'ensemble est placé sous le chapiteau central des arcatures, qui est transformé ici en culot du fait de l'absence de pilastre inférieur. La baie en plein cintre est à simple rouleau (fig. 74), et elle s'accompagne de deux autres baies couvertes d'un arc surbaissé au-dessus de chacun des arcs ; ces trois ouvertures sont murées en raison de la présence du cloître et des salles qui surmontent sa galerie nord de l'autre côté du mur. L'arc oriental s'élève moins haut que l'arc occidental. Dagmar Kroebel explique cette irrégularité par la nécessité de centrer le chapiteau sur la porte du cloître, qui n'est pas ouverte au centre de la travée : l'arc occidental est ainsi surhaussé pour compenser la largeur[105]. Nous pouvons toutefois remarquer que si actuellement la porte et le chapiteau ne sont pas à égale distance des faisceaux de colonnes, c'est bien parce que le rythme des travées gothiques ne reprend pas celui des travées romanes, et qu'en conséquence, les arcatures ne sont pas centrées dans cette travée. En réalité, si l'arc ouest est plus haut que les autres arcs de la nef, l'arc oriental est, quant à lui, plus bas que ces mêmes arcs. De plus, il ne dessine pas un parfait plein cintre : le centre de son arc est comme affaissé, mais de façon trop irrégulière et

105. Dagmar Kroebel, *op. cit.*, 1985, p. 17.

asymétrique pour qu'il s'agisse d'un véritable arc surbaissé. D'une part, le parement qui entoure la baie et la porte est d'un nouveau type, puisqu'il est composé d'assises de faible hauteur mais très longues, assemblées avec des joints gras. D'autre part, les deux petites baies semblent constituer un ajout, du fait de leur arc surbaissé. L'arcature déformée a donc pu être refaite au moment d'un remaniement complet du mur. Cette reconstruction réutiliserait de nombreux matériaux de ce mur en plus de ce nouveau module étroit et allongé, étant donné que les éléments de pierre qui composent l'encadrement de la baie, les arcatures ainsi que les piédroits de la porte sont de dimensions très proches de ceux que nous avons décrits dans les autres travées. Des ouvertures supplémentaires ont également été ajoutées au nord. Au pied du faisceau de colonnes gothiques qui sépare cette travée de la seconde travée se trouve une porte rectangulaire couverte d'un simple linteau, que nous atteignons en descendant quelques degrés (fig. 75). Elle permet d'accéder aux terrasses nord, et son seuil à l'extérieur se trouve encore à quelques degrés au-dessus du sol. Une reprise du parement au-dessus du linteau, visible par les ruptures d'assises et les matériaux utilisés (de plus petites assises prises dans un mortier abondant), indique qu'elle a été ouverte après la construction du mur et qu'elle n'était donc pas prévue au début du chantier. Il en est de même pour la petite baie à arc brisé qui se trouve sous la grande baie en plein cintre, sous l'arc oriental (fig. 76). Le bouchage de petites pierres, de moellons et d'une grande quantité de mortier tout autour de son encadrement est l'indice de son insertion postérieure dans la maçonnerie. La baie en plein cintre est quant à elle murée. Il devait en être ainsi depuis sa conception (fig. 15 et 77) : en effet, ni ses piédroits ni son arc ne sont visibles à l'extérieur. Sa présence peut être due à la volonté de respecter le rythme des ouvertures de la nef dans toutes les travées, malgré la présence probable d'un bâtiment s'appuyant sur la cathédrale à cet endroit, rendant alors inutile l'ouverture d'une baie pour faire entrer la lumière. Ce même raisonnement peut s'appliquer aux baies murées du mur sud (dans la deuxième et la troisième travée), et confirmerait l'existence de bâtiments accolés à la cathédrale au sud, comme par exemple un cloître antérieur à l'actuel, et ce dès la début du chantier par les maîtres d'œuvre. Le pilastre supérieur de ce mur nord de la troisième travée est le seul conservé en dehors de la première travée, malgré quelques manques dans sa partie haute. Le culot qui le soutient possède une sculpture de même nature que celle des retombées des arcatures qui lui font face au mur sud : un seul personnage au nord, deux au sud, qui émergent d'un culot concave souligné d'un cavet.

2.5 . La quatrième travée

Nous avons préalablement décrit le vestige de la banquette du mur sud de la quatrième travée, préservé entre le support gothique oriental et l'escalier d'accès à la chapelle de Cosnac. Le morceau de mur qui surmonte cette banquette est de même nature que les autres murs gouttereaux romans, c'est-à-dire constitué d'un mélange de hauteurs d'assises, dont une dalle antique de remploi de très grande taille. Le reste du mur roman est perdu du fait de l'ajout de la chapelle haute de Cosnac. L'escalier montant à cette chapelle permet d'accéder à un escalier en vis ménagé dans l'épaisseur de la maçonnerie qui sépare la chapelle de la suivante à l'est (fig. 78). Les parts de maçonnerie qui entourent la porte de l'escalier ont été reprises à plusieurs endroits, mais nous pouvons repérer un décrochement d'assise entre le parement du mur et les premières assises qui composent le faisceau de colonnes à l'est de l'escalier et ce jusqu'à la moulure supérieure (fig. 79). Cette partie du mur pourrait être un vestige de la maçonnerie romane. Cette même porte a été partiellement bouchée sur la droite par le mur de soubassement de la chapelle haute, comme le montrent le remaniement grossier du piédroit droit de la porte par du mortier et des pierres tout venant, ainsi que l'insertion maladroite d'un bloc faisant office de linteau disposée en biais entre l'axe de la porte et le mur.

L'escalier en vis auquel accède la porte est l'actuel accès pour les terrasses nord des chapelles gothiques. Il est de même nature que l'escalier du clocher, à la différence que ses marches sont moins larges (52 cm contre 70 cm pour le clocher), avec un noyau de même dimension. Selon Robert Vassas, la présence d'un jour rectangulaire – dont l'ébrasement intérieur est bien visible à l'intérieur de la cage d'escalier, qui s'ouvre aujourd'hui sur la chapelle suivante et qui devait à l'origine donner sur l'extérieur, indique qu'il s'agissait de l'extrémité est de la nef de Bertrand de L'Isle-Jourdain[106]. Il n'y a toutefois pas de contre-indication à ce qu'une cinquième travée se trouve au-delà de cet escalier, le jour étant toujours dirigé vers l'extérieur une fois le mur roman reconstitué. Par ailleurs, la collégiale de Saint-Gaudens possède deux escaliers similaires entre ses troisième et quatrième travées. L'escalier ne possède pas d'autre ouverture dans sa partie romane. Il s'élève jusqu'au niveau du sol des terrasses, soit un peu au-dessus du bandeau qui délimite le

106. Robert Vassas, *op. cit.,* 1948, p. 17.

sommet des murs gouttereaux romans. Au delà de ce point, il a été prolongé pour atteindre la terrasse de la chapelle de Cosnac, les marches scellées et le noyau à tambours sont alors remplacés par des marches portant noyau, les traces d'outils et la mise en œuvre confirmant cette reprise postérieure (fig. 80). À mi-hauteur, un arc de la voûte de la chapelle de Cosnac pénètre la cage d'escalier, réduisant ponctuellement la largeur de quelques marches.

2.6 . Les trous de boulin (fig. 56)

Les trous de boulin sont un autre signe d'organisation du chantier. Ils restent toujours visibles, bien que tous bouchés durant les différentes restaurations par du mortier, ou des pierres taillées spécialement.

Sur le mur ouest, ils sont façonnés au bord inférieur des assises et s'organisent en lignes verticales et horizontales régulièrement alignées, malgré la présence des colonnes, des ressauts, et du portail central. Dans les extrémités inférieures que nous avons décrites plus haut, les trous de boulin sont façonnés dans la partie supérieure des assises, en léger décalage avec les alignements du reste du mur ouest.

Pour les murs gouttereaux, ils sont soit façonnés dans la partie inférieure des blocs, à la manière du mur ouest, soit maçonnés dans une ligne d'assises de faible hauteur. Ils forment deux lignes verticales sous chaque arcature, éloignées autant que possible l'une de l'autre, et deux lignes horizontales : que la portion de mur contienne une baie ou non, ces écartements permettent d'entourer la surface de la baie de manière régulière. Dans la partie supérieure des murs gouttereaux, entre deux et quatre trous de boulins sont repérables selon les travées, alignés verticalement avec ceux de la partie inférieure.

2.7 . Les corbeaux de la tribune en bois disparue

Les vestiges de la tribune en bois, repérés par Adeline et Pierre Lespinasse en 1914[107], sont toujours visibles aujourd'hui. Cette tribune, dont nous ne connaissons ni la date d'installation ni l'aspect précis, était portée par des poutres en bois qui reposaient sur des corbeaux en pierre tout en s'enfonçant dans la maçonnerie des murs gouttereaux.

107. Adeline et Pierre Lespinasse, *Les églises romanes et gothiques du Comminges,* Abadie, Saint-Gaudens, 1914, p. 155.

Dans la première travée, les corbeaux ont été retirés, mais nous observons, un peu en-dessous du niveau des chapiteaux, sous les arcades ouest, deux bouchages d'une trentaine de centimètres de côté, l'un face à l'autre. Dans la seconde travée, les corbeaux sont encore en place, un au sud et deux au nord qui servent de supports pour l'orgue. Les deux corbeaux sous les arcades occidentales se font bien face de part et d'autre de la travée, et au sud, le bouchage du trou de la solive est bien visible. Toutefois, l'autel paroissial dressé contre le mur nous empêche de savoir si le second corbeau du mur nord a lui aussi un pendant. Il pourrait tout aussi bien être un remploi d'un des corbeaux de la première travée, inséré dans la maçonnerie au moment de l'installation de l'orgue. Par ailleurs, les pierres ajoutées sur le corbeau pour caler la base de l'orgue empêchent de voir si ce deuxième corbeau est surmonté ou non d'un trou pour une solive, et donc s'il a servi de support pour la tribune. Les deux derniers corbeaux se trouvent dans la troisième travée, à la même hauteur que les autres, mais tout contre le chapiteau central, sous l'arcade la plus à l'est. Leur emplacement indique que la tribune débordait sur la façade du jubé : cette tribune a donc été détruite au plus tard au moment de l'installation des stalles, comme Robert Gavelle l'avait déjà spécifié[108].

L'aspect des corbeaux ne permet pas de les dater avec précision. Pour leur forme, il s'agit de corbeaux en quart-de-rond soulignés d'un bandeau. Les traces d'outils en layures obliques sont à rapprocher des traces du reste de la construction romane, mais les arêtes encore très vives des corbeaux révèlent leur postériorité. De plus, ils ne sont pas parfaitement intégrés à la maçonnerie romane ni bien alignés avec les assises environnantes. Leur retrait et le bouchage de leur emplacement rend difficile leur analyse, mais nous pouvons affirmer qu'ils ont été ajoutés a posteriori dans les murs romans, puis retirés au moment de la construction du jubé et des stalles. Il est intéressant dès lors de rappeler que Jean Rocacher y voyait un *coro alto*, qui aurait été aménagé au moment de la destruction du chœur roman afin que le culte puisse continuer malgré les travaux[109].

2.8 . Les piliers à ressauts

Les piliers du clocher et leur pendant au revers de la façade occidentale délimitent

108. Robert Gavelle, « Trente-deux observations sur la cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges et ses abords », *Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales,* 1985-1, p. 56-58.

109. Jean Rocacher, « L'ancienne cathédrale Sainte-Marie de Saint-Bertrand-de-Comminges », *Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales*, 2002-4, p. 500.

un espace carré qui correspond à l'emprise du clocher. Ces piliers sont reliés, entre eux et avec la façade, par des arcs brisés à triple rouleau qui retombent de chaque côté sur des colonnes engagées pour le rouleau central, et sur des impostes au-dessus des différents ressauts pour les rouleaux externes. Les rouleaux ne sont pas alignés régulièrement avec les ressauts alors qu'ils sont parallèles entre eux comme le montrait déjà le plan de Vassas. Celui-ci estimait que les arcs avaient été ajoutés dans un deuxième temps : « L'incorrection de l'implantation des arcs à triple rouleaux qui réunissent les piliers pour constituer le quadrilatère du clocher est si frappante qu'elle donne l'impression d'un travail de raccordement exécuté bien plus tard »[110]. Le relevé d'un plan au théodolite a permis de saisir la forme exact de ces piliers, et il s'agit d'observer les correspondances possibles avec le reste de l'édifice. Ces piliers sont le dernier vestige de l'organisation intérieure de la nef romane.

2.8.1 La séparation longitudinale de la nef

Les piliers à ressauts de la première travée ont subi quelques modifications et mutilations depuis leur construction. Des photographies anciennes, réalisées avant les restaurations initiées par Sylvain Stym-Popper, montrent les colonnes engagées mutilées jusqu'à une hauteur correspondant à la hauteur des corbeaux de la tribune en bois : les assises supérieures avaient été retirées pour que la colonne serve de support supplémentaire à la tribune (fig. 13). De la même manière, le pilastre qui fait face au mur gouttereau nord présente encore aujourd'hui une coupure nette à son sommet à la même hauteur (fig. 81). Au sud, le pilastre a entièrement disparu (fig. 82).

Un arc brisé très élancé relie les piliers aux faisceaux de colonnettes gothiques des murs gouttereaux qui séparent la première travée de la deuxième. La jonction entre cet arc et les ressauts des piliers se fait de manière malhabile, les ressauts ayant été arasés pour faciliter l'insertion des arcs. Il est dès lors impossible de connaître le sommet d'origine de ces piliers du côté des collatéraux ainsi que la nature de leur raccordement aux murs gouttereaux. Le mur du clocher, qui se dresse au droit des rouleaux de l'arc brisé transversal à la nef, avait été prolongé au nord et au sud au-dessus de ces arcs brisés élancés par deux portions de murs qui forment pignons et ferment la nouvelle nef à l'ouest (fig. 19). Les ressauts à l'est des piliers dépassent de l'axe de ce mur et sont dépourvus de tout couvrement et de toute utilité architectonique. Sur le pilier sud, le pilastre central est

110. Robert Vassas, *Rapport sur l'ancienne cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges,* Thèse inédite, Concours d'Architecte en chef des Monuments historiques, 1948, p. 28.

coupé en biais juste sous le niveau des impostes (fig. 83). Les premiers ressauts qui le flanquent sont coupés bien plus bas, et les suivants au niveau des impostes. Au-dessus de la ligne d'imposte, le mur a été repris, comme en témoigne des décalages de certains pans par rapport à l'alignement général du parement, mais les restaurations et la distance ne permettent pas de définir une ligne de décrochement ou de reprise précise. Pour le pilier derrière l'orgue au nord, les ressauts servent de supports à l'instrument, et sont donc bûchés pour cet usage (fig. 84).

2.8.2 L'intégration des piliers dans le plan

L'élaboration d'un plan au théodolite des trois premières travées de la nefs et des piliers à ressauts (fig. 85) a permis de mieux saisir les relations qu'entretiennent les piliers avec le reste de l'édifice, ce que ne permettait pas le plan de Robert Vassas (fig. 05). Les piliers du clocher, dont la forme complexe est presque parfaitement orthogonale dans ce plan s'avèrent dévier vers les murs gouttereaux pour leurs parties occidentales, tout en étant symétriques entre eux. La voûte en arc-de-cloître qui couvre la partie centrale de la première travée apparaît donc plus large à l'ouest qu'à l'est, les bas-côtés compensant cette déviation en se rétrécissant vers la façade. Ainsi, les colonnes engagées sur dosserets au revers de la façade occidentale sont plus écartées que leurs équivalents des piliers à ressauts, tout en restant chacune à égale distance des murs gouttereaux, soit environ 3,4 m (mesure prise de la colonne jusqu'au mur). De même les colonnes engagées des piliers à ressauts sont placées symétriquement, et se trouvent toutes les deux à environ 3,8 m des murs gouttereaux. Cette déviation d'une partie des piliers à ressauts, parfaitement identique de chaque côté, semble être davantage une solution technique pour compenser certaines irrégularités de la construction qu'une erreur de conception. La partie ouest des piliers est dirigée vers les colonnes engagées du revers de la façade pour recevoir les arcs latéraux de la voûte en arc de cloître, tandis que la partie orientale est alignée avec les murs de la nef et servait de point de départ pour les grandes arcades du vaisseau central, aujourd'hui disparues.

Les piliers du clocher apparaissent comme un organe de liaison entre la première travée et le reste de la nef et s'adaptent ainsi successivement à l'un puis à l'autre. Malgré la différence de voûtement de part et d'autre des piliers, l'organisation de la nef est pensée comme un ensemble cohérent et continu, puisqu'on y retrouve la séparation en trois

vaisseaux, rappelée par les pilastres orientaux bûchés. Ces piliers à ressauts sont vraisemblablement une étape à part entière du chantier, et leur conception répond à la nécessité de puissants soutiens pour le clocher, mais aussi au besoin de relier deux parties de l'édifice pour la réalisation du voûtement et pour la bonne circulation dans l'église. Leur construction est ainsi postérieure à la construction du mur périmétrique, ce qui a permis de les adapter à l'emplacement précis des colonnes engagées de la façade et des ressauts des murs gouttereaux.

3 L'équilibre du clocher dans la première travée

En décrivant la seconde campagne romane, François Deshoulières insiste sur l'ajout postérieur du clocher à l'intérieur de la première travée. L'analyse des parements intérieurs, et celle du plan relevé au théodolite indique toutefois une contemporanéité de l'ensemble. Dès lors, il ne faut pas se questionner sur la chronologie de l'intégration du clocher dans la nef, puisqu'elle n'est pas postérieure, mais sur la méthode employée pour fusionner ses deux volumes en en respectant l'équilibre.

La voûte en arc-de-cloître du rez-de chaussée est un modèle rare de coupole. Raymond Rey et Pierre Lavedan[111] l'ont comparée à la voûte des rez-de-chaussées des tours-porches de Saint-Pierre de Moissac et de la collégiale de Saint-Gaudens. Jean Rocacher ajoute à ce corpus la voûte de la crypte Saint-Amadour de Rocamadour[112]. Or, il s'agit davantage de voûtes d'ogives primitives que de coupoles. En effet, leurs voûtains forment des arêtes saillantes à leur jonction, alors que la voûte en arc-de-cloître est caractérisée par des jonctions en angles rentrants. Les nervures disposées à cheval sur les arêtes dans l'un et l'autre cas, constituant un indice de l'ancienneté de ces voûtes[113]. Ce dispositif de voûtement est encore utilisé de loin en loin dans les siècles suivants dans la région, comme à Cardaillac (Lot) au XIII^{e} siècle, aux deux niveaux de la tour de Sagnes[114].

Malgré son profil particulier, une coupole en arc-de-cloître possède les mêmes

111. Pierre Lavedan, Raymond Rey, *Luchon, Saint-Bertrand de Comminges et la région: promenades archéologiques*, Toulouse, Privat, 1931, p. 111.
112. Jean Rocacher, « L'ancienne cathédrale Notre-Dame de Saint-Bertrand-de-Comminges », *Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales*, n° 118 , 2002-4, p. 495-524.
113. Raymond Rey, Pierre Lavedan, *op. Cit.,* p. 111 : « ces nervures carrés retombent en porte-à-faux sur les angles et font penser aux croisées d'ogives primitives, employées pour renforcer la construction et consolider les joints.
114. Gilles Séraphin (dir.), Maurice Scellès, *Donjons et châteaux du Moyen Âge dans le Lot*, Portet-sur-Garonne, Éditions midi-pyrénéennes, 2014, p. 240.

propriétés de couvrement qu'une coupole sur base circulaire ou polygonale. Elle permet de couvrir un espace centré de grande dimension, en répartissant les charges tout autour de sa base. À Saint-Bertrand-de-Comminges, les grands arcs brisés finissent la répartition en dirigeant les poussées vers les piliers à ressauts. L'absence d'arc de décharge du côté de la façade est compensé par l'épaisseur de celle-ci, et par la superposition à l'extérieur du portail et de la niche qui amincissent le mur pour former deux arcs de décharges juxtaposés. Afin de parachever le contrebutement, les voûtes en demi-berceaux des collatéraux s'appuient au même niveau que la base de cette coupole. Tout cela constitue donc une base solide sur quatre points pour l'élévation d'une tour-clocher de cette dimension. Une preuve supplémentaire de l'indépendance de l'équilibre de la tour vis-à-vis du reste de l'édifice est bien qu'il n'a pas été nécessaire de la remanier ou de la diminuer en hauteur au moment de la destruction de la nef romane.

4 Le clocher : l'escalier en vis et la salle haute

Outre le rez-de-chaussée que nous avons détaillé dans les parties précédentes, le clocher est composé d'une salle haute, et d'une salle de cloches contenue dans le hourd en bois surmonté d'une toiture pyramidale (fig.86). L'accès à la salle haute se fait par l'escalier en vis aménagé dans l'épaisseur de la façade, au nord du portail. La porte, couverte d'un arc en plein cintre, se situe à l'intérieur de l'église, entre le portail et la colonne engagée nord du revers de la façade. L'escalier est composé d'un noyau sur tambour d'un diamètre approximatif de 0,35 m, et de marches rayonnantes scellées. Son diamètre complet est de 1,75 m environ. Jusqu'à une hauteur de presque 10 m, les marches sont portées par une voûte hélicoïdale en plein cintre (fig. 87), faite de fragments de marbres, de terre cuite et de moellons pris dans du mortier par coffrage. Cette voûte s'arrête brutalement, et les marches sont ensuite à angles vifs (fig. 88). Les blocs composant la cage d'escalier sont similaires à ceux qui composent le moyen appareil du reste de l'église romane, depuis la porte d'accès jusqu'à la hauteur du sol de la salle haute. Les traces d'outils y ont été mieux préservées, des layures obliques sont parfaitement visibles sur le parement de la cage d'escalier et sur le noyau. Au même niveau que l'arrêt de la voûte en hélice, une marque lapidaire, un « R » renversé (fig. 89), est visible au piédroit d'un jour rectangulaire ouvrant vers l'extérieur.

4.1 . Le passage dans la façade

Au-dessus de la niche du second niveau de la façade principale, une petite baie en plein cintre s'ouvre sur un passage aménagé dans l'épaisseur du mur (fig. 86). Le passage, couvert d'une voûte en plein cintre perpendiculaire à l'axe de la nef, est bas de plafond. Le seuil de la porte d'accès se trouve presque 1 m au-dessus des marches de l'escalier, obligeant l'usager à l'escalader plutôt qu'à le franchir (fig. 90). La porte est surmontée d'un tympan semi-circulaire vierge. Le désordre de la maçonnerie autour de l'encadrement, et le manque de raccord avec la voûte indique des remaniements de l'accès ou de la voûte. Le passage communique avec la nef par le biais d'une petite baie jumelée fermée par un vitrail ; son appui est au niveau du sol du passage, comme celui de la baie qui ouvre vers l'extérieur. Ce passage continue vers le sud après une porte par une petite pièce carré, puis par un escalier droit qui permet d'accéder à une baie ou une porte, fermée d'un volet (fig. 91). Elle est visible de l'extérieur, car elle s'ouvre juste au-dessus du solin de la toiture du collatéral sud. Une ouverture identique est visible sur la face nord, son accès se fait depuis l'escalier en vis à l'opposé de l'entrée du passage. La petite porte qui sépare le passage éclairé et la petite pièce au sud est en réalité formée par la construction d'un mur qui diminue l'ouverture primitive. De chaque côté, un pilastre et un chapiteau lisse sont pris dans le bouchage de moyen appareil ; l'arc qu'ils devaient supporter, probablement un arc doubleau de la voûte du passage, n'a pas été conservé (fig. 92). Le dessin de la façade antérieur à l'effondrement de 1878 réalisé par le Baron d'Agos (fig. 12), ainsi que la photographie après restauration de la façade ouest faite par Médéric Mieusement (fig. 11), nous indiquent que les toitures des collatéraux ont eu des inclinaisons et des hauteurs variables ; parallèlement, il ne subsiste aucune trace d'un possible second niveau de collatéraux, ou de combles, à la manière de la tour-porche de l'abbatiale de Sarlat-la-Canéda[115]. La fonction exacte de ce passage et des ouvertures nord et sud reste donc inconnue. L'ensemble semble être conçue comme un dispositif de communication de service : sa petite taille et son accès incommode excluent un usage liturgique, par exemple. L'existence, comme dans le cas de Sarlat-la-Canéda, d'un second niveau au-dessus des collatéraux, pour des usages domestiques, ou des logements, est possible, mais cette hypothèse se confronte à l'absence de vestiges correspondant au-dessus des-dits

115. Mireille Bénéjeam, « Les vestiges romans de l'ancienne Abbaye de Sarlat (Dordogne) », *Archéologie du Midi Médiéval*, 2005, vol. 23-24, p. 232-233.

collatéraux. Les portes latérales pourraient n'être que les accès à la première charpente des collatéraux.

Au niveau du sol de la salle haute, nous observons une rupture dans l'intégration de la cage d'escalier, et une modification de son parement intérieur comme extérieur. En effet, elle devient saillante à l'intérieur de la salle, car la façade s'affine à partir de cet étage. Le mur de cage est dès lors constitué de moellons pris dans une quantité importante de mortier, tandis que le parement intérieur change d'un moyen appareil régulier à un parement irrégulier à joints très larges (fig. 93 et 94).

4.2 . La salle haute : morphologie générale

La salle haute est de plan presque carré, et l'accès se fait par l'angle nord-ouest (fig. 95). Haute sous voûte de 12,2 m, elle est plus grande que l'emprise du rez-de-chaussée, bien que moins haute, car les murs nord, ouest et sud s'affinent à partir de son sol. Son niveau de sol se situe au-dessus du sommet de la voûte de la nef romane disparue, celle-ci étant moins élevée que la voûte en arc-de-cloître du rez-de-chaussée. Les murs est et ouest sont partagés à mi-hauteur par une moulure en pierre, constituant le bandeau d'appui d'un plancher aujourd'hui disparu. Une seconde porte dans la cage d'escalier est prévue pour ce niveau de plancher. L'ensemble est couvert par une voûte en arc-de-cloître qui reprend celle du rez-de-chaussée, à la différence qu'elle est plus grande et qu'elle ne comporte que six nervures au lieu de huit. Les parements intérieurs sont en mauvais état, en grande partie enduits, et ils présentent de nombreux changements de qualité. Les joints sont délités, ou bien refait grassement à posteriori. Un ensemble de poutres et d'étais encombre l'espace, rendant difficile la lecture de certaines zones. Leur fonction supposée n'est pas de renforcer la construction, mais de soutenir une petite construction en bois accrochée au mur oriental - qui masque peut-être une ouverture vers le couvrement de la nef, et pour renforcer des solives dépourvues de plancher scellées dans les murs.

4.3 . Le mur est

Le mur oriental, qui surplombait la toiture de la nef avant la modification du XIVe

siècle, semble le moins modifié à posteriori : il est de fait antérieur à la voûte gothique de la nef, qui s'appuie contre lui. Le premier niveau est percé d'une série de trois jours verticaux largement ébrasés vers l'intérieur, à environ un mètre du sol (fig. 96). Trois archères de même largeur leur répondent au second niveau, exactement au-dessus du bandeau d'appui (fig. 97). Ces six ouvertures donnaient auparavant sur l'extérieur, et sont de conception semblable : leurs piédroits sont de moyen appareil, leurs arcs, en plein cintre à arêtes vives, sont composés de cinq à sept claveaux courts, et l'ébrasement est en blocage. La partie basse du mur sous les premiers jours présente un aspect dérangé : les deux premières lignes d'assises au-dessus du sol sont faites d'un petit appareil régulier, qui devient progressivement irrégulier, au point que l'appui du jour médian est complètement incohérent (fig. 98). Les ébrasements de cette ouverture ont été retaillés à une époque indéterminée, afin de former une ouverture en croix renversée. Cette modification peut marquer un changement de fonction de cette baie, qui après la construction de la voûte gothique, n'a plus donné vers l'extérieur mais vers l'intérieur de la nef. Au second niveau, les archères sont fermées par des volets en bois ; celui de la baie nord s'arrête à mi-hauteur, signalant par là l'appui de la voûte de la nef qui la traverse (fig. 97). Les jonctions avec les murs nord et sud sont vierges d'enduit, ce qui permet de constater leur chaînage logique. Un trou de boulin est encore visible entre les baies inférieures nord et médiane, ainsi qu'un second au-dessus de la baie supérieure sud.

4.4 . Les murs nord et sud

Les murs nord et sud sont percés de baies jumelées d'environ 3,50 m de haut, dont l'appui se situe au-dessus des bandeaux d'appui médians des murs est et ouest. Elles ont été reconstruites d'après leur aspect ancien – sans leurs bandeaux de billettes - durant la restauration de 1883-1888 après l'effondrement, à la suite duquel une partie des murs ont été détruits sciemment. L'absence de dessins ou de photographies empêche de connaître le niveau de conformité avec l'original. La baie ouest du mur nord conserve toutefois un arc roman remonté, dont les pierres en calcaire gris veiné de blanc comme le reste du bâti roman, sont numérotées (fig. 99). Dans la partie inférieure des murs nord et sud, de nombreux trous de boulins sont visibles : ils sont organisés en trois lignes de quatre trous. Autour des baies, les trous de boulins les plus proches des angles sont encore alignés sur la

partie inférieure, alors que les baies remontées ont désorganisé cet arrangement dans la partie centrale ; la ligne la plus basse, ainsi que la plus haute, sont au même niveau respectivement que les trous de boulins du mur est, appuyant la cohérence entre les trois murs. Un enduit couvre largement le mur nord, cependant une zone de petit appareil irrégulier est préservée à l'est, et sur une bande au pied du mur. Dans une zone au droit des archères supérieures du mur est, ainsi que le long de la cage d'escalier dans la partie basse, le mur a été rejointoyé, ou bien remonté, avec un mortier clair mélangé à de petits cailloux sombres (fig. 100 et 101). Celui-ci est appliqué largement autour et sur les pierres, ce qui complique la compréhension. Au mur sud, nous retrouvons le petit appareil irrégulier sur une grande partie du mur, ainsi que le mortier à petits cailloux au niveau des archères du mur est. La partie ouest de ce mur a été remontée à la fin du XIXe siècle à l'aide de blocs de moyen appareil remployé d'une maçonnerie romane : comme pour les arcs des baies jumelées nord, nous observons un calcaire gris veiné de blanc, retaillé et numéroté, mis en œuvre avec des joints très gras. Un décrochement du mur en partie basse sur une hauteur entre 0,60 et 0,80 m forme un genre de banquette peu profonde dans le même petit appareil irrégulier et peu taillé que le mur, et qui se poursuit au bas du mur ouest (fig. 102).

4.5 . Le mur occidental

Le mur ouest est fait d'un parement de modules plus gros et plus irréguliers que les autres murs (fig. 103). Il s'agit, selon Jean Rocacher[116], d'une reconstruction complète effectuée entre 1883 et 1887 : la face extérieure est aussi soignée que le reste du parement extérieur, alors que l'intérieur est construit sans soucis d'aspect, en utilisant des matériaux de remplois. Il se chaîne de manière logique avec le mur sud, tandis que la jonction avec le mur nord est entièrement masquée par la cage d'escalier. Une grande baie (fig. 104) couverte d'un arc en plein cintre s'ouvre au-dessus du bandeau d'appui : fermée par un volet en bois, elle se développe à l'extérieur en trois voussures dont les piédroits sont garnis de colonnettes. La voussure intérieure a un aspect ancien, les claveaux et les piédroits sont chanfreinés et présentent un aspect noirci, et les piédroits étaient couronnés d'impostes qui ont été bûchées. Vraisemblablement elle a été reconstruite à partir de matériaux de remploi en même temps que le reste du mur.

116. Jean Rocacher, « L'Ancienne cathédrale Sainte-Marie de Saint-Bertrand-de-Comminges », *Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales*, 2002, vol. 118, n° 4, p. 503.

4.6 . La voûte en arc-de-cloître

La voûte est une voûte en arc-de-cloître sur base rectangulaire, portée par six nervures de section rectangulaire (fig. 105). Contrairement à la voûte du rez-de-chaussée, qui en comprend huit, celles-ci ne retombant pas sur un bandeau, mais sur des culots de calcaire gris, qui ont été remplacés au cours des restaurations du XIX^{e} siècle. Les nervures sont faites en calcaire rougeâtre noirci, et les voûtains sont en blocage. L'escalier en vis la perce au nord-ouest pour atteindre l'étage supérieur, alors que la cage d'escalier s'appuie contre la nervure de l'angle nord-ouest, indiquant sa postériorité par rapport au voûtement. L'enduit qui couvre la base des voûtains empêche de comprendre l'intégration avec le reste de la salle haute, et par là même sa datation.

4.7 . Le bandeau d'appui du plancher disparu

Le bandeau d'appui témoigne d'un aménagement antérieur disparu (un plancher qui partageait l'espace en deux niveaux). Son profil est chanfreiné, il est en mauvais état et bûché par endroit. À l'est, il s'insère directement sous l'appui des archères supérieures, dans un mur roman ou du moins antérieur à la voûte de la nef gothique. À l'ouest au contraire, il se trouve dans un mur remonté à la fin du XIXe siècle, ce qui veut dire qu'il a été mis, ou remis, en place à ce moment-là, et il se poursuit autour de la cage d'escalier. Nous pouvons dès lors avancer deux hypothèses : ou bien la cage d'escalier a également pâti de l'effondrement et sa partie hors-maçonnerie a été construite pendant la reconstruction du clocher, ou bien la cage a été préservée avec son bandeau intégré. Tout cela ne permet pas de dater sa mise en place originelle.

4.8 . Évolution de la salle haute depuis son état roman

La reconstruction partielle entre 1883 et 1887, le mauvais état des parements, ainsi que les nombreux enduits ne facilitent pas la lecture de cet espace, et ne permettent de proposer qu'une chronologie relative. À défaut d'information supplémentaires, les maçonneries les plus anciennes, à savoir le mur est et les parties inférieures des murs nord

et sud, ne peuvent être qualifiées que de constructions pré-gothiques, en cela qu'elles sont de facture identique (petit appareil presque cubique) et antérieures à la voûte de la nef du XIVe siècle, bien que le profil de leurs arcs permet de les rapprocher du bâti roman. Une reprise du parement a été faite dans les murs nord et sud à l'endroit où ils touchent les archères supérieures du mur est, ainsi qu'au nord le long de la cage d'escalier. Cette reprise correspond en hauteur à l'endroit où la voûte gothique de la nef s'appuie sur le clocher : le remaniement de la maçonnerie et son rejointoiement est peut-être contemporain de la reconstruction de la nef. La surépaisseur du mur de petit appareil à l'est et au sud indique une reprise de celui-ci. Le bandeau d'appui, ainsi que la voûte en arc-de-cloître ont été rajoutés, ou modifiés à un moment indéterminé mais postérieur. Directement lié à l'effondrement du clocher en 1878, nous pouvons signaler la reconstruction du mur ouest, de sa baie et d'une partie du mur sud, le remontage probable de la cage d'escalier, et la reconstruction des baies jumelées du nord et du sud.

L'état roman de ce clocher n'est pas reconstituable avec précision, tout au mieux nous pouvons avancer qu'une salle surmontait bien le rez-de-chaussée avant l'élévation de la nef gothique. La comparaison des parements visibles avec les maçonneries romanes de la nef n'est pas concluante, car les restaurations successives, au XIX^{e} siècle et avant, ont réutilisé beaucoup de matériaux plus anciens. Il n'est pas impossible que des blocs provenant du parement extérieur du clocher aient été réutilisés à l'intérieur.

CHAPITRE 2 - Conclusion de l'étude de cas et restitution partielle de la cathédrale romane

L'historiographie, depuis l'ouvrage de François Deshoulières, a toujours laissé entendre qu'il y avait eu deux cathédrales romanes successives, la seconde ajoutant à la première un voûtement en pierre et la tour-clocher avec son portail, après un renforcement général des murs gouttereaux. Excepté dans les essais plus récents, comme ceux de Dagmar Kroebel et de Jean Rocacher, les parties romanes ont généralement été délaissées au profit de l'analyse de la sculpture, du chœur gothique, ou encore des stalles. Elles n'avaient en fait jamais été traitées pour elles-mêmes, et donc n'avaient jamais bénéficié d'une observation suffisamment fine pour en comprendre la mise en œuvre. Or, l'étude archéologique a permis de nuancer les analyses de la bibliographie établie. Le chantier s'est en réalité conformé de bout en bout à un projet cohérent qui comprend toutes les composantes romanes observées, et a avancé par étapes. Si ces étapes ne peuvent être datées avec précision, nous pouvons toutefois les délimiter spatialement, et réaliser une chronologie relative de la construction. Par ailleurs en corrélant ces données avec les vestiges de l'organisation intérieure de la nef, il est donc possible de reconstituer un certain nombre d'éléments architecturaux disparus et ainsi proposer une restitution de la cathédrale avant sa reconstruction partielle au XIV^{e} siècle (fig. 106 et 107). Le schéma proposé (fig. 81) comprend les parties encore en place, celles qui peuvent être restituées avec plus ou moins de précision, ainsi que d'autres, comme le chevet, qui peut être rapproché des modèles contemporains géographiquement proches, telles que l'église Saint-Just de Valcabrère et la collégiale de Saint-Gaudens.

À l'intérieur comme à l'extérieur de la cathédrale, les preuves de chaînages entre la façade du clocher et les murs pignons indiquent que toute la façade ouest est d'un seul tenant, et qu'il n'y a pas eu de « rhabillage » qui aurait servi à renforcer une façade préexistante avant l'ajout du clocher (fig. 108). En l'occurrence, cette unité démontre que le clocher était prévu dès le départ de la construction. Le parement est homogène bien qu'un peu irrégulier sur toute la surface du clocher. Le reparementage du XIX^{e} siècle s'est fait en prenant en compte les assises encore en place et fiables après l'effondrement de 1878. Nous avons souligné l'importance de la dimension esthétique du parement, avec le

reste d'appareil bicolore de la façade du clocher. Cet effet décoratif a rendu nécessaire l'utilisation de modules de pierres homogènes, une contrainte moins présente dans les murs gouttereaux. Le parement de la partie inférieure des murs gouttereaux, jusqu'à un tiers de la hauteur au nord, et jusqu'à l'arc des baies au sud, est composé de matériaux de remploi, qui ont été écoulés dans les maçonneries moins visibles avant que la construction du clocher et du reste des murs gouttereaux ne soit entreprise. Le décrochement dans le mur pignon nord indique bien un temps d'arrêt dans le chantier entre ces deux étapes, mais il est impossible d'en mesurer la durée.

À l'intérieur, l'arcature qui couvre les murs gouttereaux a longtemps été considérée comme un ajout plaqué contre le mur de la première cathédrale, en raison de la différence de parement entre la partie basse et la partie haute du mur. Là encore, le chaînage entre les pilastres, les arcatures et le nu du mur apparaît évident, et ces éléments architecturaux forment un dispositif cohérent. La différence de parement entre la partie inférieure du mur, hétérogène, et la partie supérieure, en moyen appareil, s'explique par la réutilisation des matériaux disponibles avant une commande de pierres spécifique à ce chantier. Ces murs sont accompagnés dans la première travée d'une voûte en demi-berceau sur un doubleau aligné avec les pilastres. Ce couvrement sert également d'organe de contrebutement pour la base du clocher. Le décalage des rouleaux des arcs par rapport aux différents ressauts résulte, nous l'avons vu, du rattrapage minutieux de l'écartement des piliers à ressauts, plus rapprochés que les colonnes engagées du mur ouest, et non d'un ajout postérieur maladroit, comme l'avait proposé Robert Vassas.

Le bas des murs gouttereaux est composé d'un appareil hétérogène d'assises de format très variable, comprenant des pierres antiques en remploi. Il est mis en œuvre jusqu'aux arcatures aveugles et compose également des murs en retour au bas du mur ouest. Les trous de boulin sont alignés en deux colonnes et deux lignes par travées. À l'extérieur, le mur sud de la première travée, et le bas des murs pignons des collatéraux sont du même type. Le reste des murs gouttereaux depuis les arcatures jusqu'à la moulure supérieure ainsi que la façade ouest s'appuient sur cette maçonnerie en matériaux de remplois, et bénéficient d'arrivage de pierres de moyen appareil de taille régulière, taillées spécialement pour ce chantier. Écouler les matériaux de remploi dans les soubassements a permis d'avoir une homogénéité de parement pour le reste de l'édifice, et probablement une meilleure solidité du mur. Les trous de boulin de ces deux étapes s'alignent les uns aux autres, ce qui signifie que l'arrêt entre les phases de construction n'a pas dû être très long.

Les piliers du clocher sont érigés au même moment, avec un léger retard, puisque l'analyse du plan au théodolite a montré que leur forme est conçue pour s'adapter à la largeur de la nef et à l'écartement des colonnes engagées du revers de la façade. Les autres piliers de la nef, dont aucun vestige n'est connu mais que nous pouvons restituer théoriquement dans l'alignement des piliers à ressauts du clocher, ont probablement été bâtis en même temps. Il est vraisemblable qu'il y a eu un arrêt de la construction entre la fin de la construction des piles et des murs gouttereaux, et l'édification du clocher. Le resserrement de la façade à mi-hauteur coïncide approximativement avec les chapiteaux des arcs brisés de la première travée, et par extrapolation, des grandes arcades. Robert Vassas estimait déjà que ce resserrement était le signe d'un changement de parti dans la construction de la tour. Il est également possible que le chantier ait été interrompu pour une durée indéterminée avant l'élaboration du couvrement de la première travée et du reste de la nef, en attendant la construction des derniers piliers, ou la mise en place des cintres de la voûte. Une fois la voûte en arc-de-cloître et ses arcs de soutien terminés, la construction de la tour a pu ensuite débuter. La trace de voûte en arc brisé repérée par Robert Vassas et Dagmar Kroebel sur le parement est du clocher indique qu'elle était simplement adossée à la tour. Par conséquent, le couvrement de la nef n'a pu se faire que dans un second temps, après que le clocher eut atteint une hauteur suffisante.

Des remplois antiques sont visibles à plusieurs endroits de la construction : il s'agit de blocs de grandes dimensions, aux trous de louves bien visibles car ils sont retournés pour cacher la face principale d'origine, plus abîmée par le temps que les autres. Ils sont insérés dans les maçonneries faites en matériaux de remplois, et n'ont pas de fonction structurelle ou décorative spécifique, à l'exception notable du masque de la niche de la façade ouest et d'une pierre tumulaire à droite du piédroit sud du portail. Ce type de remplois contraste avec l'usage du remploi fait à la basilique Saint-Just de Valcabrère, où les fragments de sculptures et d'éléments architectoniques sculptés abondent, et sont mis en valeurs de manière explicite. La référence à l'antiquité est un geste courant dès le XI^{e} siècle, alors que la sculpture monumentale dans les églises se développe et se généralise. À la cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges au contraire, la quasi-absence de remploi magnifiés est un choix délibéré.

Si le chevet de la cathédrale ne peut être connu sans la réalisation de fouilles archéologiques, le reste de l'édifice est en revanche en grande partie restituable. Nous

connaissons déjà le clocher et la travée correspondante, et nous savons que la nef avait au moins quatre travées. Les restes de ses murs gouttereaux comportent les même éléments de soutien du voûtement que la première travée : les pilastres supérieurs qui reçoivent les doubleaux, la moulure qui souligne le départ de la voûte, enfin la division en trois vaisseaux, qui donne à ces voûtes la fonction de contrebutement du haut vaisseau. Les bas-côtés sont partagés en travées par des arcs diaphragmes reposant sur des impostes et sur les piliers plaqués, remplacés par les faisceaux de colonnettes gothiques. Le rythme des travées était légèrement différent du rythme gothique. Les arcatures aveugles sont successivement coupées par les supports gothiques ou séparées de près d'un mètre de ceux-ci, révélant le décalage. En outre, les contreforts extérieurs, contemporains des murs gouttereaux et bien chaînés avec eux, peuvent servir de repère pour la restitution des travées romanes.

La division longitudinale est recréée à partir des ressauts orientaux des piliers du clocher, privés d'utilité architectonique et bûchés en biais à leur sommet. Nous pouvons aisément restituer la précédente fonction de ces ressauts comme étant le départ de grandes arcades qui séparaient la nef en trois vaisseaux. Dans les deuxième et troisième travées, la présence d'impostes et de pilastres supérieurs comme dans la première travée implique que ces travées possédaient le même voûtement en demi-berceau, et donc des piliers pour en recevoir la seconde retombée, ce qui confirme que toutes les travées romanes disposaient de collatéraux. De plus, Dagmar Kroebel et Robert Vassas avaient tous deux signalé l'empreinte d'un arc brisé et d'un solin de toiture sur le mur est du clocher, à mi-chemin entre l'arc brisé à triple rouleau et les archères sous la voûte gothique, située environ à 15 m du sol. Cette empreinte a disparu au cours des restaurations des années 1980 et n'est plus visible qu'en arrière-plan de photographies anciennes des stalles ou de l'orgue (fig. 08). Toutefois, sa hauteur et son profil sont le signe d'une voûte brisée d'une largeur modeste qui ne couvrait pas la totalité de la nef.

Dès lors, la restitution d'une nef romane à trois vaisseaux, le premier couvert d'un berceau brisé, contrebuté par deux collatéraux moins hauts pourvus de voûtes en demi-berceau, apparaît plausible. Les grandes arcades devaient retomber sur des chapiteaux et des impostes ressemblant à ceux déjà présents sur les piliers à ressauts, et devaient donc s'élever à la même hauteur que les arcs brisés de l'avant nef. Toutefois, ces grandes arcades ne comprenaient que deux rouleaux selon le nombre de ressauts correspondants à l'est, et il n'est pas possible de savoir avec certitude si elles étaient également brisées. La retombée

du rouleau intérieur se faisait sur un pilastre comme il y en a du côté oriental du pilier du clocher. La perte des supports empêche de reconstituer plus précisément le profil de la voûte du vaisseau central, qui pouvait être un berceau brisé longitudinal avec ou sans doubleau, ou une voûte sur croisée d'ogive, ou une voûte d'arêtes. Les piliers des grandes arcades étaient des piles composées adaptées aux différents ressauts des arcs, et à l'image des piliers du clocher, ils pouvaient être agrémentés de colonnes engagées du côté du vaisseau central. Les piliers plaqués des collatéraux ne sont pas descriptibles, car ils ont complètement disparu. Nous pouvons simplement avancer qu'ils pouvaient s'adapter aux deux rouleaux des arcs diaphragmes.

La longueur exacte de la cathédrale reste inconnue, tout comme celle de son chevet. Robert Vassas estimait que les travées étaient au nombre de quatre, l'escalier dans la maçonnerie à l'est de la chapelle de Cosnac devant être la limite de cette nef. Attendu que la nef comprend trois vaisseaux, le chœur pourrait avoir été composé de trois absides, dont l'axiale serait plus large et plus longue à la manière de la basilique Saint-Just de Valcabrère et de la collégiale de Saint-Gaudens. En réalisant le croquis de la restitution, l'attribution arbitraire d'une cinquième travée de même dimension que les autres a fait coïncider l'emplacement probable de l'autel majeur de la cathédrale romane avec l'autel actuel, à l'entrée de l'abside axiale (fig. 109). Si la conservation de l'emplacement d'un autel au moment d'une reconstruction est courante dans l'architecture religieuse chrétienne, dans le cas de cette cathédrale la concordance des deux édifices successifs par le massif occidental plutôt que par le chœur aurait pu entraîner le déplacement de l'autel. À Saint-Just de Valcabrère, les reliques sont situées au fond de l'abside axiale, derrière l'autel qui se trouve à l'entrée de l'abside. Le tombeau actuel de saint Bertrand, dans lequel il a été transféré en 1476, est situé au revers de l'autel des stalles, à 5 m de l'abside axiale. Il est possible d'imaginer que de mausolée en mausolée, et d'église romane en église gothique, les reliques n'aient pas changé d'emplacement, mais simplement de châsse. Le premier tombeau de saint Bertrand n'est d'ailleurs pas connu, pas plus que l'emplacement de celui de la translation du 13 janvier 1309 officiée par le pape Clément V. Cette disposition des reliques dans un autel *de retro* se retrouvait également dans de grands édifices du sud de la France au même moment, à Saint-Sernin de Toulouse avec les reliques de Saint-Saturnin, ainsi qu'à Saint-Nazaire de Carcassonne, mais ils n'ont pas été conservés en l'état.

Si le chantier a connu plusieurs étapes, il n'en suit pas moins un projet établi entièrement dès le départ. L'insertion du clocher dans l'édifice a imposé un certain nombre d'éléments architectoniques contraignants, par leur aspect comme pour la voûte en arc-de-cloître, ou par leur taille comme pour les piliers, qui sont gommés par la continuité visuelle et structurelle qui régit toute la nef de la cathédrale. Tous les éléments cités font partie du même édifice, qui a été conservé certainement dans son intégralité jusqu'aux modifications de Bertrand de Got et de ses successeurs, profitant d'un contexte économique favorable avec le développement du pèlerinage. Il ne manque plus guère que l'étude du chœur, qui nous est encore entièrement inconnu.

3e partie : Comparaisons et mise en perspective du chantier de Saint-Bertrand-de-Comminges

L'établissement de la restitution permet de visualiser l'état roman de la cathédrale et de la comprendre sans être distrait par les reconstructions. Il s'agit maintenant de replacer cet édifice au sein de son époque, afin de continuer son analyse. La sculpture de la cathédrale romane, comprise essentiellement dans le portail occidentale et que nous n'avons pas étudiée dans ce mémoire, a été rapprochée pour ses formes par plusieurs auteurs, dont Marcel Durliat, de la sculpture toulousaine du début du XII^{e} siècle. Le sujet du tympan, une Adoration des Mages à la composition rare, le raccroche à l'Espagne, et notamment à Huesca, et aux peintures murales de Tahull[117]. Qu'en est-il pour les formes architecturales de la cathédrale de Bertrand de L'Isle-Jourdain ? L'intégration de son clocher dans la nef, qui transformerait la première travée en une avant-nef, et les arcatures de ses murs gouttereaux sont deux de ses particularités qui permettent d'engager des comparaisons.

Le premier parallèle peut se faire à l'échelle du diocèse. La collégiale Saint-Pierre-Saint-Gaudens de Saint-Gaudens est proche géographiquement et contemporaine de la construction de la cathédrale, il est nécessaire d'établir les relations que les deux chantiers ont pu entretenir. L'église de Saint-Gaudens, bien que très restaurée au XIX^{e} siècle, a conservé son plan roman de trois nefs terminées par trois absides, ce qui correspond à la restitution que nous avons de Saint-Bertrand-de-Comminges. Ainsi, la comparaison des deux plans, et des élévations, permettra de préciser l'état roman de la cathédrale, mais également de saisir la fonction et l'aspect de certains éléments architecturaux, comme la fonction de l'escalier sud-est à l'extrémité de la quatrième travée, ou encore de la salle haute du clocher.

Dans un second temps, nous pourrons ouvrir la comparaison du clocher et de son intégration dans la nef aux églises d'un large sud-ouest de la France, à la recherche de modèles ou de reprises. Comme pour la comparaison avec la collégiale de Saint-Gaudens, cette mise en perspective peut favoriser l'analyse de la première travée de la nef, considérée comme une avant-nef par une grande partie de la bibliographie, afin d'en délimiter la fonction et de cerner le modèle architectural. L'ouverture de l'aire d'étude est essentielle, notamment parce que les comparaisons sont peu nombreuses dans la bibliographie existante. Elles étaient centrées sur la voûte en arc-de-cloître, comparée maladroitement avec une voûte d'ogive primitive, en éclipsant totalement la question de la

117. Marcel Durliat, Victor Allègre, Hilaire de Vos, et Pierre Fontaney, *Pyrénées romanes*, 2e éd., La-Pierre-qui-vire, Zodiaque, coll.« La Nuit des temps », n° 30, 1978.

structure architectonique de l'ensemble.

Enfin, nous nous pencherons sur le motif des arcatures qui animent les murs gouttereaux des travées romanes, qui était considéré comme faisant partie de la seconde campagne romane, où un renforcement des murs était nécessaire pour supporter le poids des voûtes élevées à ce moment-là. Ce type d'arcatures est également présent dans les absides, où elles ont une fonction autant décorative que de renforcement. En réalité, elles ne sont pas moins présentes dans les nefs, mais comme elles y sont moins décorées, elles sont généralement simplement citées. Or, la mise en place d'une typologie est utile pour comprendre leur véritable place dans la structure architecturale des églises, par la revue de différents cas de figures. La comparaison avec les arcatures de Saint-Bertrand-de-Comminges permettra de saisir leur rôle architectonique.

CHAPITRE 1 : Comparaison de la cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges avec la collégiale de Saint-Gaudens

Fondée au milieu du Xe siècle par l'évêque Bernard de Comminges, la collégiale Saint-Pierre-Saint-Gaudens de Saint-Gaudens[118] est l'objet d'une reconstruction à partir du troisième quart du XIe siècle, durant l'épiscopat d'un prédécesseur de Bertrand de L'Isle-Jourdain, Bernard-Roger de Comminges (1055-1063). Sa proximité temporelle, géographique (une vingtaine de kilomètres séparent les deux cités) et institutionnelle avec Saint-Bertrand-de-Comminges amène à s'interroger sur les rapports que les deux chantiers ont pu entretenir du point de vue du plan et des élévations.

Le chantier de la nouvelle collégiale commence aux environs de 1060 par le chœur (fig. 110). L'abside axiale et les deux absidioles orientées n'ont pas reçu de sculpture monumentale, à l'exception des arcatures de l'abside principale, restituées au XIXe siècle probablement d'après des dispositions plus anciennes. Cette première partie est bâtie en moellons et en petit appareil épars. Le reste de l'église est bâti d'est en ouest, et la pierre de taille est de plus en plus présente à mesure que le chantier avance. La nef est composée de trois travées carrées, puis de deux travées moitié moins longues, ménageant un espace de transition avant le chœur. Ces deux dernières travées sont ornées de chapiteaux qu'il est possible de dater des années 1090-1100[119], quand le reste de la nef, quelques années plus tard, présente des similitudes avec le chantier de Saint-Sernin de Toulouse. Plusieurs hésitations et irrégularités sont perceptibles dans l'élévation de la nef, qui indiquent des changements de parti en cours de chantier. La principale modification est la surélévation de la voûte des collatéraux, entraînant l'ajout de tribunes à la manière de celles de Saint-Sernin dans les deux travées les plus orientales. La nef et la tour-porche à l'ouest ont été achevées durant le deuxième quart du XIIe siècle. La majeure partie de la sculpture extérieure, et les niveaux supérieurs de la tour-clocher ont été refaits durant les restaurations du XIX^{e} siècle.

La superposition des plans de la cathédrale et de la collégiale à la même échelle

118. Emmanuel Garland, Nelly Pousthomis-Dalle, « La collégiale Saint-Pierre et Saint-Gaudens à Saint-Gaudens », *Congrès archéologique de France. 154° session Toulousain et Comminges, 1996*, 1996, vol. 154.

119. Marcel Durliat, « Les chapiteaux romans de l'église de Saint-Gaudens », *Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales*, 1982, vol. 95, n^{o} 1, p. 31-70.

confirme l'air de famille perceptible entre les deux édifices (fig. 112) : ils se superposent presque parfaitement, comme si le même plan avait été utilisé deux fois. La restitution que nous avons élaborée dans le chapitre précédent, bien qu'elle soit partielle et établie arbitrairement au-delà de la quatrième travée, reprend les proportions de la collégiale. La nef principale est aussi large dans l'un et l'autre édifice, mais les collatéraux de Saint-Bertrand-de-Comminges étant moins large, la cathédrale est circonscrite dans les murs de la collégiale ; la nef de la cathédrale fait 15,20 m contre 19 m pour la collégiale, alors que les deux voûtes s'élèvent à la même hauteur. S'il existait bien une cinquième travée dans la nef de la cathédrale aux dimensions proches des précédentes, comme simulé dans notre restitution, le chevet de Saint-Gaudens devient une base adéquate pour visualiser ce que le chœur de Saint-Bertrand-de-Comminges a pu être. Les travées de la nef sont d'une longueur approchante, malgré quelques irrégularités.

En parallèle de ces similitudes, la première travée constitue la principale différence entre les deux églises. La tour de Saint-Gaudens n'est pas flanquée comme à Saint-Bertrand-de-Comminges de collatéraux, et sa conception même est différente. La tour est indépendante du volume de la nef, bien qu'elle soit largement ouverte vers elle. Elle s'appuie sur des murs plus épais que ceux de la nef, renforcés aux angles par des contreforts en retour assortis d'un contrefort au milieu de chaque mur ; ils s'élèvent jusqu'au second niveau d'ouvertures. Des massifs de maçonneries situés à la jonction avec la nef compensent l'absence de mur à l'est. Le rez-de-chaussée est ouvert par un portail à l'ouest, entre le contrefort médian et l'angle nord-ouest, et éclairé par des oculi percés sous des arcatures qui amincissent les murs à l'intérieur. Cet espace est couvert d'une voûte d'ogives massive qui s'élève à 8,80 m du sol, à mi-hauteur de la voûte de la nef centrale. À l'opposé, le clocher de Saint-Bertrand-de-Comminges n'est décelable sur le plan de la cathédrale que par la taille imposante de ses piliers et l'indication du voûtement : il est pleinement intégré. La partie centrale de sa façade, d'une épaisseur égale au diamètre des piliers, forme le support occidental de la tour. À l'est, si les piliers à ressauts sont aussi larges que les massifs de maçonnerie de Saint-Gaudens cités plus haut, ils ne sont pas accompagnés de murs qui ferment le rez-de-chaussée. La façade est elle-même percée du portail, et amincis au second niveau par une niche de dimensions comparables, ce qui limite d'une certaine façon sa fonction porteuse à ses extrémités nord et sud. Ainsi, le clocher de Saint-Bertrand-de-Comminges s'élève sur quatre points d'appuis, à la différence de Saint-Gaudens qui conserve le mur porteur épais et peu percé plus typiquement roman.

Toutefois, le maître d'œuvre de la cathédrale a choisi d'épauler la construction par des collatéraux semblables à ceux de la nef. Leur voûte atteint la naissance de la voûte en arc-de-cloître, et fournit ainsi un contrebutement efficace.

Les escaliers d'accès aux parties hautes des deux clochers ne sont pas intégrés de la même manière dans le plan, selon la différence de conception. En effet, l'escalier de la tour de Saint-Gaudens est aménagé sous la forme d'une tourelle d'escalier nichée entre le pignon nord-ouest de la nef et le mur nord du clocher, accolé au massif de maçonnerie. À Saint-Bertrand-de-Comminges, l'escalier est installé à l'intérieur de la maçonnerie de la façade, et n'est pas saillant à l'extérieur de l'édifice comme à l'intérieur (à l'exception de la partie au-dessus du sol de la salle haute qui a été reconstruit à posteriori). L'équilibre des poussées du bâti de la cathédrale est ainsi suffisamment maîtrisé pour permettre cette intégration.

À la limite entre la quatrième et la cinquième travée de la cathédrale, un second escalier en vis sert, depuis le XIVe siècle, à accéder aux terrasses qui couvrent les chapelles du chœur gothique. Robert Vassas avait déjà signalé qu'il était contemporain de l'escalier du clocher[120], ce que nous avions confirmé dans la partie précédente. Le matériau est bien de même nature que le bâti roman, et il est conservé jusqu'à la hauteur du sol des terrasses, c'est-à-dire un peu au-dessus du niveau du bandeau qui délimite les voûtes des collatéraux. Il y a à Saint-Gaudens deux escaliers similaires, situés entre la troisième et la quatrième travées, qui permettent d'accéder aux tribunes des deux travées orientales. Malgré l'emplacement analogue, l'escalier de la cathédrale ne saurait avoir le même usage. En effet, la cage d'escalier ne présente pas de traces d'ouverture en direction de la nef en dehors de la porte d'accès au niveau du sol. D'autre part, la taille des collatéraux, que nous pouvons constater dans la première travée, ne paraît pas compatible avec l'installation de tribunes du type de Saint-Gaudens (fig. 111). Celles-ci sont comprises entièrement dans l'espace de la voûte en demi-berceau, et ne descendent pas plus bas que le haut des murs gouttereaux, la voûte des collatéraux de la collégiale s'élevant à 13 m du sol, et le demi-berceau mesurant à lui seul entre 4 et 5 m de rayon. Or dans le cas de la cathédrale, la voûte des collatéraux ne monte qu'à 11,8 m, et le demi-berceau ne mesure qu'environ 2,5 m. Dès lors, la fonction de cet escalier sud-est était probablement d'assurer la communication entre les bâtiments attenants à la cathédrale au sud et la nef.

120. Robert Vassas, *op. cit.,* 1948, p. 17.

La superposition des deux plans et les similitudes qui sont mises au jour s'avèrent troublantes. Au vu de l'évolution de la conception de l'équilibre de la tour entre Saint-Gaudens et Saint-Bertrand-de-Comminges, le clocher de la cathédrale apparaît comme une amélioration du motif proposé à la collégiale. La conception y est à la fois plus audacieuse et plus pratique, car elle intègre la travée sous clocher au reste de l'espace intérieur sans coupure, ce qui est précieux compte tenu de la situation topographique de l'édifice, sans perdre la solennité d'un grand clocher qui domine largement le bâtiment. Le portail a ainsi pu être ouvert au centre de la façade principale, et possède une grande profondeur qui met en valeur le tympan, car le clocher a pu se passer de murs porteurs au profit de supports situés dans les angles. De plus, l'utilisation exclusive de la pierre de taille à la cathédrale indique une mise en valeur du siège de l'évêque, mais également un gain d'assurance et de savoir-faire lié à sa mise en œuvre. Ainsi, le projet de Saint-Bertrand-de-Comminges est de peu postérieur à celui de Saint-Gaudens.

La comparaison aide à se faire une idée plus précise de l'aspect roman de la cathédrale, notamment pour ce qui est de son chœur, et de ses élévations. La collégiale a été abondamment restaurée au XIXe siècle. Outre le décor remanié, ce sont également les toitures qui ont été modifiée, à l'image des campagnes de restaurations de Saint-Sernin de Toulouse[121], ainsi que le clocher, dont la partie haute a été reconstruite. Malgré cela, les volumes ont été conservés, et ils sont parfaitement compatibles avec le plan de Saint-Bertrand-de-Comminges. De là provient la base pour le croquis de restitution proposé plus haut.

121. Emmanuel Garland, Nelly Pousthomis-Dalle, « La collégiale Saint-Pierre et Saint-Gaudens à Saint-Gaudens », *Congrès archéologique de France. 154° session Toulousain et Comminges, 1996*, 1996, p. 140.

Chapitre 2 : La tour occidentale et la première travée de la cathédrale romane de Saint-Bertrand-de-Comminges, et les autres solutions d'accueil dans les églises du sud-ouest de la France

La conservation des parties romanes, outre la commodité nécessaire du remploi, s'explique probablement par la présence de cet impressionnant clocher fort de symboles, et de son portail sculpté, qui évoquent la personnalité de saint Bertrand de Comminges. Après avoir analysé les maçonneries, et établit que cette église est bien issue d'un seul projet mené en plusieurs étapes, il est nécessaire de s'interroger sur l'origine de cette forme, et sur la fonction de cette architecture.

1. Une avant-nef à Saint-Bertrand-de-Comminges ?

La tour occidentale de Saint-Bertrand-de-Comminges apparaît sous différentes appellations dans les études qui sont consacrées à la cathédrale : clocher-donjon, massif occidental. Malgré son apparence massive, due au décor rare de sa façade et son peu d'ouvertures, cette tour n'a probablement jamais eu de fonction défensive. Tout au plus a-t-elle pu servir de tour de guet, comme sa haute silhouette impressionne le visiteur et le prévient de la présence d'un pouvoir. La qualification d'avant-nef est plus complexe à critiquer. La disposition actuelle de la nef peut influencer le jugement : aujourd'hui en effet, la première travée est séparée du reste de la nef par son voûtement différent et sa séparation en trois vaisseaux. Cette configuration ressemblerait par exemple à l'état roman de Notre-Dame la Daurade de Toulouse, qui associait une nef unique avec un massif occidental de deux niveaux séparé en trois vaisseaux, aussi large qu'elle ; à Saint-Bertrand-de-Comminges toutefois, elle est le résultat de la juxtaposition entre plusieurs campagnes de constructions éloignées chronologiquement. L'intégration de la première travée est en réalité plus subtile, comme l'analyse archéologique nous l'a montré : elle était traitée en continuité visuelle et fonctionnelle avec le reste de la nef, malgré la séparation architecturale due aux piliers et à la voûte en arc-de-cloître.

Les avant-nefs ont été l'objet de nombreuses recherches et publications, mettant en

lumière des formes et des fonctions très variées[122]. Depuis le modèle carolingien qui a cristallisé les réflexions pendant longtemps, le terme d'avant-nefs couvre un grand nombre de définitions. Il peut s'agir de massifs occidentaux, ou de tours simple ou symétriques, avec la constante que l'avant-nef est séparée par son plan et son aspect du reste de l'édifice, et qu'elle possède une fonction liturgique spécifique : sépultures, chapelle, lieu de processions, de cérémonies particulières, fonts baptismaux. Nous pouvons dire que la tour de Saint-Bertrand-de-Comminges correspond à une définition plus large, pour reprendre les mots de Claude Andrault-Schmitt, d' « accents monumentaux installés à l'ouest des églises »[123], car elle ne correspond pas au type des massifs occidentaux carolingiens : elle ne possède pas le rez-de-chaussée bas qui soutient une chapelle haute communiquant avec la nef, et sa fonction liturgique spécifique ne saurait être affirmée, faute de sources ou de vestiges. En réalité, les sources textuelles lacunaires se rapportant à la cathédrale ne permettent pas de connaître la fonction de la salle haute, tout comme il n'apparaît pas si la première travée a pu servir de lieu de sépulture, comme cela est courant en Catalogne[124], par exemple. Il ne s'agit pas véritablement d'une tour porche, en cela que son rez-de-chaussée ne s'ouvre sur l'extérieur que par un seul portail dans la façade occidentale : le franchir revient à entrer dans l'église, sans passer par un espace transitoire isolé. Le traitement du premier niveau ne diffère pas du reste de la nef, à l'exception du voûtement de la partie centrale, et de l'épaisseur des piliers qui soutiennent la tour. Elle n'est donc pas indépendante du reste de l'édifice, et s'intègre parfaitement dans le plan (à l'exception des piliers, elle n'est pas visible sur le plan).

Elle diffère des autres tours-porches que nous pouvons trouver dans le sud-ouest de la France au début du XII^{e} siècle, comme celles de Moissac (Tarn-et-Garonne) ou de Paunat (Dordogne). Leur rez-de-chaussée est un espace bien séparé du reste de la nef, à laquelle on accède en franchissant un second portail. De même, l'abbatiale Saint-Pierre de Moissac et l'église Saint-Martial de Paunat possèdent toutes deux une chapelle haute ouverte sur la nef. La nuance introduite par le clocher de la collégiale de Saint-Gaudens est l'ouverture complète du premier niveau sur la nef, bien que celui-ci soit moins haut que la

122. L'apport le plus récent et le plus complet sont les actes du colloque d'Auxerre de 1999 : Christian Sapin (dir.), *Avant-nefs et espaces d'accueil dans l'église : entre le IVe et le XIIe siècle [actes du colloque international du CNRS, Auxerre, 17-20 juin 1999]*, Paris, Ed. du CTHS, 2002.

123. Claude Andrault-Schmitt, « Le succès des tours-porches occidentales en Limousin (XIe-XIIe siècles) », *Avant-nefs et espaces d'accueil dans l'église entre le IVe et le XIIe siècle*, Auxerre, Éditions du CTHS, 2002, p. 233-250.

124. Francesca Español Bertran, « Massifs occidentaux dans l'architecture romane catalane », *Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1996, n^{o} 27, p. 57-77.

voûte du vaisseau central.

Certaines églises pourvues de massifs occidentaux à deux tours traduisent une volonté identique de perméabilité. Ainsi à Saint-Sernin de Toulouse (Haute-Garonne), le rez-de-chaussée de la première travée, dans son état d'origine, était entièrement ouvert sur la nef[125]. Les piliers et massifs de maçonneries, outre leur fonction architectonique de soubassement du massif occidental, signalaient la transition entre travée introductrice et nef à proprement parler sans pour autant constituer une frontière. Les salles latérales, correspondant aux collatéraux de cette travée, sont aujourd'hui fermées par des murs. Une version plus simple est encore perceptible dans la nef ruinée de Marcilhac-sur-Célé (Lot), où seule la partie centrale est ouverte sur la nef (les collatéraux de cette première travée sont fermés pour former des salles), et voûtée au niveau des tribunes, pour permettre une communication entre les deux tours au second niveau.

2. Les rapports avec les tours-porches du Limousin

Les exemples les plus proches de clochers, comme Moissac ou Paunat, ne sont pas satisfaisants pour comprendre celui de Saint-Bertrand-de-Comminges. D'après nos recherches dans une zone géographique plus large, il nous semble que la structure particulière de Saint-Bertrand-de-Comminges peut être rapprochée d'un groupe d'églises du Limousin présentées par Claude Andrault-Schmitt durant le colloque d'Auxerre de 1999 dirigé par Christian Sapin[126]. Son article permet de saisir l'évolution des formes et des utilisations des tours-porches dans le Limousin depuis la deuxième moitié du XI^{e} siècle jusqu'à la fin du XII^{e} siècle, au moyen d'un classement en trois groupes. Le clocher de Saint-Bertrand-de-Comminges relève du troisième type, qui comprend la collégiale Saint-Pierre-ès-Liens du Dorat (Haute-Vienne), l'abbatiale Saint-Barthélémy de Bénévent-l'Abbaye (Creuse), la collégiale Saint-Junien de Saint-Junien (Haute-Vienne), et l'ancien prieuré Notre-Dame de La Souterraine (Creuse) (fig. 113). Il s'agit de tours dont le rez-de-chaussée est intégré à la nef de trois vaisseaux, et dont « la salle haute disparaît au profit d'un voûtement par une coupole que le berceau principal prolonge sans grande rupture »[127],

125. Daniel Cazes, Quitterie Cazes, *Saint-Sernin de Toulouse : de Saturnin au chef-d'oeuvre de l'art roman*, Graulhet, Éd. Odyssée, 2008, p. 76.-77 ; Quitterie Cazes, « Les massifs occidentaux des églises romanes de Toulouse », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 2003, vol. 34, p. 66-67.
126. Claude Andrault-Schmitt, « Le succès des tours-porches… op. Cit. », 2002, p. 233-250.
127. Ibidem, p. 237.

et qui ont été bâties entre le deuxième quart et la fin du XII^e siècle. Ces quatre tours présentent donc au rez-de-chaussée la même tripartition que le reste de la nef, ainsi qu'un voûtement harmonisé en hauteur. La partie centrale s'élève aussi haut, si ce n'est plus haut, que le berceau principal de la nef, et est couverte systématiquement d'une coupole, dont le volume à l'extérieur marque la base de la tour après le rétrécissement du premier niveau. Un espace dédié aux cloches, toiture pyramidale ou beffroi, couronne l'ensemble. À l'exception de La Souterraine, une seconde tour au-dessus de la croisée du transept accompagne ce clocher occidental. Bénévent-l'Abbaye est probablement la plus ancienne. L'espace situé sous son clocher bénéficie d'une mise en valeur supplémentaire parce qu'il est surélevé par des degrés par rapport à la nef, et parce que les piliers orientaux, à la manière de ceux de Saint-Bertrand-de-Comminges, ont un dessin plus complexes que les autres piliers de la nef. À l'opposé, à La Souterraine et au Dorat, seul le voûtement, et le rouleau supplémentaire des arcs séparant l'espace central des collatéraux, permettent de faire la différence entre les deux espaces : si on ne considère que le plan, la tour est invisible.

Claude Andrault-Schmitt souligne le caractère hautement décoratif de ces tours-porche, qui sont restées populaires sous différentes formes et variations dans le Limousin entre la seconde moitié du XI^e siècle jusqu'au XV^e siècle. Les premiers exemples, comme Lesterps ou Eymoutiers, possèdent une organisation du type carolingien, avec un rez-de-chaussée très bas ouvert sur l'extérieur, une salle haute magnifiée par des ouvertures et des arcatures et ouverte sur la nef, surmontée d'un beffroi. Toutefois, les salles hautes ne sont pas forcément signalées comme des chapelles, et « les fonctions liturgiques apparaissant peu »[128], indique l'auteur. Le décor d'arcatures, aveugles ou percées de baies, est omniprésent à tous les niveaux, qui sont séparés les uns des autres par des bandeaux moulurés. Ce type de décor est repris avec des variantes par les quatre tours citées plus haut (fig 114, 115, 116 et 117). L'articulation est horizontale plutôt que verticale, chaque niveau est séparé du précédent par un bandeau sculpté ou lisse, par un rétrécissement ou par un changement de plan. Le premier niveau de la façade est aussi large que la nef elle-même, et rappelle sa tripartition par son décor architectural : il est ouvert par un portail central aux larges archivoltes, entouré de chaque côté par un arc aveugle qui encadre une baie plus petite (à l'exception de Bénévent-l'Abbaye qui ne possède que le portail). Le second niveau est de plan carré, et forme la base de la tour. Des tourelles ouvragées

128. Ibidem, p. 241.

amortissent la différence de largeur entre les deux niveaux (Le Dorat, Saint-Junien, La Souterraine) ; des rampants remplacent les tourelles à Bénévent-l'Abbaye. Au-dessus du premier bandeau s'ouvre une baie centrée, qui peut être entourée par deux arcs aveugles. Le niveau de la coupole est matérialisé par un étage aveugle décoré de quatre arcatures, ou bien d'un seul grand arc qui en reprend le profil, comme à La Souterraine.

3. Un aspect massif et un décor rare

Nous ne pouvons que remarquer à quel point le parti décoratif de Saint-Bertrand-de-Comminges est différent de ce groupe de quatre églises. Le décor d'arcatures extérieures est à peine esquissé, avec la grande niche qui se développe au-dessus du portail, séparée de lui par un bandeau horizontal. Le reste du clocher ne possède aucune autre articulation, horizontale comme verticale. C'est pourtant le cas à Saint-Gaudens, où des contreforts plats renforcent la construction jusqu'au niveau du couvrement du second niveau, la séparation horizontale entre les niveaux supérieurs étant le résultat de la restauration de 1875. Les deux édifices partagent le même aspect massif au décor rare.

La tour-clocher de la cathédrale peut être rapprochée également de clochers du début du XII^{e} siècle présents dans le Périgord, comme celui de Saint-Martial de Paunat, ou de Saint-Nicolas de Trémolat. Dans un article sur l'abbatiale de Sarlat-la-Canéda, Mireille Bénéjeam[129] fait justement référence aux catégories définies par Claude Andrault-Schmitt : Paunat, Trémolat, ainsi que Saint-Amand-de-Coly, Saint-Étienne-de-la-Cité de Périgueux, et Saint-Martin-de-Tayac des Eysies-de-Tayac-Sireuil, font parties du premier type, c'est-à-dire que ce sont des « tours-porches à l'autonomie morphologique complète »[130] (fig. 118, 119, 120, 121). Ces clochers ne possèdent quasiment pas de séparations horizontales, les façades sont lisses, et renforcées de contreforts qui peuvent s'élever sur toute la hauteur, comme à Paunat et à Trémolat. Les baies apportent de l'animation, tout en signalant les différents niveaux intérieurs. À Saint-Bertrand-de-Comminges, le décor sculpté est lui aussi concentré sur les ouvertures. Le portail en est l'élément central, auquel s'ajoutent les baies à multiples colonnettes de la salle haute, restituées après 1881 mais sans le décor de billettes de leur archivolte, ainsi que l'oculus ouvert dans la niche à fond plat, qui lui

129. M.ireille Bénéjeam, « Les vestiges romans de l'ancienne Abbaye de Sarlat (Dordogne) », *Archéologie du Midi Médiéval*, 2005, vol. 23-24, p. 221-246, et plus particulièrement p. 234-235.
130. Claude Andrault-Schmitt, « Le succès des tours-porches… op. Cit. », 2002, p. 234.

possède encore son décor de billettes. La niche a pu, comme le décrivent le Baron d'Agos et Pierre Bedin, contenir une statue qui aurait côtoyé le masque antique pris dans la maçonnerie.

Outre la sculpture du portail, le décor le plus spécifique à cet édifice est le parement polychrome, réduit à l'état de vestige en raison des restaurations de la fin du XIX^{e} siècle. D'autres exemples de clochers à parement décoratif mixte alterné sont connus, comme l'église Sainte-Marie de l'Espira de l'Agly (deuxième moitié du XII^{e} siècle) dans le Roussillon, au chevet de la cathédrale Notre-Dame-de-la-Sède de Tarbes (Hautes-Pyrénées), mais aussi en Toscane et en Corse, dans le dernier quart du XII^{e} siècle. Les effets décoratifs colorés par l'utilisation de différents matériaux se retrouvent également dans l'architecture toulousaine par la juxtaposition de brique et de pierre, avec l'exemple de la basilique Saint-Sernin, mais également à Saint-Pierre-des-Cuisines.

4. Vers une datation et une cartographie du projet de la cathédrale romane

Par rapport au Limousin, le Périgord et le Comminges ne font pas partie des mêmes aires de création, comme en témoigne la différence de choix décoratifs. Pourtant, si les relations entre ces régions ne sauraient être exactement et précisément attestées au moment de la construction de Saint-Bertrand-de-Comminges, elles ne sont pas non plus complètement hermétiques les unes aux autres. La cathédrale commingeoise reste isolée localement, avec un choix d'« accent occidental » qui diffère des exemples locaux, tout en paraissant concerté avec la construction de la collégiale de Saint-Gaudens. En l'état actuel des recherches, il n'est pas possible de dire si ce clocher était accompagné d'une seconde tour sur la croisée du transept. Toujours est-il que sa hauteur est un symbole imposant, que l'évêque commanditaire a souhaité voir se répéter dans son diocèse avec Saint-Gaudens.

La proximité avec des formes présentes dans d'autres régions autour du milieu du XII^{e} siècle permettrait de confirmer la première hypothèse de datation révélée par la comparaison avec Saint-Gaudens. La structure est une avancée du plan de Saint-Gaudens par ses retombées sur quatre points plutôt que sur quatre murs. La surface du clocher n'est pas régit par le décor, la massivité de la façade est affirmée, à l'opposé du foyer de création des tours-porches du Limousin qui accusent la proximité avec les façades dites

« poitevines »[131] .

La topographie conditionne probablement le choix d'une seule tour centrée et non pas, par exemple, d'une façade harmonique. Que la nef de la cathédrale gothique n'ait pas été bâtie plus large que la cathédrale romane prouve que l'utilisation de l'espace à cet emplacement doit se faire à l'économie, en raison de la déclivité, ou bien de la présence d'autres bâtiments contre l'église. C. Andrault-Schmitt décrit les massifs occidentaux comme étant un « embellissement facile, dont la réalisation n'implique ni un énorme investissement, ni une interruption fonctionnelle du culte »[132], ce qui serait une interprétation intéressante du processus qui a accompagné la construction de la tour-clocher de Saint-Bertrand-de-Comminges, où le besoin de représentation est passé avant la fonction liturgique.

131. Tomasz Orlowski, « La façade romane dans l'Ouest de la France », *Cahiers de civilisation médiévale*, 1991, vol. 34, n° 135, p. 367-377.

132. Claude Andrault-Schmitt, « Le succès des tours-porches… op. Cit. », 2002, p. 240.

CHAPITRE 3 : Le système des arcatures intérieures dans la nef : comparaison avec des solutions similaires dans le sud-ouest de la France et le nord de l'Espagne

Si le chœur de la cathédrale romane nous est inconnu, la nef est partiellement reconstituable grâce aux vestiges encore en place. La sculpture est encore présente aux retombées des arcades de l'avant-nef, mais également dans les bas-côtés. La première travée a conservé son décor au complet, et les deux culots de la troisième travée, bien qu'il y ait un doute sur leur emplacement, nous donnent une indication sur la variété du décor de cette nef disparue. Dans les bas-côtés, la sculpture prend place dans un ensemble d'arcatures aveugles qui occupent tout le mur gouttereau roman, et reçoivent les retombées des arcs doubleaux des voûtes en demi-berceau. Ce motif d'arcatures est bien connu pour les absides romanes voûtées en cul-de-four, ou même dans les chevets plats. Leurs qualités décoratives et la variété de leur aspect éclipsent l'apparence ordinaire, moins ornée, des arcatures présentes dans les nefs. Pourtant, celles-ci ne sont pas moins rares que celles des absides.

Avant de délimiter les fonctions et les caractéristiques communes ou uniques des arcatures de Saint-Bertrand-de-Comminges, nous établirons une typologie assez large des différents cas d'arcatures aveugles présentes dans les nefs, en prenant en compte une aire géographique élargie autour du Comminges. Les églises retenues se situent dans un grand Sud-Ouest (Poitou-Charentes, Limousin, Aquitaine, Midi-Pyrénées, Languedoc-Roussillon), ainsi qu'en Espagne (Catalogne). Cet inventaire est fondé essentiellement sur les bases patrimoniales gouvernementales (base Mérimée), ainsi que sur les bases de données des Inventaires de Midi-Pyrénées (SCP) et Aquitaine (PIA). Il ne saurait être exhaustif, quoique varié. La fourchette chronologique est définie par le chantier de la cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges, et est étendue à tout le XI^{e} et le XII^{e} siècle.

Deux grands ensembles peuvent être délimités : les arcatures conçues dans le même temps que le chantier de l'église, et les arcatures ajoutées durant une seconde étape de chantier. Le premier groupe est le plus important, et se subdivise comme suit : les églises dont le vaisseau central est épaulé par des collatéraux, et les églises à nefs uniques, dont font partie les églises voûtées d'une file de coupoles. L'étude et la comparaison de ces

différentes églises permettra de définir quel est le rôle et l'importance architectonique du dispositif, et son évolution chronologique. Le décor sculpté, qui est un élément caractéristique de Saint-Bertrand-de-Comminges, sera également pris en compte, et en particulier en regard des arcatures des absides qui sont plus systématiquement complétées par de la sculpture.

Un exemple précoce en préambule donne une première piste de réflexion sur la fonction première des arcatures dans les nefs. L'église de Saint-André-de-Sorède (fig. 122) (Pyrénées-Orientales) a été modifié dans les premières décennies du XI^e^ siècle, une modification qui a respecté le plan pré-roman. La nef a été voûté moyennant l'ajout de piliers très large en avant des gouttereaux, et séparés deux par un étroit et très haut passage couvert d'un arc. Chaque pilier est ensuite relié au suivant par une courte voûte en berceau plein cintre appuyée contre le mur gouttereau, et placé perpendiculairement à l'axe de la nef. Le nouveau vaisseau central est ensuite couvert d'un berceau en plein cintre. Ces voûtes transversales se contrebutent entre elles, répartissant les poussées du berceau central afin que les murs gouttereaux ne soient pas endommagés. L'équilibre est suffisamment maîtrisé pour qu'il n'ait pas été rajouté de contreforts à l'extérieur de l'édifice.

1. Arcatures contemporaines de la nef

1.1. Les églises à vaisseau central épaulé par des collatéraux moins élevés

À partir de la deuxième moitié du XI^e^ siècle, l'utilisation du voûtement des bas-côtés comme contrebutement aux poussées des voûtes des vaisseaux principaux se développe. La nef centrale est voûtée d'un berceau en plein cintre ou brisé, dont les retombées se font au même niveau que le sommet des voûtes des collatéraux. Cela empêche l'ouverture de baies dans un second niveau dans la nef centrale : l'éclairage provient alors des baies des bas-côtés, et des ouvertures des tribunes, si l'église en possède (à l'exemple de Saint-Sernin de Toulouse, ou de Sainte-Foy de Conques). Les arcatures occupent toute la hauteur du mur gouttereau, touchant presque la naissance des voûtes des bas-côtés. Le profil de leurs arcs est toujours en plein cintre. Saint-Bertrand-de-Comminges possède deux arcs par travées, ce qui est une rareté : à l'exception de Saint-Privat-des-Prés (Dordogne) et de Saint-Front-sur-Lémance (Dordogne), la plupart des églises ne possède qu'un seul arc par travée.

Les travées de Saint-Bertrand-de-Comminges sont de grandes travées de 7 m de long en moyenne, les arcs s'étendant sur près de 3,50 m. Ces dimensions sont comparables aux dimensions des arcatures et des travées des églises à collatéraux contemporaines, mais ce ne sont pas les plus impressionnantes. Les travées de la cathédrale d'Elne sont longue de 11 m, celles de Saint-Gaudens, qui ne comprennent qu'un seul arc, couvrent 8 m en moyenne. À Saint-Privat-des-Près, les travées très longues (8 m) sont partagées par deux arcs de 4 m, mais ses collatéraux sont moins larges (3 m contre 4,20 m à Saint-Bertrand-de-Comminges), et moins hauts.

Les arcs formerets des voûtes d'arêtes ne sont pas intégrés au corpus, car ils font partie à part entière du voûtement, et non pas du mur gouttereau. Les exemples retenus sont à l'image de Saint-Bertrand-de-Comminges : une nef à trois vaisseaux, dont le vaisseau central est flanqué de collatéraux moins élevés, et dont les murs gouttereaux sont raidis par des arcatures aveugles conçues dès l'origine du chantier.

Pour les collatéraux, le voûtement peut avoir plusieurs formes, qui ont chacune leur caractéristiques et leur défauts. La solution la plus commune est le demi-berceau séparé à chaque travée par des arcs diaphragmes, comme à Elne (fig. 123) (Pyrénées-Orientales), Saint-Gaudens (fig. 124) (Haute-Garonne) et Valcabrère (fig. 125) (Haute-Garonne) ; ces bas-côtés sont aussi larges que la moitié de la largeur du vaisseau central correspondant. Les collatéraux couverts de berceaux en plein cintre sont plus étroits et renforcés de contreforts importants à l'extérieur : ce contrebutement est moins efficace que le précédent, à cause de la poussée plus importante que la voûte génère vers les murs gouttereaux. Nous pouvons citer l'église Saint-Pierre de Varen (fig. 126) (Tarn-et-Garonne), celle de Saint-Privat-des-Prés (fig. 127) (Dordogne), et Saint-Pierre de Nant (fig. 128) (Aveyron), dont les bas-côtés sont très peu larges. À Saint-Nicolas de Nogaro (fig. 129) (Gers), l'utilisation d'un berceau au profil presque brisé de très grande hauteur a permis le voûtement de collatéraux presque aussi larges que sa nef principale. Enfin, Marcilhac-sur-Célé (Lot) (fig. 130) est le seul exemple de voûtes d'arêtes doublées d'arcatures contre les murs gouttereaux, indépendamment des arcs formerets de ce voûtement ; des voûtes d'arêtes sont présentes également à Saint-Gaudens, mais seulement dans les collatéraux des travées les plus orientales, qui sont couvertes de tribunes, et dont les murs gouttereaux sont dépourvus d'arcs d'appliques, à la différence d'une partie du reste de la nef (il s'agit d'un changement

de parti au cours du chantier[133]).

Comme dans la plupart des églises pourvues de collatéraux à partir de la seconde moitié du XI^e^ siècle, les murs gouttereaux sont percés de fenêtres à presque toutes les travées. Cela permet de pallier au manque d'éclairage direct du vaisseau central. Une seconde église accolée à un des murs gouttereaux, comme Saint-Pierre de Varen qui était flanquée de l'église Saint-Serge (fig. 131) (aujourd'hui détruite), ou un cloître, comme c'est le cas à Elne pour le mur nord, ou à Saint-Bertrand-de-Comminges elle-même pour le mur sud, explique le défaut de baie d'un côté ou de l'autre d'un édifice. Ainsi à Varen et à Saint-Privat-des-Prés (fig. 132), le mur sud est ouvert systématiquement sous chaque arc, pour compenser le mur nord presque aveugle.

D'autre part, les murs gouttereaux peuvent avoir été percés pour la création de chapelles gothiques, comme à Elne pour son mur sud, ou à Saint-Pierre de Nant, éloignant encore la source de lumière du vaisseau central. Pour cette dernière, seule la première travée a été épargnée par les modifications postérieures, les deux baies de grandes dimensions de cette travée étant le vestige de la disposition de la nef à sa construction (fig. 133). Malgré les baies des chapelles, la nef s'en trouvait encore moins éclairée, ce qui entraîna l'ouverture ultérieure de petites baies à la base de la voûte en berceau, aux profils et aux dimensions variés. À Marcilhac-sur-Célé, les arcs de ses collatéraux sont davantage des cadres autour des baies de chaque travée : l'arc en plein cintre se prolonge verticalement par des ressauts, et se termine avant le sol par un genre de banquette, sans aucune variation de profondeur de ressaut, ni aucun décor. L'équilibre des charges du contrebutement étant assuré par la voûte d'arêtes, l'arcature permet d'amincir le mur. Il est alors possible d'aménager une baie plus grande que si le mur avait été plus épais. Là encore, toutes les travées de l'ancienne abbatiale sont éclairées d'une baie au premier niveau, et les vestiges sont suffisant pour indiquer que c'était également le cas de ses tribunes.

Ces exemples recouvrent une période de construction allant de la deuxième moitié du XI^e^ siècle au premier quart ou premier tiers du XII^e^ siècle. Le développement de nouveaux types de voûtements pour les collatéraux, avec notamment la voûte d'arêtes, permet un meilleur équilibre des poussées, et rend probablement les arcatures inutiles,

133. Emmanuel Garland et Nelly Pousthomis-Dalle, « La collégiale Saint-Pierre et Saint-Gaudens à Saint-Gaudens », *Congrès archéologique de France. 154° session Toulousain et Comminges, 1996*, 1996.

sinon décoratives. Les arcatures aveugles appliquées aux murs gouttereaux des nefs s'étendront aux églises à nefs uniques au XII^e siècle comme solution de renforcement complémentaire aux contreforts et aux doubleaux.

1.2. Les églises à nefs uniques

Il existe bien quelques exemples précoces, comme l'église Sant Ponç à Corbera de Llobregat en Catalogne, construite dans les dernières décennies du XI^e siècle. La nef de trois travées est couverte d'une voûte en berceau plein cintre soutenue par des doubleaux qui retombent sur des pilastres par le biais d'une imposte lisse (fig. 134). Un arc de décharge en plein cintre dont les retombées s'étendent jusqu'au sol sous la forme d'un ressaut, sans imposte ou chapiteau comme intermédiaire, amincit le mur gouttereau à chaque travée, et encadre une petite baie ébrasée à l'intérieur et à l'extérieur. À l'extérieur, ce sont des séries de trois lézènes qui font office de renforcement (fig. 135). La simplicité des volumes et l'absence de décor sculpté ne gâchent pas l'effet rythmique de ces arcs qui animent la nef et facilitent le voûtement et l'éclairage.

Au début du XII^e siècle, les nefs couvertes de voûtes en berceaux ont une largeur comprise entre 5 et 10 m ; au-delà, la nef est charpentée. Le second tiers du XII^e siècle a vu toutefois se développer un nouveau type de voûtement : la voûte en berceau brisé. Dès lors, il est possible de couvrir une nef de 15 mètres de large sans recourir à une charpente. Dans notre cas, ce sont les églises de Montsaunès (fig. 136) (Haute-Garonne), l'abbatiale de Saint-Pons-de-Thomières (fig. 137) et l'ancienne cathédrale d'Agde (fig. 138) (Hérault), dont les arcs ont été conçus pour la fortification dans le dernier quart du XII^e siècle, qui nous intéressent.

Les arcatures des nefs uniques sont du même type que celles rencontrées dans les églises à collatéraux. Elles se développent sur toute la hauteur des murs gouttereaux jusqu'à la naissance de la voûte, et leurs arcs en plein cintre retombent sur des supports variés : des ressauts, des colonnes engagées, des pilastres, ou bien sur des culots intégrés aux supports des doubleaux de la voûte. Les retombées sur ressauts se font avec ou sans intermédiaires d'un chapiteau ou d'une imposte. La forme la plus simple est visible à la chapelle Notre-Dame de Castelnau-Pégayrols (fig. 139) (Aveyron), où les arcs se fondent dans les dosserets des colonnes engagées qui délimitent les travées, sans avoir de support propre ;

un culot permet toutefois d'assurer le raccord. Les arcs de la nef de Fourmagnac (fig. 140) (Lot) sont sans intermédiaires et retombent sur des ressauts, tandis qu'à Agde (Hérault), le passage entre l'arc et le support vertical est matérialisé par une petite imposte qui ne fait pas saillie par rapport au nu du mur. À l'opposé, les arcatures observables à Lacour (Tarn-et-Garonne - fig. 141) retombent sur de hauts chapiteaux sculptés et des colonnes engagées. Le berceau en plein cintre de cette dernière église est par ailleurs un des seuls sans doubleaux : il a certes été remonté[134], mais l'absence de supports de doubleaux et de délimitation des travées indiquent bien que cela a toujours été le cas. La voûte d'Agde ne compte que deux doubleaux sur toute sa longueur, et là encore les travées ne sont pas délimitées par des supports verticaux. Un autre genre de déconnexion entre la voûte et l'organisation du mur gouttereau est visible à Saint-Michel de Rouviac (fig. 142), dans la commune de Nant : si les doubleaux ont disparus avec la voûte, reconstruite au XV^{e} siècle, leur départ est encore visible au sommet des murs gouttereaux au-dessus d'une fine imposte, mais ils sont moins larges que les pilastres qui délimitent les travées. Ce décalage uniquement visuel traduit une conception différente de l'articulation entre le voûtement et son support sans pour autant remettre en question sa fonction.

Le renforcement par le biais d'arcatures intérieures est complété dans presque tous les cas par des renforcements extérieurs, sous la forme de contreforts ou d'arcs d'appliques, et les rythmes de succession des supports sont harmonisés de part et d'autre du mur. La première solution rencontrée est l'utilisation de contreforts, plats et couronnés d'un glacis, comme à Javerlhac-et-la-Chapelle-Saint-Robert (fig. 143) (Dordogne) ou à Saint-Michel-de-Rouviac de Nant (fig. 144). L'église de Fourmagnac nous offre une solution mixte (fig. 145) : les épais contreforts sont accompagnés d'un amincissement du centre du mur autour de la baie. L'arcature intérieure est très profonde et les départs des arcs sont très bas : il a fallu l'amincissement conjoint de l'intérieur et de l'extérieur du mur gouttereau pour permettre l'ouverture de ces baies. À la chapelle Notre-Dame de Castelnau-Pégayrols (fig. 146) (Aveyron), les épais contreforts sont reliés par des arcs en plein cintre autour de la nef comme autour de l'abside, selon le même plan que l'église Saint-Michel de la même commune, entourant alors l'édifice d'une arcature continue à l'aspect massif. Le moyen appareil de grès de ces arcatures diffère de l'assemblage de moellons de schiste entrecoupé d'assises de grès du mur gouttereau, ce qui pourrait indiquer qu'elles sont postérieures. Les

134. s. n., « Lacour, Église paroissiale Notre-Dame-de-l'Assomption, IA00039951 », Inventaire général Midi-Pyrénées, 1983.

arcs ont bien été ajoutés autour de l'abside après la construction de celle-ci, comme en témoigne un arrachement au nord[135], mais ils font bien partie de la même campagne de construction que la nef. En vérité, nous verrons plus loin que l'ajout d'arcatures *a posteriori* ne concerne que les églises charpentées qu'il a été décidé de voûter dans un second temps, or les églises de Castelnau-Pégayrols n'ont probablement jamais été charpentées. Ainsi, la mise en œuvre différée des arcatures par rapport au mur ne contredit pas leur conception simultanée.

Les églises d'Agde et de Saint-Pons-de-Thomières (fig. 147 et 148) possèdent également des arcs extérieurs répondant aux arcatures intérieures, qui traduisent ici un dessein défensif. Pourtant, la présence de lourds arcs en renfort d'une nef unique ne garantit pas un éclairage abondant : si les deux anciennes cathédrales sont abondamment pourvues de baies, ce n'est pas le cas de Notre-Dame de Castelnau-Pégayrols, dont la nef n'est éclairée que d'une baie (fig. 149). Les collatéraux de l'église Saint-Michel sont quant à eux systématiquement éclairés, bien qu'ils ne comportent pas d'arcatures. L'église de Lacour est l'un des rares exemples à ne pas avoir de renforts extérieurs (fig. 150). Des baies ne sont ouvertes qu'une travée sur deux, et malgré la petite taille de la nef qui rendrait un voûtement peu risqué, le berceau a dû être remonté au cours du XVIII^{e} siècle, et sa façade occidentale renforcée par deux massifs de maçonnerie à ses angles nord et sud. L'éclairage d'une nef unique voûtée paraît plus difficile à mettre en œuvre dans une nef unique que dans une nef flanquée de collatéraux, et les arcatures ne sont qu'une solution partielle à ce point précis. Ces arcs servent d'avantage à la répartition des charges du berceau avec le renfort de contreforts, l'ouverture de baies devenant secondaire dans beaucoup de cas.

1.3. Les églises à nefs uniques : les églises voûtées d'une file de coupoles

En parallèle, le voûtement en file de coupole est également utilisé pour couvrir les nefs de grandes dimensions, avec l'adjonction d'arcs et d'arcatures pour en assurer les contrebutées. L'ancienne cathédrale Saint-Étienne-de-la-Cité de Périgueux compte parmi les premières expériences (fig. 151). Il reste de cet édifice la dernière travée de la nef qui en comptait trois, et la travée de chœur, construite dans un second temps. Elles sont couvertes de coupoles sur pendentif, supportées par de grands arcs formerets larges de 2

135. Bernard de Gauléjac., « Castelnau-Pégayrolles, l'église Notre-Dame », *Congrès Archéologique de France - Figeac, Cahors, Rodez, 1937*, 1938, vol. 100, p. 419-424.

mètres qui retombent sur d'épais massifs de maçonneries à chaque angle de la travée. Dans cette configuration, les murs gouttereaux ne sont pas porteurs de la voûte, et ils peuvent alors être percés de grandes baies. Une galerie de circulation en encorbellement est installée à mi-hauteur, portée par une arcature qui épaissit le mur (fig. 152). N'ayant pas de fonction architectonique aussi essentielle qu'ont les arcs formerets des coupoles, ces arcatures « de circulation » peuvent avoir des aspects plus variés sans compromettre leur solidité. Le motif se retrouve également dans les églises de Souillac (fig. 153) (Lot), à Saint-Front de Périgueux (fig. 154), ou à Saint-Michel de Solignac (fig. 155) (Haute-Vienne), dont les arcs reposent alternativement sur des culots et des colonnes par l'entremise de chapiteaux sculptés. Par ailleurs, une galerie similaire est visible dans les bras du transept de Saint-Amand-de-Coly (fig. 156) (Dordogne), sans qu'elle soit accompagnée d'une coupole. Les arcs de décharge permettent donc d'épaissir localement le mur pour obtenir une profondeur suffisante pour la galerie, tout en évitant que cet épaississement ne se répercute à l'ensemble du mur. Ainsi, le poids de la galerie est réparti plus harmonieusement.

2. Arcatures ajoutée à posteriori après changement de voûtement

Quatre églises de notre corpus présentent la particularité d'avoir des arcatures établies postérieurement au chantier de la nef, parfois même un siècle plus tard : l'église Saint-Jean-Baptiste de Saint-Mont (Gers), Notre-Dame de Parsac à Montagne (Gironde), l'ancien prieuré Notre-Dame d'Ambialet (Tarn), et Saint-Martin d'Agonac (Gironde). Il s'agit d'églises dont la nef avait été charpentée dans un premier temps et qui a été voûtée par la suite, les arcatures faisant partie de cette deuxième étape.

L'église du prieuré d'Ambialet est la plus ancienne. L'édifice a été bâti dans la deuxième moitié du XI^{e} siècle, avec trois vaisseaux tout d'abord charpentés[136]. De petites baies constituent le second niveau d'élévation de la nef et procurent un éclairage direct de celle-ci. La décision tardive de voûter l'ensemble se heurta à la trop grande dimension de la nef que ne compensait pas l'épaisseur des murs faits de moellons allongés largement pris dans le mortier. Des arcs ont donc été plaqués au-dessus des grandes arcades du vaisseau central, remplaçant le couvrement d'origine des petites baies qu'ils englobent (fig. 157).

136. Maurice Greslé Bouignol., « Notre-Dame du prieuré d'Ambialet en Albigeois », *Congrès Archéologique de France, 140e session, Albigeois*, 1982, vol. 140, p. 175-190.

Les piliers des grandes arcades sont renforcés de ressauts correspondants aux retombées de ces arcs et des doubleaux du nouveau berceau. Ces ajouts ont été réalisés dans le même matériau que le reste de la construction, mais ils restent repérables car les ressauts coupent de manière irrégulière les claveaux des grandes arcades. Les collatéraux ont été voûtés d'un demi-berceau renforcé par de larges doubleaux, et qui s'appuie directement au niveau des reins de la voûte centrale afin d'en assurer le contrebutement (fig. 158). À l'image des églises à collatéraux qui lui sont contemporaines, cette petite église a été améliorée en adaptant leur forme aux maçonneries existantes et au matériau. Les arcatures ont été prévues pour ne pas diminuer l'apport de lumière, tout en assurant le soutien nécessaire pour porter la nouveau voûte sans l'aide de contreforts extérieurs.

Le monastère, puis prieuré rattaché à Cluny, de Saint-Jean-Baptiste de Saint-Mont a été construit peu après le milieu du XI^{e} siècle, mais n'a été voûté qu'au cours du siècle suivant. Durant cette longue seconde phase, la largeur de la nef a été diminuée de 11 mètres à 8 par l'ajout d'arcatures très profondes de chaque côté, alignées sur les trois baies préexistantes de chaque côté[137] (fig. 159). Le dispositif a été conservé pour le mur gouttereau sud, alors que le mur nord a été remanié au XV^{e} siècle en même temps que le remplacement de la voûte par des croisées d'ogives. Les arcs en plein cintre sont à trois archivoltes, et retombent respectivement sur trois ressauts sans décor ni chapiteaux. Les baies à colonnettes et chapiteaux sculptés du XI^{e} siècle ont donc été conservées, et les arcs sont suffisamment épais pour ne pas avoir eu besoin d'être épaulés à l'extérieur par des contreforts. Ce remaniement est la conséquence d'un souci de développement de l'église en gardant le maximum de maçonneries plus anciennes, un geste habituel dans la construction romane.

À Montagne (Gironde), l'église Notre-Dame de Parsac a été moins fortunée pour le placement de ses baies. Le voûtement et l'ajout des arcatures ne sont que la troisième étape dans la construction de l'édifice : la petite église à nef unique de la deuxième moitié du XI^{e} siècle avait d'abord été augmentée à l'ouest par l'intégration d'une tour porche au début du XII^{e}, pour ensuite être couverte d'un berceau brisé sur doubleaux durant la deuxième moitié du XII^{e} siècle[138]. La nef d'environ 7 mètres sur 5 est alors partagée en deux travées par l'ajout de trois supports verticaux reliés par une arcature (fig. 160). Les arcs en plein cintre

137. Jean Cabanot, « L'église Saint-Jean-Baptiste de Saint-Mont », *Congrès Archéologique de France - Gascogne 1970*, 1970, p. 80-90.

138. Michelle Gaborit, « L'église Notre-Dame de Parsac », *Revue Archéologique de Bordeaux*, 1990, LXXXI, p. 83-98.

à deux archivoltes retombent sur des ressauts à angles vifs par le biais d'impostes chanfreinées, et les doubleaux sont portés par des colonnes engagées à chapiteaux lisses. Trois contreforts alignés sur les travées complètent le procédé au sud, ainsi que deux autres contreforts au nord ajoutés à la fin du Moyen Âge. La nouvelle nef ne comportait que deux baies du côté nord, qui ont été toutes deux bouchées par les supports intérieurs et les contreforts.

L'église Saint-Martin d'Agonac[139] (Dordogne) présente à peu près le même défaut de lumière. Ses arcatures rappellent celles de Saint-André-de-Sorède : les arcs très profonds se rapprochent de berceaux transversaux, à la différence qu'ici le passage est bien moins haut. Les arcs sont également bien plus larges et hauts que ceux de Saint-André-de-Sorède, et ils sont de profil brisé (fig. 161). Nous pouvons retrouver ce type d'arcatures dans d'autres églises du Périgord, comme à Saint-Jean-Baptiste de Preyssac-d'Agonac à Château-l'Évêque, ou à l'Abbaye de Bénévent, mais qui sont bien contemporaines de la construction de la nef. Il s'agit donc d'un motif connu réutilisé dans la seconde moitié du XII^{e} afin de voûter cette église initialement charpentée, les arcatures permettant de diminuer les 8 mètres de large du vaisseau. Une coupole sur pendentif à la croisée du transept complète ce couvrement tardif. Les baies du mur sud appartiennent au premier état de l'édifice : deux baies en partie basse qui sont excentrées par rapport au travée, et deux baies en partie haute, de facture plus ancienne, dont une est bouchée à cause des nouveaux supports intérieurs. L'unique baie du mur nord est bien plus grande et semble plus tardive. Là encore, la nouvelle mise en travée de la nef a pu sauvegarder quelques ouvertures, tout en en condamnant d'autres. Comme à Saint-André-de-Sorède, aucun contrefort n'a été ajouté à l'extérieur.

Dans ces exemples, l'ajout des arcatures accompagne un voûtement de l'édifice charpenté. La lumière, ou son absence, est plus ou moins prise en compte selon les dispositions. Si les arcatures permettent de soutenir les voûtes, et donc de répartir les poussées, cela n'a pas entraîné de percement de nouvelles baies, laissant des nefs dans le noir. À l'exception d'Ambialet, ces arcatures sont inhabituellement profondes, ce qui permettrait de compenser l'absence de cohésion entre les maçonneries, un procédé probablement efficace puisque cela ne s'est pas toujours accompagné d'ajout de contreforts.

139. Laurence Cabrero-Ravel, « L'église Saint-Martin d'Agonac », *Congrès archéologique de France. Périgord*, 1998, vol. 156, p. 95-104.

3. La question du décor

Jusqu'ici, nous n'avons pris en compte que la structure de ces arcatures et leurs relations avec les murs gouttereaux et leurs ouvertures, leur aspect même a été peu décrit. Or, l'une des particularités des arcatures de Saint-Bertrand-de-Comminges est bien la présence du décor sculpté. Il reste lacunaire, puisqu'il ne subsiste qu'à la première et la troisième travée, mais il est accompagné d'un dispositif de supports et de doubleaux complexe. Dans la plupart des autres cas, les arcatures dans les nefs ou les collatéraux sont peu décorées. La plupart du temps, les arcs retombent sur les supports, pilastres ou ressauts, sans intermédiaire ou sur des impostes lisses, ou sculptées de boules et de moulurations.

Dans les nefs uniques, les chapiteaux sculptés se trouvent plus souvent au sommet des supports des doubleaux de la voûte qu'aux supports de l'arcature, comme à Montsaunès (fig. 136), ou à Notre-Dame de Castelnau-Pégayrols (fig. 139). L'exception notable est Notre-Dame de Lacour : la voûte ne comportant pas de doubleaux, ni de supports délimitant les travées, c'est l'arcature qui accueille le décor, sous la forme d'imposants chapiteaux au décor végétal (fig. 141). Une élévation sans délimitation de travées peut toutefois être dénuée de décor, notamment à Varen (fig. 126), ou à Agde (fig. 138), où le départ de l'arc est souligné par une imposte en quart-de-rond qui fait sailli sur le retour du ressaut.

Toutes les illustrations que nous avons vues montrent des arcatures prenant toute la hauteur du mur gouttereau et qui englobe le niveau des baies. À l'opposé, les arcatures de Saint-Nicolas de Nogaro et de Saint-Just de Valcabrère ne se développent que sur une partie de la hauteur du mur. Pour la première, les arcatures se situent dans les collatéraux et occupent la moitié inférieure du mur (fig. 162). Elles se présentent sous la forme de série de trois petits arcs par travées, retombant sur des colonnes engagées surmontées par un chapiteau sculpté. Les baies se trouvent ainsi en partie supérieure du mur, séparées des arcatures. À Saint-Just, l'arcature n'occupe que la partie intermédiaire des murs gouttereaux des collatéraux de la dernière travée avant le chœur (fig. 125). Cet espace pourrait en réalité être un transept non-saillant, mis en valeur par son traitement architecturale spécifique. Ces arcatures ne sont pas une exception, puisque nous trouvons le même motif dans les transepts de Saint-Amand-de-Coly et de Sainte-Marie de Souillac ; cependant,

elles y ont une fonction structurelle plus importante qu'à Valcabrère, où elles relèvent de la monumentalisation. Les trois arcs retombent sur des colonnes coiffées de chapiteaux comme à Nogaro, à la même hauteur que la baie qui en occupe de chaque côté l'arc médian. Ce décor architectural de colonnes et de chapiteaux sculptés n'était utilisé jusque là que pour les supports des doubleaux de la voûte qui délimitent les travées et qui sont ainsi hiérarchiquement mises en valeur, et leur aspect ornemental renforcé. Bien que, par les caractéristiques architectoniques propres aux arcs de décharge, ces arcatures assurent une fonction de renforcement, elles n'ont pas l'importance dans le contrebutement que peuvent avoir les arcatures qui couvrent toute la hauteur des murs gouttereaux. Une autre variante est employée à Saint-Pierre de Nant : les arcatures des collatéraux occupent toute la hauteur, mais leurs supports sont constitués de courtes colonnes engagées reposant sur de hauts socles (fig. 133). Les supports des doubleaux dans les bas-côtés comme dans la nef, ainsi que des grandes arcades, sont identiques, à la différence qu'ils sont tous géminés. Dans les travées élargies à la construction des chapelles gothiques, les supports des arcatures de décharges ont été dédoublés pour copier les supports géminés du reste de l'église.

Dans ces quatre exemples, l'aspect des arcatures est harmonisé avec le décor des absides correspondantes, au contraire des autres églises citées plus haut, dont les arcatures des absides, s'il y en a, n'ont souvent rien en commun avec les arcatures des nefs. Ici, l'harmonisation de l'ensemble est voulue et affirmée, et cela devient la raison d'être de ce décor. À Saint-Nicolas de Nogaro, la principale différence entre les deux arcatures est que chaque arc de l'abside encadre une niche semi-circulaire, alors que ceux des gouttereaux ne révèlent que le nu du mur (fig. 163). Les arcs de l'abside de Lacour s'élèvent sur toute la hauteur du mur périmétrique de l'abside, exactement comme elles seront faites dans la nef (fig. 164). Quant au système d'arcs et de supports de Saint-Pierre de Nant, c'est probablement le plus complexe (fig. 165). Comme nous l'avons dit, les arcs de ses collatéraux sont une version simple des arcs de la nef principale et de tous les autres supports. Dans l'abside, l'arcature se dresse sur un bandeau d'appui, qui, combiné à la hauteur plus élevée du sol du chœur, aligne ses colonnes avec les colonnes sur hauts socles des supports de l'ensemble de l'église. Les absidioles orientées possèdent en outre le même décor. Seuls les supports orientaux de la coupole sur pendentif de la croisé du transept, et ceux de l'arc triomphal à l'entrée de l'abside axiale, sont constitués de colonnes géminées reposant sur de simples bases. Elles occupent ainsi toute la hauteur, et permettent de faire

une coupure rythmique entre la nef et le chœur.

Les arcatures présentes le long des murs gouttereaux des églises des XI^e^ et XII^e^ siècles ont une fonction architectonique intrinsèquement liée au voûtement. Leurs caractéristiques se retrouvent dans des édifices où ont pourtant été adoptées des solutions de plans et de voûtement très variées. Tout d'abord, dans le cas des arcatures contemporaines à la nef, les arcs sont des arcs de décharge, en cela qu'ils répartissent les poussées de la voûte vers les limites des travées, mais également parce qu'ils permettent l'amincissement du reste du mur. Cet affinement s'accompagne, dans les églises à collatéraux, d'ouvertures systématiques de baies, au contraire des nefs uniques, où ces percements sont moins présents. L'ajout d'arcs ne résout vraisemblablement pas les défauts de contrebutement de ces vaisseaux uniques où l'équilibre semble plus difficile à obtenir malgré l'utilisation de contreforts extérieurs imposants. Simultanément, les arcs formerets des églises à files de coupoles nous montrent les effets que de tels arcs peuvent provoquer, en libérant les murs gouttereaux de leur fonction porteuse au point que plusieurs très grandes fenêtres peuvent y être ouvertes. Les arcatures postérieures aux murs gouttereaux sont au contraire un épaississement, un renforcement localisé du mur pour le voûtement d'une nef qui ne l'a jamais été. Si leur placement ne les obstrue pas, l'ajout de ces arcatures permet de conserver les ouvertures existantes, tout en effectuant le travail de répartition des poussées de la voûtes pour des murs qui n'en avaient pas initialement la fonction. Par ailleurs, nous pouvons remarquer que les nefs uniques ne sont pas les plus sujettes au décor de leurs arcatures, bien que celles-ci soient plus directement visibles. Quand il est important, ce décor est immanquablement lié à celui des absides, constituant ainsi des programmes globaux d'ornementations. Toutefois, la décoration ne saurait se limiter à la présence de chapiteaux sculptés, puisque la multiplication des supports, la succession des arcs, les impostes, participent à l'animation de l'élévation des églises.

4. La fonction des arcatures de Saint-Bertrand-de-Comminges

Le dispositif des murs gouttereaux de Saint-Bertrand-de-Comminges présente bien des caractéristiques techniques semblables aux églises à collatéraux contemporaines de sa construction. Ses bas-côtés sont voûtés en demi-berceau et épaulaient une nef couverte

d'un berceau brisé. Les travées sont particulièrement longues : elles font au moins le double de celles de Nant ou de Marcilhac-sur-Célé, et sont un tiers plus longues tout en étant moins larges que celles d'Elne. Les dimensions des travées des collatéraux sont en réalité très proches de celles de Saint-Privat-des-Prés, qui est la seule autre église à avoir deux arcs par travée, et de Saint-Gaudens, qui ne possède qu'un seul arc par travée. Ce doublement des arcs nécessite la création d'un support médian : un pilastre à Saint-Bertrand-de-Comminges, une colonne engagée pour Saint-Privat-des-Prés. Pour la cathédrale commingeoise, l'originalité provient du doubleau supplémentaire de la voûte en demi-berceau, qui sépare en deux sous-travées chaque travée de collatéral. Il retombe sur un pilastre appuyé sur un culot, à quelques dizaines de centimètres au-dessus du chapiteau de l'arcature. Par cette dissociation, ce dispositif se rapproche des supports de Saint-Michel-de-Rouviac de Nant, où support des arcs et support du doubleau sont différenciés par leur largeur en supplément de l'imposte qui les sépare. La séparation des deux pilastres à Saint-Bertrand-de-Comminges résulte d'une volonté de hiérarchisation des supports, pour différencier le support médian de la travée de ceux qui séparent les travées les unes des autres. Ces supports ont été perdus avec l'insertion des faisceaux de colonnettes gothiques, et seule une partie a pu être restituée, avec la présence à la première travée d'impostes qui recevaient les rouleaux externes des arcs diaphragmes. Quant au décor, il est difficile d'imaginer les relations qu'il pouvait y avoir entre le décor des collatéraux de la nef et celui de l'abside, et donc de restituer cette abside. Nous avons vu que les nefs où l'aspect décoratif est le plus important relèvent d'un programme ornemental appliqué à toute l'église, cependant que les arcatures des nefs ornées de sculptures ne sont pas majoritaires. Dès lors, toutes les interprétations sont possibles. Toutefois, nous pouvons souligner le caractère ornementale et rythmique des arcatures présentes dans les collatéraux de Saint-Bertrand-de-Comminges, dont les éléments sculptés montrent la grande attention qui a été portée à son effet visuel.

La fonction architectonique réelle de ces arcatures est moins évidente. La collégiale de Saint-Gaudens qui, nous l'avons vu, est une jumelle de la cathédrale, ne possède des arcatures que dans les travées liées aux tribunes, qui sont un remaniement tardif de la nef, mais abandonné rapidement. En raison du poids supplémentaires, les murs sont épaissis, puis amincis par l'installation d'arcatures, pour équilibrer les poussées et conserver les baies. Les collatéraux légèrement moins grands de Saint-Bertrand-de-Comminges ne rendent pas possible la présence de tribunes, dès lors les arcatures pourraient sembler

inutiles. Nous pouvons les voir en premier lieu comme une précaution architectonique, qui vient assurer les murs gouttereaux contre les poussées des voûtements et du clocher pour la première travée. En second lieu, ce peu de nécessité à leur présence renforcerait l'idée que leur décor est directement lié avec le décor de l'abside.

CONCLUSION

Reconnaître dans l'épiscopat de saint Bertrand la volonté d'un bâtisseur fut l'objectif des premiers ouvrages s'intéressant à la cathédrale du diocèse de Comminges. François Deshoulières, et tous à sa suite, l'ont ensuite dépossédé de cette qualité en déplaçant l'élévation de la cathédrale voûtée et du clocher monumental après la mort de l'évêque. À cela s'est ajouté un paradoxe : l'église de l'évêque qui donne son nom à la cité n'est pas le premier sujet de ces monographies. L'application de méthodes archéologiques et le résultat produit par cette étude rétablissent l'idée d'une seule et même église romane, conçue dès le départ avec son clocher. Nous nous rapprochons du grand œuvre de Bertrand de L'Isle-Jourdain raconté par son hagiographe, bien qu'il faille évidemment être prudent sur l'attribution complète de la commande à cet évêque.

Ainsi, les éléments architecturaux qui devaient faire parti de deux campagnes distinctes se trouvent rassemblés en un seul projet. L'étude du bâti a conduit au repérage de tous les éléments suggérant l'ancienne disposition intérieure de la cathédrale, ce qui a permis d'en proposer une restitution. En substance, la cathédrale romane est ainsi composée de trois vaisseaux de quatre travées au moins, auxquels correspondent trois absides de plan inconnu, et dont la première travée est surmontée d'une tour-clocher appuyée sur deux épais piliers à ressauts et sur la façade renforcée. Une salle haute est présente dans le clocher, et un escalier au sud-est de la nef permet la communication avec les bâtiments attenants au sud. Ses particularités résident dans l'habileté de l'intégration du clocher dans l'espace de la première travée, ainsi que dans les arcatures de ses murs gouttereaux. Grâce à la typologie établie pour les arcatures des nefs dans le sud-ouest de la France, nous savons que ces arcatures ne sont pas plus rares que celles des absides, et nous pouvons remarquer que la disposition et le décor de celles de Saint-Bertrand-de-Comminges sont presque uniques. De même, il est courant d'observer une continuité entre le décor des arcatures des nefs et celui des absides du chevet : les arcatures des murs gouttereaux de la cathédrale donnent peut-être un indice sur l'aspect du chevet disparu. Ces arcatures sont en tout cas un dispositif tant décoratif que de renforcement. L'amincissement ponctuel des murs forme des arcs de décharge qui participent au rôle de contrebutement des demi-berceaux des collatéraux, auquel s'ajoutent les contreforts extérieurs. Toutefois, la

réelle utilité architectonique de ce dispositif n'est pas flagrante : l'équilibre du clocher est obtenue essentiellement par la nature même de la construction du clocher, dont le poids est réparti efficacement sur quatre supports.

Le chantier ne saurait s'être déroulé d'une traite : malgré la contemporanéité des éléments, l'hétérogénéité des matériaux nous rappelle que plusieurs étapes se sont succédées, et qu'elles peuvent être plus ou moins éloignées les unes des autres. Les arguments de datation sont variés, et ils soulèvent chacun un questionnement différent.

D'après son hagiographie, la reconstruction de la cathédrale est liée à Bertrand de L'Isle-Jourdain, évêque entre 1083 et 1123. En 1060, durant le concile de Toulouse où l'évêque de Comminges d'alors est présent, des demandes de moyens pour reconstruire les vieilles églises sont formulées. Bertrand de L'Isle-Jourdain est un évêque proche de la réforme grégorienne, ayant été chanoine de l'évêque Isarn. Il a d'ailleurs lui-même réformé son chapitre, l'a doté de la règle de saint Augustin, et a établi une clôture. Ce type de rénovation spirituelle n'est peut-être pas systématiquement accompagnée d'une rénovation matérielle - le sens équivoque de *claustrum* avait déjà induit en erreur une bonne partie de la bibliographie qui s'attachait à y voir l'indication de la construction d'un cloître à galeries. Il y a néanmoins un mouvement de reconstruction dans le diocèse au même moment, comme en témoigne le chantier de la collégiale de Saint-Gaudens. Les similitudes importantes entre les plans de la cathédrale et de la collégiale ne peuvent que renforcer l'idée d'un projet architectural global.

Les comparaisons des arcatures replacent bien celles de Saint-Bertrand-de-Comminges parmi un groupe d'arcatures similaires, présentes dans des églises à collatéraux construites entre la seconde moitié du XI^{e} siècle et le milieu du XII^{e} siècle. Ainsi, les arcatures font partie de la première étape du chantier, c'est-à-dire de la partie basse des murs gouttereaux bâtis dans un appareil aux assises irrégulières en matériaux de remploi, très certainement élevée avant la mort de Bertrand de L'Isle-Jourdain. Néanmoins, le clocher, et surtout son intégration dans la nef, orientent la fourchette chronologique vers le deuxième quart du XII^{e} siècle au moins. La structure de la première travée est une évolution de la tour-clocher de Saint-Gaudens, qui peut être datée du deuxième quart du XII^{e} siècle, et elle s'apparente aux tours occidentales limousines construites entre le deuxième quart et la fin du XII^{e} siècle. Le clocher de la cathédrale s'intègre dans une longue deuxième étape de construction caractérisée notamment par l’utilisation d'un moyen appareil régulier de grande qualité ; cette étape a elle-même pu être partagée en plusieurs

moments. Cet accent occidental est subtilement équilibré, alors que sa fonction reste floue. Il s'agit indéniablement d'un élément de prestige, dont le soubassement ne crée pas de rupture dans l'espace du rez-de-chaussée, à la manière des églises limousines. Pour son aspect, cette tour a les mêmes caractéristiques que plusieurs exemples du sud-ouest de la première moitié du XII^e siècle, comme Paunat et Trémolat dans le Périgord, une solution imposante qui se retrouve jusqu'au Roussillon. La massivité de l'ensemble et l'absence d'articulation horizontale sont tempérées par l'usage d'un parement bicolore en façade, déjà présent dans la région, comme au chevet de la cathédrale de Tarbes, ou bien dans des régions plus méditerranéennes (Roussillon et Toscane), en rappelant au passage les mélanges de briques et de pierres des églises toulousaines.

La sculpture est l'élément manquant de notre étude. L'iconographie du portail a été plusieurs fois débattue depuis la première interprétation de Jules de Laurières. Marcel Durliat datait sa réalisation du troisième quart du XII^e siècle, ce qui correspondait à la deuxième campagne de construction alors reconnue. Il s'appuyait notamment sur la comparaison avec la sculpture de Saint-Jacques de Compostelle, dont la datation a été depuis révisée et reculée aux premières décennies du XII^e siècle. La réalisation du tympan n'implique pas que la tour soit finie : il est possible qu'il ait été mis en place alors que seuls les bas des murs périmétriques étaient édifiés. La précision de la datation de la sculpture de Saint-Bertrand-de-Comminges serait essentielle pour comprendre la jonction entre les deux étapes du chantier.

La compréhension du chantier de la cathédrale romane de Saint-Bertrand-de-Comminges dépasse le périmètre de la ville haute. Au même moment, la chapelle Saint-Julien, dans le quartier du Plan, est reconstruite pour remplacer la basilique funéraire paléochrétienne, comme en témoigne le mur de son abside composé d'un appareil en tout point similaire à celui de la cathédrale (fig. 166). En plus de la collégiale de Saint-Gaudens, la basilique de Saint-Just de Valcabrère est construite au même moment, sans que soient encore établis des liens avec le chantier canonial. Entre la deuxième moitié du XI^e siècle et le milieu du XII^e siècle, le diocèse de Comminges est en pleine rénovation[140]. La synchronisation des chantiers de Saint-Gaudens et de Saint-Bertrand-de-Comminges peut être mue par la volonté de jalonner le territoire de symboles du pouvoir de l'évêque,

140. Charles Higounet, *Le Comté de Comminges de ses origines à son annexion à la couronne*, Saint-Gaudens, l'Adret, 1949, reéd. Toulouse, Privat, 1984, p. 48.

matérialisé, entre autres, par d'imposantes tours-clochers. La réutilisation du plan de Saint-Gaudens, ainsi que le choix de la massivité, donnent l'impression d'une économie de moyens, que contredit le caractère novateur de la première travée. Ainsi, et sans jugement négatif, ce clocher est bien un « embellissement facile » comme le définit Claude Andrault-Schmitt[141], où la nécessité de représentation dépasse le simple prestige de l'ornementation.

Ces considérations nous ont bien été apportées par l'étude du bâti et l'analyse du contexte architectural du chantier, palliant ainsi au manque de sources d'autre nature. Que Bertrand de L'Isle-Jourdain soit ou non l'instigateur unique de ce chantier, l'architecture de la cathédrale romane nous en apprend davantage sur son œuvre que sa seule *Vita,* contribuant, malgré les imprécisions restantes, à la rétablir comme édifice exemplaire de l'architecture religieuse romane du sud de la France.

141. Claude Andrault-Schmitt, « Le succès des tours-porches… op. Cit. », 2002, p. 240.

SOURCES

Sources inédites

- VITAL, *Vita Sancti Bertrandi, Liber Miraculorum Ipsius*, copie de Jean-Baptiste Larcher (1696-1777), Médiathèque du Grand Tarbes, ms. 24-49, disponible en ligne : http://www.collectionsremarquables.grandtarbes.fr/ [dernière consultation : février 2014]

Sources publiées

- CONTRASTY Jean, LESTRADE Jean, « Vie et miracles de saint Bertrand, évêque de Comminges », *Revue historique de Toulouse,* XXVIII, 1941, p. 171-243 (traduction de Vital, *Vita Sancti Bertrandi, Liber Miraculorom Ipsius,* dans *Vies de saints suivis de leur office particulier,* entre 1388 et 1424, ms. 348 (ancienne cote : ms. 297), BM Orléans).

- GRÉGOIRE DE TOURS, LATOUCHE Robert (éd.), *Histoire des Francs*, Livre VIII, XXXVIII, Paris, Les Belles Lettres Denoël Gonthier, 1974, 2 vol.

- Lassus Bertrand, « Barthélémy de Donadieu de Griet, évêque de Comminges (1625-1637) : Verbal de la visite de la cathédrale de Saint-Bertrand-de-Commignes, l'an 1627 », Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales, 4, 1892, p. 229-309.

Archives

- CAMPECH Sylvie, Rapport de fouilles : Cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges, lieu dit « la ville », Sondage d'évalutation n° 31 472 013 AH, 17 février 1998, DRAC Midi-Pyrénées.

- Archives de la Conservation régionale des Monuments historiques, DRAC Occitanie, site de Toulouse (pour les parties romanes et les abords) : 19 DRAC 317, 318, 322, 325 , 328, 329, 336, 338, 340, 341, 343 et 344.

- Archives des Monuments Historiques, Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine, Charenton-le-Pont : Plan, élévations et coupes réalisées par Robert Vassas, 1948, MAP, 0082/031/1002. Dossiers d'archives 516-2 et 518-9.

BIBLIOGRAPHIE

- ADGÉ Michel et RIVIÈRE Jean-Claude, *La cathédrale Saint-Étienne d'Agde*, Le Crès, A2C Éditions, coll.« Agde et ses monuments », 2013, 2 volumes.

- ANDRAULT-SCHMITT Claude, « Lesterps, église Saint-Pierre », *Congrès Archéologique de France, Charente 1995*, 1999, vol. 153.

- ANDRAULT-SCHMIDT Claude, « Le succès des tours-porches occidentales en Limousin (XIe-XIIe siècles) », *Avant-nefs et espaces d'accueil dans l'église entre le IVe et le XIIe siècle*, Auxerre, Éditions du CTHS, 2002, p. 233-250.

- AUGÉ Sylvie, ERLANDE-BRANDENBURG Alain, POUSTHOMIS-DALLE Nelly. (et alii), *Saint-Bertrand-de-Comminges, le choeur Renaissance Saint-Just de Valcabrère, l'église romane*, Graulhet, Odyssée, 2000.

- BADIA I HOMS Joan, « Sant Andreu de Sureda », *El Rosselló*, Barcelone, Enciclopèdia Catalana, coll.« Catalunya Romànica », n° 14, 1996, p. 343-349.

- BAILBE Noël, H. GUITER Henri, GARCIA-FONS Pierre, et R. PROSPER Rous, *Les clochers-tours du Roussillon*, Perpignan, Société agricole, scientifique et littéraire, 1989.

- BANGO TORVISO Isidro, « El espacio para enterramientos privilegiados en la arquitectura medieval española », *Anuari del Departamento de Historia y Teoría del Arte*, 1992, nº 4, p. 93-132.

- BEDIN Pierre, *Saint-Bertrand de Comminges, Saint-Just de Valcabrère. Guide du touriste*, Nîmes, Lacour, 1999 (reprint. Toulouse, É. Privat, 1907).

- BÉNÉJEAM Mireille, « Sarlat : la cathédrale Saint-Sacerdos », *Congrès archéologique de France. Périgord, 1998*, 1999, vol. 156.

- BÉNÉJEAM Mireille, « Les vestiges romans de l'ancienne Abbaye de Sarlat (Dordogne) », *Archéologie du Midi Médiéval*, 2005, vol. 23-24, p. 221-246.

- BESSAC Jean-Claude, CHAPELOT Odette, et DE FILLIPPO Raffaël, *La construction: les matériaux durs*, Paris, France, Ed. Errance, 2004.

- Beyrie Argitxu, Sablayrolles Robert, *Le Comminges (Haute-Garonne)*, Paris, Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, Coll. « Carte Archéologique de la Gaule », 31/2, 2006.

- Bonde Sheila, *Fortress-churches of Languedoc : architecture, religion, and conflict in the High Middle Ages*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.

- Bonnery André, « Églises carolingiennes : exemples du Languedoc-Roussillon », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1989, vol. 20.

- Boto Geraldo et Sureda i Jubany Marc, « Les cathédrales romanes catalanes.: Programmes, liturgie, architecture », *Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 2013, n° 44, p. 75-89.

- Bouche Pierre, *La vie de saint Bertrand: évêque de Comminges*, Nîmes, Lacour, 2012.

- Brutails Jean-Auguste, *Monographie de la cathédrale d'Elne*, Perpignan, Latrobe, 1887.

- Cabanot Jean, « L'église Saint-Jean-Baptiste de Saint-Mont », *Congrès Archéologique de France, Gascogne, 1970*, 1970, p. 80-90.

- Cabanot Jean, « Marcilhac, ancienne abbatiale Saint-Pierre », *Congrès archéologique de France. Quercy, 1989*, 1993, n° 147, p. 339-364.

- Cabanot Jean, Schecher Gosbert, et Veyriras Paul, *Gascogne romane*, Saint-Léger-Vauban, Zodiaque, coll.« La Nuit des temps », n° 50, 1978.

- Cabrero-Ravel Laurence, « L'église Saint-Martin d'Agonac », *Congrès archéologique de France. Périgord, 1998*, 1998, vol. 156, p. 95-104.

- Camoreyt Joseph, *Notes historiques et archéologiques. L'église romane de Nogaro, ancienne église fortifiée (XIème siècle)*, Condom, impr. de Bousquet, 1934.

- Campech Sylvie. et Macé Laurent, « Le prieuré roman de Saint-Michel de Castelnau-Pégayrolles », *Archéologie du Midi médiéval*, 1994, vol. 12, p. 203-212.

- Cany Georges et Labrousse Michel, *Souillac (Lot): les fouilles de la tour-porche carolingienne ; une nécropole, un gisement fossile*, Grenoble, imp. Albier, 1952.

- Carbonell Lamothe Yves Et Pradalier-Schlumberger Michèle, « La chapelle de Castillon à la cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges », *Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales*, 1980, n° 75, p. 671-690.

- Castaldo André et Timbal Pierre-Clément, *L'Église d'Agde: Xe-XIIIe siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1970.

- Castex Jean, *Saint-Bertrand de Comminges*, Paris, Nouv. éd. latines, 1979.

- Castiñeiras González Manuel, *Compostelle et l'Europe : l'histoire de Diego Gelmírez*, Milan Saint-Jacques-de-Compostelle, Skira Xestión do plan Xacobeo, 2010.

- Cazes Daniel, Cazes Quitterie, *Saint-Sernin de Toulouse : de Saturnin au chef-d'œuvre de l'art roman*, Graulhet, Éd. Odyssée, 2008.

- Cazes Quitterie, *Le quartier canonial de la Cathédrale Saint-Étienne de Toulouse*, C.A.M.L, Toulouse, 1998.

- Cazes Quitterie, « L'architecture de l'église médiévale Saint-Marie La Daurade à Toulouse », *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, 2003, vol. 63, p. 59-74.

- Cazes Quitterie, « Les massifs occidentaux des églises romanes de Toulouse », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 2003, vol. 34, p. 63-78.

- Cazes Quitterie, « L'abbatiale de Conques, genèse d'un modèle architectural roman », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 2006, vol. 37, p. 103-116.

- Cazes Quitterie, *L'ancienne église Sainte-Marie la Daurade à Toulouse*, Toulouse, Musée Saint-Raymond, coll.« Guides archéologiques du Musée Saint-Raymond », n° 3, 2010.

- Centre d'études supérieures de civilisation médiévale (dir.), *La façade romane : actes du colloque international*, Poitiers, Université de Poitiers Centre d'études supérieures de civilisation médiévale, 1992.

- Contrasty Jean, *Histoire des évêques de Comminges*, Toulouse, Librairie Sistac, 1940.

- Contrasty Jean, Lestrade Jean, « Vie et miracles de saint Bertrand, évêque de Comminges », *Revue historique de Toulouse,* XXVIII, 1941, p. 171-243. Édité également dans la *Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales* (Contrasty Jean et Lestrade Jean, « Vie et miracles de saint Bertrand, évêque de Comminges », *Revue de Comminges*

et des Pyrénées Centrales, 1942, n° 1, p. 1-45), mais sans la transcription du texte latin du manuscrit de la BM d'Orléans.

- Corvisier Christian, « Périgueux : Église Saint-Étienne-de-la-Cité (Guide du Congrès) », *Congrès archéologique de France. Périgord, 1998*, 1999, vol. 156, p. 368-370.

- Corvisier Christian, « Périgueux : cathédrale Saint-Front (Guide du Congrès) », *Congrès archéologique de France. Périgord, 1998*, 1999, vol. 156, p. 371-374.

- Corvisier Christian, « Castelnau-Pégayrols - Église Saint-Michel (Guide du Congrès) », *Congrès Archéologique de France. Aveyron, 2009*, 2009, p. 425-429.

- de Gauléjac Bernard, « Castelnau-Pégayrolles, l'église Notre-Dame », *Congrès Archéologique de France. Figeac, Cahors, Rodez, 1937*, 1938, vol. 100, p. 419-424.

- de Laurière Jules, « Excursion à Saint-Bertrand-de-Comminges et à Valcabrère », *Congrès Archéologique de France - Agen - Toulouse*, 1874, n° 41, p. 249-326.

- Delaruelle Étienne, *Saint-Bertrand*, Saint-Léger-Vauban, Zodiaque, coll.« La Carte du ciel », n˚ 20, 1966.

- Delaruelle Étienne et Higounet Charles, « Réforme prégrégorienne en Comminges et canonisation de saint Bertrand. Études critiques », *Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, 1948, vol. 61, n° 3-4, p. 143-157.

- Deshoulières François, « La cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges », *Congrès Archéologique de France, 92e session tenue à Toulouse en 1929*, 1930, n° 92, p. 290-305.

- Dottin-Chalamont A., « Monographie de Saint-Just de Valcabrère », *Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales*, 1982, vol. 95, n° 4.

- Du Mège Alexandre, « Mémoire sur l'église de Saint-Gaudens », *Histoire et Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles Lettres de Toulouse*, 36 1834, IV, n° 2, p. 96-116.

- Dubourg-Noves Pierre, « Saint-Pierre de Buzet », *Congrès archéologique de France. Agenais, 1969*, 1969, p. 215-222.

- Dubourg-Noves Pierre, « Saint-Nicolas de Trémolat », *Congrès archéologique de France. Périgord Noir, 1979*, 1982, p. 112-129.

- Durliat Marcel, « Saint-Pons-de-Thomières », *Congrès Archéologique de France. Montpellier, 1950*, 1950, n° 108, p. 271-289.

- Durliat Marcel et Allègre Victor, *Pyrénées romanes*, La Pierre-Qui-Vire, Zodiaque, coll.« La Nuit des temps », n° 30, 1969.

- Durliat Marcel, « Église de Nogaro », *Congrès Archéologique de France, Gascogne, 1970*, 1970, p. 91-110.

- Durliat Marcel, « Les chapiteaux romans de l'église de Saint-Gaudens », *Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales*, 1982, vol. 95, n° 1, p. 31-70.

- Esmonde Cleary A.Simon, Wood Jason, et Maurin Louis, *Saint-Bertrand-de-Comminges. III . Le rempart de l'antiquité tardive de la ville haute*, Pessac, Fédération Aquitania, coll.« Études d'archéologie urbaines», n° 3, 2006.

- Español Bertran Francesca, « Massifs occidentaux dans l'architecture romane catalane », *Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1996, n° 27, p. 57-77.

- Fage René, « Solignac », *Congrès Archéologique de France. 84e session, Limoges, 1921*, 1923, vol. 84, p. 237-259.

- Fau Jean-Claude, « Castelnau-Pégayrolles », *Rouergue Roman*, La-Pierre-qui-Vire, Zodiaque, 1990, p. 206-209.

- Fiancette d'Agos (de) Louis, *Vie et miracles de saint Bertrand, avec une notice historique sur la ville et les évêques de Comminges, la légende des saints du pays et la description de l'église cathédrale*, Saint-Gaudens, imprimerie et librairie d'A, 1854.

- Fiancette d'Agos (de) Louis, *Notre-Dame de Comminges, monographie de l'ancienne cathedrale de Saint-Bertrand*, Saint-Gaudens, Abadie, 1876.

- Fournié Michèle, Le Blévec Michel, Mazel Florian (dir.), *La réforme « grégorienne » dans le Midi (milieu XIe - début XIIIe siècle)*, Toulouse, Éd. Privat, coll.« Cahiers de Fanjeaux », n° 48, 2013.

- Franzé Barbara (dir), *Art et réforme grégorienne en France et dans la péninsule ibérique : [colloque, Lausanne, octobre 2012]*, Paris, Picard, 2015.

- Gaborit Michèle, « L'église Notre-Dame de Parsac », *Revue Archéologique de Bordeaux*, 1990, LXXXI, p. 83-98.

- Gaborit Michèle. et Gardelles Jacques, *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest : (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques)*, sn, Bordeaux, 1979.

- Gaillard Georges, « Saint-André de Sorède », *Congrès archéologique de France. 112° session, Roussillon, 1954*, 1956, p. 208-215.

- Gallet Yves, *Ex quadris lapidibus : la pierre et sa mise en œuvre dans l'art médiéval mélanges d'histoire de l'art offerts à Éliane Vergnolle*, Turnhout, Brepols, 2011.

- Galtier Marti Fernando, « Le corps occidental des églises dans l'art roman espagnol du XIe siècle : problème de réception d'un modèle septentrional », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 1991, vol. 34, n° 135, p. 297-307.

- Galtier Marti Fernando, « Les églises lombardes de la vallée de Larboust (haute-garonne) : une analyse architecturale qui pose des questions gênantes », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1991, vol. 22, p. 87-128.

- Garland Emmanuel, « Compte-rendu : Dagmar Kroebel, Etude architecturale : cathédrale, cloître, restes des bâtiments médiévaux de St-Bertrand-de-Comminges », *Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales*, 1986, n° 2, p. 304.

- Garland Emmanuel et Pousthomis-Dalle Nelly, « La collégiale Saint-Pierre et Saint-Gaudens à Saint-Gaudens », *Congrès archéologique de France. 154° session Toulousain et Comminges, 1996*, 1996.

- Garland Emmanuel, « Construire une cathédrale dans le piémont pyrénéen à l'époque romane : défis, contraintes et solutions », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 2013, n° 44, p. 91-103.

- Gavelle Émile, « Compte-rendu de l'ouvrage de Jean Rocacher, 1982, Desclée de Brouwer », *Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales*, 1982, n° 4, p. 623-625.

- Gavelle Robert, « Pour l'histoire de Convenae », *Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales*, 1962, vol. 75, n° 1, p. 8-25.

- Gavelle Robert, « Notes sur l'oppidum de Lugdunum Convenarum », *Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales*, 1965, vol. 78, p. 84.

- Gavelle Robert, « Sur l'urbanisme ancien de St-Bertrand-de-Comminges », *Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales*, 1980, vol. 93, n° 3.

- Gavelle Robert, « Trente-deux observations sur la cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges et ses abords », *Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales*, 1985, vol. 98, n° 1, p. p. 43-78.

- Grau Roger, « La cathédrale d'Elne », *Congrès archéologique de France. 112° session, Roussillon, 1954*, 1955, p. 135-145.

- Gresle Bouignol Maurice, « Notre-Dame du prieuré d'Ambialet en Albigeois », *Congrès Archéologique de France. 140e session, Albigeois*, 1982, vol. 140, p. 175-190.

- Guyon Jean, « Saint-Bertrand-de-Comminges », *Province ecclésiastique d'Eauze (Novempopulanie)*, Paris, coll.« Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIIIe s. », n° 13, 2004, p. 51-81.

- Heitz Carol, *Recherche sur les rapports entre architecture et liturgie à l'époque carolingienne*, Paris, SEVPEN, 1963.

- Heitz Carol, *L'architecture religieuse carolingienne : les formes et leurs fonctions*, Paris, Picard, Paris, 1980.

- Heitz Carol, « Éléments carolingiens dans l'architecture méditerranéenne », *Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1981, n° 12, p. 119.

- Héliot Pierre, « Remarques sur les voûtes d'arêtes et sur les coupoles dans l'architecture romane », *Revue Archéologique*, 1961, vol. 1, p. 167-190.

- Higounet Charles, *Le Comté de Comminges de ses origines à son annexion à la couronne*, Saint-Gaudens, l'Adret, 1949, reéd. Toulouse, Privat, 1984.

- Huang Lei, « Le chantier de Sainte-Foy de Conques : éléments de réflexion », *Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 2014, n° 45, p. 93-103.

- Juin Florence, « Les tours-porches occidentales des provinces de la Loire moyenne (XIe-XIIe siècles) et du Berry. Etat de la question », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 2001, p. 169-180.

- Kroebel Dagmar, É*tude architecturale de la cathédrale, du cloître et des restes des bâtiments médiévaux de Saint-Bertrand-de-Comminges*, Mémoire de maîtrise sous la direction d'Yves Bruand, Université de Toulouse-Le Mirail, UFR Histoire, histoire de l'art et arts plastiques, Toulouse, 1985.

- Labrousse Michel et Cany Georges, « L'église-abbatiale de Sainte-Marie de Souillac : sa tour-porche et sa nécropole », *Bulletin Monumental*, 1951, vol. 109, p. 389-404.

- Lambert Élie, « Les premières voûtes nervées françaises et les origines de la croisée d'ogives », *Revue Archéologique*, 1933, vol. 2, p. 235-244.

- Lambert Élie, *Abbayes et cathédrales du Sud-Ouest*, Toulouse, Privat-Didier, 1958.

- Lavedan Pierre et Rey Raymond, *Luchon, Saint-Bertrand de Comminges et la région: promenades archéologiques*, Toulouse, Privat, 1931.

- Lespinasse Adeline et Lespinasse Pierre, *Les églises romanes et gothiques du Comminges*, Saint-Gaudens, Abadie, 1914.

- Magnou-Nortier Élisabeth, *L'introduction de la réforme grégorienne à Toulouse : fin XIe-début XIIe siècle*, Toulouse, Centre régional de documentation pédagogique, coll.« Cahiers de l'Association Marc Bloch de Toulouse. Études d'histoire méridionale », n° 3, 1958.

- Mahot Patrick, *La cité de Saint-Bertrand-de-Comminges au Moyen Age*, Aspet, Pyrégraph, 1994.

- Mâle Émile, *L'art religieux du XIIe siècle en France : étude sur les origines de l'iconographie du Moyen Age*, Paris, A. Colin, 1928 (3ème éd.).

- Mallet Géraldine, « Jeux et rôles de la couleur dans l'architecture romane roussillonnaise », *Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1995, n° 26, p. 125-131.

- Maurette Ovide, *Souvenirs historiques de Saint-Bertrand de Comminges ; vie du saint qui lui a donné son nom ; Courses aux environs de cette ville*, Saint-Gaudens, impr. de J.-M. Tajan, 1839.

- Maury Jean, « Le Dorat », *Limousin Roman*, La Pierre-qui-Vire, Zodiaque, coll.« La Nuit des temps », n° 11, 1974, p. 195-230.

- Maury Jean, « Saint-Junien », *Limousin Roman*, La Pierre-qui-Vire, Zodiaque, coll.« La Nuit des temps », n° 11, 1974, p. 169-194.

- Maury Jean, Gauthier Marie-Madeleine, et Porcher Jean, *Limousin Roman*, La Pierre-qui-Vire, Zodiaque, coll.« La Nuit des temps », n° 11, 1974.

- Miquel i Vives Marina, *L'esglesia de Sant Ponç de Corbera: (Cervello, Baix Llobregat)*, Barcelone, Departement de Cultura, 1994.

- Morel J.P.M., *Essai historique et pittoresque sur Saint-Bertrand-de-Comminges*, Toulouse, Privat, 1852.

- Nougaret Jean et Burgos André, « Saint-Étienne d'Agde », *Languedoc Roman, Le Languedoc Méditerranéen*, Saint-Léger-Vauban, Zodiaque, coll.« La Nuit des temps », n° 43, 1985, p. 245-255.

- Orlowski M.Tomasz, « La façade romane dans l'Ouest de la France », *Cahiers de civilisation médiévale*, 1991, vol. 34, n° 135, p. 367-377.

- Parron-Kontis Isabelle, Reveyron Nicolas (dir.), *Archéologie du bâti: pour une harmonisation des méthodes*, Paris, Éditions Errance, 2005.

- Pêcheur Anne-Marie et Vergnolle Éliane, *L'église Saint-Pierre de Nant et la sculpture du XIe siècle dans le Midi de la France*, Université de Franche-Comté, 1993.

- Pêcheur Anne-Marie, « L'église de Paunat », *Congrès archéologique de France. Périgord Noir, 1979*, 1982.

- Pêcheur Anne-Marie, « Nant, l'église Saint-Pierre », *Congrès archéologique de France. 167° session, Aveyron, 2009*, 2011, n° 167.

- Pene Sylvie et Schenck-David Jean-Luc (dir.), *Pulchra imago: fragments d'archéologie chrétienne*, Saint-Bertrand-de-Comminges, France, Musée archéologique départemental, 1991.

- Ponsich Pierre, « L'art de bâtir en Roussillon et en Cerdagne du IXe au XIIIe siècle », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1994, vol. 26.

- Pradalier Henri, « Sainte-Marie de Souillac », *Congrès archéologique de France. Quercy, 1989*, 1993, n° 147, p. 481-508.

- Pradalier-Schlumberger Michèle, « Varen, église Saint-Pierre », *Congrès Archéologique de France. Tarn-et-Garonne, 2012*, 2012, vol. 170, p. 483-490.

- Reveyron Nicolas, « Culture technique et architecture monumentale : analyse structurelle des types de contreforts dans l'architecture romane », *L'innovation technique au Moyen âge : actes du VIe congrès international d'archéologie médiévale : 1-5 octobre 1996 : Dijon, Mont Beuvray, Chenôve, Le Creusot, Montbard*, Paris, Errance, 1998, .

- Rocacher Jean et Collini André, *Saint-Bertrand-de-Comminges : Saint-Just de Valcabrère*, Paris, Desclée De Brouwer, 1982.

- ROCACHER Jean, *Saint-Bertrand de Comminges : Saint-Just de Valcabrère*, Toulouse, Privat, 1987 (2ème éd.).

- ROCACHER Jean, « L'Ancienne cathédrale Sainte-Marie de Saint-Bertrand-de-Comminges », *Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales*, 2002, vol. 118, n° 4, p. 495-524 (réédition de ROCACHER Jean, « L'ancienne cathédrale Sainte-Marie de Saint-Bertrand-de-Comminges », *Toulousain et Comminges*, 1996, p. 81-91, avec son appareil de notes au complet).

- SALET François, « L'église de Saint-Amand-de-Coly », *Congrès archéologique de France. 137e session, Périgord Noir, 1979*, 1979.

- SAPÈNE Bertrand, *Saint-Bertrand de Comminges. Lugdunum Convenarum. Centre touristique d'art et d'histoire. Le site et son passé, visite des richesses archéologiques, monumentales et artistiques*, Toulouse, Impr. Douladoure, 1954.

- [SAPÈNE Bertrand] (dir.), *Les Fouilles de Saint Bertrand de Comminges*, Toulouse, France, E. Privat, 1920.

- [SAPÈNE Bertrand] (dir.), *Rapport sur les fouilles de Saint-Bertrand de Comminges (Lugdunum Convenarum): en 1932*, Toulouse, É. Privat, 1933.

- SAPIN Christian, *Avant-nefs et espaces d'accueil dans l'église : entre le IVe et le XIIe siècle [actes du colloque international du CNRS, Auxerre, 17-20 juin 1999]*, Paris, Ed. du CTHS, 2002.

- SCELLÈS Maurice, « L'ancienne église Notre-Dame la Daurade à Toulouse. Essai de présentation critique », *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, 1993, vol. 53, p. 133-144.

- SECRET Jean, « La-Chapelle-Saint-Robert », *Périgord Roman*, La-Pierre-qui-Vire, Zodiaque, coll.« La Nuit des temps », n˚ 27, 1968, p. 105-136.

- SECRET Jean, « Paunat », *Périgord Roman*, La-Pierre-qui-Vire, Zodiaque, coll.« La Nuit des temps », n˚ 27, 1968, p. 203-206.

- SECRET Jean, « Saint-Amand-de-Coly », *Périgord Roman*, La-Pierre-qui-Vire, Zodiaque, coll.« La Nuit des temps », n˚ 27, 1968, p. 155-193.

- SECRET Jean, « Saint-Étienne-la-Cité », *Périgord Roman*, La-Pierre-qui-Vire, Zodiaque, coll.« La Nuit des temps », n˚ 27, 1968, p. 39-44.

- Secret Jean, « Saint-Privat-des-Près », *Périgord Roman*, La-Pierre-qui-Vire, Zodiaque, coll.« La Nuit des temps », n° 27, 1968, p. 209-214.

- Secret Jean, « Trémolat », *Périgord Roman*, La-Pierre-qui-Vire, Zodiaque, coll.« La Nuit des temps », n° 27, 1968, p. 197-200.

- Secret Jean, Veyriras Paul, et de Vos Hilaire, *Périgord roman*, La Pierre-qui-vire, Zodiaque, coll.« La Nuit des temps », n° 27, 1968.

- Secret Jean, Veyriras Paul, et de Vos Hilaire, *Saint-Front*, Saint-Léger-Vauban, Zodiaque, coll.« La carte du ciel », n° 23, 1970.

- Séraphin Gilles, « Moissac, église abbatiale Saint-Pierre : Massif occidental et nef romane », *Congrès Archéologique de France. 170° session, Tarn-et-Garonne, 2012*, 2014, p.271-289.

- Sureda i Jubany Marc, *Els precedents de la catedral de Santa Maria de Girona. De la plaça religiosa del fòrum romà al conjunt arquitectònic de la seu romànica (xx. I aC - XIV dC)*, thèse de doctorat sous la direction de Josep M. Nolla i Brufan, Universitat de Girona, Gérone, 2008.

- Sureda i Jubany Marc, « Architecture autour d'Oliba : le massif occidental de la cathédrale romane de Gérone », *Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 2009, n° 40, p. 221-236.

- Testard Olivier, « La vieille nef de la cathédrale de Toulouse et ses origines méridionales », *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, 1999, vol. 59, p. 73-91.

- Testard Olivier et Cazes Quitterie, « Saint-Étienne de Toulouse : de la cathédrale romane à la première cathédrale gothique », *Congrès archéologique de France. 154° session Toulousain et Comminges, 1996*, 2002, p. 199-211.

- Vallery-Radot Jean, « L'ancienne cathédrale Saint-Étienne d'Agde », *Congrès Archéologique de France. Montpellier, 1950*, 1951, vol. 108, p. 201-218.

- Vassas Robert, *Rapport sur l'ancienne cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges, Historique et descriptif archéologique*, Monuments Historiques, 1948.

- Vergnolle Éliane, Pradalier-Schlumberger Michèle, et Pousthomis-Dalle Nelly, « Conques, Sainte-Foy », *Congrès archéologique de France. 167° session, Aveyron, 2009*, 2011, p. 71-160.

- VERRIER Jean, « Évaux », *Congrès Archéologique de France. Allier, 1939*, 1939, p. 221-229.

- VIDAL Marguerite, MAURY Jean, et PORCHER Jean, *Quercy Roman*, La Pierre-qui-Vire, Zodiaque, coll.« La Nuit des temps », 1979.

Table des illustrations

DRAC : Direction régionale des Affaires Culturelles.
MAP : Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine, Archive des Monuments historiques, Charenton-le-Pont.

Les illustrations sont rassemblées dans le second volume de ce mémoire. Tous les illustrations sont de l'auteur, sauf mention contraire.

– Figure 01 : Vue aérienne de Saint-Bertrand-de-Comminges (crédit : Damien Bouyssi http://www.photo-aerienne-en-paramoteur.fr/haute-garonne-s.htm).

– Figure 02 : Plan de la ville antique, d'après J.-L. Paillet (Alain Badie, Robert Sablayrolles, Jean-Luc Schenck, *Saint-Bertrand de-Comminges, Le temple du forum et le monument à enceinte circulaire*, Études d'Archéologie Urbaine, Bordeaux, Aquitania, 1994, p. 13).

– Figure 03 : Cadastre de la ville haute (crédit : Géoportail).

– Figure 04 : Coupe longitudinale est-ouest et vue du chevet. Relevé de Robert Vassas, 1948, MAP.

– Figure 05 : Plan de la cathédrale, d'après Robert Vassas, 1948. (DAO : Oriane Pilloix, 2015).

– Figure 06 : Vue des stalles et du buffet d'orgue (crédit : Arzhêliz Diard).

– Figure 07 : Tympan du portail de la façade ouest.

– Figure 08 : Mur est du clocher depuis le chœur (détail). Mieusement, 1881, n°mh002611, MAP.

– Figure 09 : coupes des terrasses nord, dossier Projet pour les Olivetains, Bernard Voinchet, DRAC Occitanie (site de Toulouse), 19 DRAC 336.

– Figure 10 : Fondations de la cathédrale dans l'oratoire sous la chapelle de Castillon.

– Figure 11 : Façade ouest de la cathédrale. Photographie de Séraphin-Médéric Mieusement, 1892, n° mh022600, MAP.

– Figure 12 : Louis Fiancette d'Agos, façade de la cathédrale Saint-Marie de Saint-Bertrand-de-Comminges, avant 1878, dessin, collection privée.

– Figure 13 : Colonne engagée nord au revers de la façade avant restauration. Photographie de Robert Vassas, 1948, n°44L04547, MAP.

– Figure 14 : Haut du mur sud de la 3ème travée avant restauration. Photographie de Sylvain Stym-Popper, n°44L04547, MAP.

– Figure 15 : Mur sud de la 3ème travée : baie murée, avant restauration. Photographie de Sylvain Stym-Popper, n°44L04538, MAP.

– Figure 16 : Vue aérienne de la plaine de Saint-Bertrand-de-Comminges (crédit Damien Bouyssi).

– Figure 17 : Façade ouest depuis le bas de la place.

– Figure 18 : Voûte en arc-de-cloître de la première travée.

– Figure 19 : Mur est du clocher sous la voûte gothique.

– Figure 20 : Moulure de séparation entre les murs romans et la reconstruction gothique, mur nord des 3ème et 4ème travées.

– Figure 21 : Mur nord de la 1ère travée : bûchage enduit de la banquette sous le pilastre inférieur.

– Figure 22 : Mur sud de la 4ème travée : banquette diminuée en hauteur et bûchage enduit.

– Figure 23 : Façade ouest : photomontage et relevé (DAO : Oriane Pilloix, 2016).

– Figure 24 : Façade ouest : Parement d'assises anciennes en bandes bicolore.

– Figure 25 : Intrados de la niche en plein cintre du clocher (crédit : Arzhêliz Diard).

– Figure 26 : Trou de boulin bouché de la façade ouest du clocher.

– Figure 27 : Face nord du clocher : zone enduite au-dessus des baies géminées restaurées.

– Figure 28 : Mur pignon de la nef gothique s'appuyant au sud contre le clocher.

– Figure 29 : Emplacement des zones enduites du clocher, d'après un relevé de Robert Vassas (cf fig. 04).

– Figure 30 : Enduit peint du sommet du mur est du clocher sous la voûte gothique.

– Figure 31 : Relevé de la façade ouest : mur pignon sud, relevé avec pierres antiques et trous de boulins, et photomontage sans échelle. (DAO : Oriane Pilloix, 2016).

– Figure 32 : Angle et détail du chaînage entre le mur pignon sud et le ressaut de la façade du clocher. Photomontage.

– Figure 33 : Relevé de la façade ouest : mur pignon nord, relevé avec ruptures et trous de boulins, et photomontage sans échelle. (DAO : Oriane Pilloix, 2016).

– Figure 34 : Détail du chaînage entre le mur pignon nord et le contrefort.

– Figure 35 : Angle et détail du chaînage entre le mur pignon nord et le ressaut de la façade du clocher.

– Figure 36 : Détail des assises en carreaux à l'angle nord de la façade du clocher.

– Figure 37 : Mur ouest de la chapelle de Castillon, dit « à ouvertures multiples », avant restauration. Sylvain Stym-Popper, n°44L04516, MAP.

– Figures 38, 39, 40 : Façade nord, 3ème, 2ème et 1ère travées de la nef : photomontages.

– Figures 41, 42, 43 : Façade nord, 3ème, 2ème et 1ère travées de la nef : relevés sur fond du photomontage (DAO : Oriane Pilloix, 2016).

– Figure 44 : Façade nord, 1ère travée : chaînage avec le contrefort ouest.

– Figure 45 : Façade nord, 1ère travée : chaînage avec le contrefort est.

– Figure 46 : Façade nord, 2ème travée : chaînage avec le contrefort ouest. Photomontage.

– Figure 47 : Façade nord : mur ouest de la chapelle de Castillon et mur de la 3ème travée.

– Figure 48 : Façade nord, 3ème travée : chaînage avec le contrefort ouest, bas du mur.

– Figure 49 : Façade nord, 3ème travée : chaînage avec le contrefort ouest, haut du mur.

– Figure 50 : Façade nord : contrefort oriental de la 3ème travée sur lequel s'appuie le mur ouest de la chapelle de Castillon.

– Figure 51 : Élévation sud de la cathédrale. Relevé de Robert Vassas, 1948, MAP.

– Figure 52 : Façade sud, 1ère travée. Photomontage.

– Figure 53 : Façade sud, 1ère travée : chaînage avec le contrefort ouest.

– Figure 54 : Façade sur, 1ère travée : chaînage avec le contrefort est. Photomontage.

– Figure 55 : Façade sud : Chanfrein sur l'arête du contrefort oriental de la 1ère travée.

– Figure 56 : Minute d'observation du parement intérieur de la cathédrale, sans échelle. (DAO : Oriane Pilloix, 2015).

– Figure 57 : mur pignon du collatéral nord de l'avant-nef, partie haute.

– Figure 58 : mur pignon du collatéral sud de l'avant-nef. Photomontage.

– Figure 59 : Ressaut interrompu du mur pignon du collatéral sud.

– Figure 60 : mur pignon du collatéral nord de l'avant-nef. Photomontage.

– Figure 61 : Angle sud-ouest de l'avant-nef, chaînage entre le mur pignon et le mur gouttereau sud.

– Figure 62 : 1ère travée, mur gouttereau sud. Photomontage.

– Figure 63 : 1ère travée, mur gouttereau nord. Photomontage.

– Figure 64 : 2ème travée, mur gouttereau sud. Photomontage.

– Figure 65 : 3ème travée, mur gouttereau nord.

– Figure 66 : 3ème travée, mur gouttereau sud.

– Figure 67 : Détail du pilastre du mur sud de la 1ère travée.

– Figure 68 : 1ère travée, mur gouttereau sud : ressaut oriental de l'arcature.

– Figure 69 : 1ère travée, mur gouttereau sud : vestige d'imposte au-dessus de l'arcature.

– Figure 70 : 2ème travée, mur gouttereau sud : ressaut occidental de l'arcature.

– Figure 71 : 2ème travée, mur gouttereau sud : retombée de l'arc oriental, trace d'imposte en partie haute.

– Figure 72 : 2ème travée, mur gouttereau nord : détail de la retombée de l'arcature oriental derrière l'escalier de l'orgue.

– Figure 73 : 3ème travée, mur gouttereau sud : arc occidental.

– Figure 74 : 3ème travée, mur gouttereau sud : baie à simple rouleau sous l'arc oriental.

– Figure 75 : 3ème travée, mur gouttereau nord : porte moderne.

– Figure 76 : 3ème travée, mur gouttereau nord : baie gothique ouverte sous l'arc oriental.

– Figure 77 : 3ème travée, mur gouttereau nord : baie en plein cintre murée sous l'arc oriental.

– Figure 78 : 4ème travée, côté sud : porte de l'escalier d'accès aux terrasses dans la courbure de l'escalier de la chapelle de Cosnac.

– Figure 79 : 4ème travée, côté sud : maçonnerie reprise à l'est de la chapelle de Cosnac.

– Figure 80 : Escalier en vis des terrasses des chapelles : transition entre le noyau à tambour roman et les marches portant noyau modernes.

– Figure 81 : 1ère travée, pilier à ressauts nord : détail du pilastre coupé pour l'insertion de l'arc en lancette gothique.

– Figure 82 : 1ère travée, pilier à ressauts sud : pilastre bûché au sud, et ressaut coupé pour l'insertion de l'arc en lancette gothique.

– Figure 83 : Pilier à ressauts sud : ressauts coupés à l'est.

– Figure 84 : Pilier à ressauts nord : ressauts coupés à l'est pour former une base pour l'orgue.

– Figure 85 : Relevé au théodolite des parties romanes superposé au plan de Robert Vassas. (DAO : Oriane Pilloix, 2016)

– Figure 86 : Coupe du clocher, d'après Robert Vassas. 1 : passage intermédiaire dans l'épaisseur de la façade ; 2 : salle haute du clocher.

– Figure 87 : Escalier du clocher : voûte hélicoïdale portant les marches.

– Figure 88 : Escalier du clocher : fin de la voûte hélicoïdale, début des marches à angles vifs.

– Figure 89 : Escalier du clocher : marque lapidaire « R » renversé.

– Figure 90 : Mur nord et accès du passage. Photomontage.

– Figure 91 : Salle sud du passage : porte ouverte dans la face sud du clocher.

– Figure 92 : Porte vers la salle sud du passage dans œuvre.

– Figure 93 : Cage d'escalier dans la salle haute.

– Figure 94 : Fin du parement roman de la cage d'escalier, reconstruction (XIXe siècle?) en assises irrégulières et joints beurrés.

– Figure 95 : Plan et relevés des murs de la salle haute du clocher. (DAO : Oriane Pilloix, 2016).

– Figure 96 : Salle haute, mur est : jours inférieurs.

– Figure 97 : Salle haute, mur est : archères supérieures et bandeau d'appui.

– Figure 98 : Salle haute, mur est : jour inférieur médian.

– Figure 99 : Salle haute, mur nord : arc de la baie jumelée ouest.

– Figure 100 : Salle haute, mur nord : parement rejointoyé avec mortier à petits cailloux.

– Figure 101 : Salle haute, mur sud, ébrasement de l'archère sud du mur est : parement rejointoyé avec mortier à petits cailloux.

– Figure 102 : Salle haute, mur sud : « banquette » au bas du mur.

– Figure 103 : Salle haute, mur ouest : parement irrégulier en partie inférieure du mur.

– Figure 104 : Salle haute, mur ouest : baie en plein cintre et bandeau d'appui.

– Figure 105 : Salle haute : voûte en arc-de-cloître.

– Figure 106 : Restitution du plan de la cathédrale romane. (DAO : Oriane Pilloix, 2016).

– Figure 107 : Proposition de restitution en élévation de la cathédrale romane, croquis en perspective axonométrique sans échelle. (dessin : Oriane Pilloix)

– Figure 108 : Façade ouest de la cathédrale : relevé phasé. (DAO : Oriane Pilloix, 2016)

– Figure 109 : Restitution du plan de la cathédrale romane avec indication des stalles du XVI^{e} siècle (DAO : Oriane Pilloix, 2016).

– Figure 110 : Collégiale Saint-Pierre-Saint-Gaudens de Saint-Gaudens (Haute-Garonne) : plan. MAP.

– Figure 111 et 112 : en haut : coupe longitudinale et transversale de la nef de Saint-Gaudens, coupe est-ouest du clocher de Saint-Bertrant-de-Comminges ; en bas : superposition des plans de Saint-Gaudens et de Saint-Bertrand-de-Comminges à la même échelle.

– Figure 113 : en haut : Bénévent-l'Abbaye (Creuse), La Souterraine (Creuse) ; en bas : Le Dorat (Haute-Vienne), Saint-Junien (Haute-Vienne). Échelle commune.

– Figure 114 : Tour-clocher occidentale de l'abbatiale Saint-Barthélémy de Bénévent-l'Abbaye (Creuse). (crédit : NoelJupiter, Wikipédia)

– Figure 115 : Tour-clocher occidentale de l'ancien prieuré Notre-Dame de La Souterraine (Creuse). (crédit : Havang, Wikipédia)

– Figure 116 : Tour-clocher occidentale de la collégiale Saint-Junien de Saint-Junien (Haute-Vienne). (crédit : Jochen Janhke, Wikipédia)

– Figure 117 : Tour-clocher occidentale de la collégiale Saint-Pierre-ès-Liens du Dorat (Haute-Vienne). (crédit : MAP)

– Figure 118 : Tour-porche de l'église Saint-Martial de Paunat (Dordogne).

– Figure 119 : Tour-clocher de Saint-Nicolas de Trémolat (Dordogne).

– Figure 120 : Tour-porche de l'abbatiale Saint-Amand de Saint-Amand-de-Coly (Dordogne).

– Figure 121 : Tour-porche de Saint-Martin-de-Tayac des Eysies-de-Tayac-Sireuil (Dordogne).

– Figure 122 : Saint-André-de-Sorède (Pyrénées-Orientales), vue sur le « collatéral » nord. (crédit : Jochen Jahnke, Wikipédia)

– Figure 123 : Cathédrale Sainte-Eulalie-Sainte-Julie d'Elne (Pyrénées-Orientales) : vue sur la dernière travée du collatéral nord. (crédit : Jochen Jahnke, Wikipédia).

– Figure 124 : Collégiale Saint-Pierre-Saint-Gaudens de Saint-Gaudens (Haute-Garonne) : vue sur la nef.

– Figure 125 : Basilique Saint-Just de Valcabrère (Haute-Garonne) : dernière travée du collatéral nord.

– Figure 126 : Église Saint-Serge de Varen (Tarn-et-Garonne) : vue du collatéral nord. (crédit : Jacques Mossot, Wikipédia)

– Figure 127 : Église Saint-Privat de Saint-Privat-des-Prés (Dordogne) : vue du collatéral sud. (crédit : Zodiaque)

– Figure 128 : Église Saint-Pierre de Nant (Aveyron) : vue de la nef et du collatéral sud vers l'ouest. (crédit : Françoise Gallès, Inventaire général Midi-Pyrénées)

– Figure 129 : Église Saint-Nicolas de Nogaro (Gers) : collatéral sud. (crédit : Zodiaque)

– Figure 130 : Ancienne abbatiale Saint-Pierre de Marcilhac-sur-Célé (Lot) : collatéral nord. (crédit : Philippe Poitou, Inventaire général Midi-Pyrénées)

– Figure 131 : Église Saint-Serge de Varen (Tarn-et-Garonne) : plan. (crédit : Zodiaque)

– Figure 132 : Église Saint-Privat de Saint-Privat-des-Prés (Dordogne) : plan. (crédit : Zodiaque)

– Figure 133 : Église Saint-Pierre de Nant (Aveyron) : nef et collatéral nord. (crédit : Jacques Mossot, Wikipédia)

– Figure 134 : Église Sant Ponç de Corbera de Llobregat (Espagne) : vue de la nef. (crédit : PCB75, Wikipédia)

– Figure 135 : Église Sant Ponç de Corbera de Llobregat (Espagne) : vue générale. (crédit : Pol Mayer, Wikipédia)

– Figure 136 : Église Saint-Christophe de Montsaunès (Haute-Garonne) : vue de la nef. (crédit : Inventaire général Midi-Pyrénées)

– Figure 137 : Ancienne abbatiale Saint-Pons de Saint-Pons-de-Thomières (Hérault) : vue de la nef. (crédit : Zodiaque)

– Figure 138 : Ancienne cathédrale Saint-Étienne d'Agde (Hérault) : vue de la nef. (crédit : Zodiaque)

– Figure 139 : Chapelle Notre-Dame de Castelnau-Pégayrols (Aveyron) : vue de la nef vers l'ouest. (crédit : Jacques Mossot, Wikipédia)

– Figure 140 : Église Saint-Pierre de Fourmagnac (Lot) : vue de la nef vers l'ouest. (crédit : Gilles Séraphin, Maurice Scellès, Inventaire général Midi-Pyrénées)

– Figure 141 : Église Notre-Dame de Lacour (Tarn-et-Garonne) : vue de la nef vers l'ouest. (crédit : Inventaire général Midi-Pyrénées)

– Figure 142 : Église Saint-Michel-de-Rouviac de Nant (Aveyron) : vue du mur gouttereau sud. (crédit : Françoise Gallès, Inventaire général Midi-Pyrénées)

– Figure 143 : Chapelle Saint-Robert de Javerlhac-et-la-Chapelle-Saint-Robert (Dordogne) : vue générale. (crédit : Père Igor, Wikipédia)

– Figure 144 : Église Saint-Michel-de-Rouviac de Nant (Aveyron) : vue général sud. (crédit : John Naylor)

– Figure 145 : Église Saint-Pierre de Fourmagnac (Lot) : vue générale sud. (crédit : Thérèse Gaigé, Wikipédia)

– Figure 146 : Chapelle Notre-Dame de Castelnau-Pégayrols (Aveyron) : vue générale est. (crédit : Georges Estève, MAP)

– Figure 147 : Ancienne cathédrale Saint-Étienne d'Agde (Hérault) : vue générale. (crédit : Fagairolles, Wikipédia)

– Figure 148 : Ancienne abbatiale Saint-Pons de Saint-Pons-de-Thomières (Hérault) : vue général. (crédit : Yvon Comte, Monuments Historiques)

– Figure 149 : Chapelle Notre-Dame de Castelnau-Pégayrols (Aveyron) : plan. (crédit : Zodiaque)

– Figure 150 : Église Notre-Dame de Lacour (Tarn-et-Garonne) : plan sans échelle. (crédit : Inventaire général Midi-Pyrénées)

– Figure 151 : Ancienne cathédrale Saint-Étienne-de-la-Cité de Périgueux (Dordogne) : plan. (crédit : Zodiaque)

– Figure 152 : Ancienne cathédrale Saint-Étienne-de-la-Cité de Périgueux (Dordogne) : vue de la travée de chœur. (crédit : fonds Jacques Lacoste, Université Bordeaux Montaigne)
– Figure 153 : Abbatiale Sainte-Marie de Souillac (Lot) : vue de la nef vers l'ouest.
– Figure 154 : Cathédrale Saint-Front de Périgueux (Dordogne) : vue de la première travée. (crédit : Pol Mayer, Wikipédia)
– Figure 155 : Église Saint-Michel de Solignac (Haute-Vienne) : vue de la nef vers l'est. (crédit : Eugène Lefèbvre-Pontalis, MAP)
– Figure 156 : Ancienne abbatiale Saint-Amand de Saint-Amand-de-Coly (Dordogne) : vue du transept sud. (crédit : Jochen Jahnke, Wikipédia)
– Figure 157 : Ancien prieuré Notre-Dame d'Ambialet (Tarn) : vue de la nef vers l'est.
– Figure 158 : Ancien prieuré Notre-Dame d'Ambialet (Tarn) : vue du collatéral sud. (crédit : Zodiaque)
– Figure 159 : Église Saint-Jean-Baptiste de Saint-Mont (Gers) : vue de la nef vers l'ouest. (crédit : Zodiaque)
– Figure 160 : Église Notre-Dame-de-Parsac de Montagne (Gironde) : plan. (crédit : Jean-Auguste Brutails)
– Figure 161 : Église Saint-Jean-Baptiste de Preyssac d'Agonac de Château-l'Évêque (Dordogne) : vue de la nef vers l'est. (crédit : Emmanuel-Louis Mas, MAP)
– Figure 162 : Église Saint-Nicolas de Nogaro (Gers) : collatéral nord. (crédit : Mairie de Nogaro)
– Figure 163 : Église Saint-Nicolas de Nogaro (Gers) : arcature de l'abside axiale. (crédit : Jacques Dieudonné)
– Figure 164 : Église Notre-Dame de Lacour (Tarn-et-Garonne) : vue de la nef vers l'est. (crédit : Inventaire général Midi-Pyrénées)
– Figure 165 : Église Saint-Pierre de Nant (Aveyron) : vue de l'abside axiale et de la travée de chœur. (crédit : Françoise Gallès, Inventaire général Midi-Pyrénées)
– Figure 166 : Chevet de la chapelle Saint-Julien de Saint-Bertrand-de-Comminges dans le quartier du Plan.

Table des matières

Remerciements.....5

Avant-Propos.....6

Abbréviations.....6

Introduction.....7

1ère Partie : Présentation de l'objet d'étude.....11

Chapitre 1 - Historique.....13

1.La cité des Convènes avant 1083.....13

2.Le « renouveau » de la cité avec l'évêque de Comminges Bertrand de L'Isle-Jourdain (1083-1123).....14

3.La cathédrale après saint Bertrand.....18

Chapitre 2 - Historiographie.....20

1.La cathédrale d'un seul homme, saint Bertrand.....20

2.L'apport de l'archéologie sur l'étude monographique au début du XXe siècle.....23

3.La thèse de Robert Vassas et sa postérité.....26

4.Les synthèses de Dagmar Kroebel et de Jean Rocacher.....30

Chapitre 3 - Historique des restaurations.....37

Chapitre 4 - Présentation du site et de l'aire d'étude.....41

2e Partie : Étude du bâti.....47

Méthodologie.....50

Chapitre 1 : Description archéologique.....52

1 Analyse des élévations extérieures.....52

1.1 .Les faces extérieures du clocher.....52

1.2 .Les murs pignons des collatéraux de la première travée.....54

1.3 .La façade nord.....55

1.4 .La façade sud.....58

2 Analyse des élévations intérieures et de l'organisation de la nef.....59

2.1 .Le parement.....60

2.2 .Le mur ouest, ou revers de la façade.....60

2.3 .Le système de pilastres superposés des murs gouttereaux.....61

2.4 .La séparation en travées....62
2.5 .La quatrième travée....66
2.6 .Les trous de boulin (fig. 56)....67
2.7 .Les corbeaux de la tribune en bois disparue....67
2.8 .Les piliers à ressauts 68
2.8.1 La séparation longitudinale de la nef....69
2.8.2 L'intégration des piliers dans le plan....70
3 L'équilibre du clocher dans la première travée....71
4 Le clocher : l'escalier en vis et la salle haute....72
4.1 .Le passage dans la façade....73
4.2 .La salle haute : morphologie générale....74
4.3 .Le mur est....74
4.4 .Les murs nord et sud....75
4.5 .Le mur occidental....76
4.6 .La voûte en arc-de-cloître....77
4.7 .Le bandeau d'appui du plancher disparu....77
4.8 .Évolution de la salle haute depuis son état roman....77
Chapitre 2 - Conclusion de l'étude de cas et restitution partielle de la cathédrale romane....79

3e partie : Comparaisons et mise en perspective du chantier de Saint-Bertrand-de-Comminges....85
Chapitre 1 : Comparaison de la cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges avec la collégiale de Saint-Gaudens....89
Chapitre 2 : La tour occidentale et la première travée de la cathédrale romane de Saint-Bertrand-de-Comminges, et les autres solutions d'accueil dans les églises du sud-ouest de la France....93
1.Une avant-nef à Saint-Bertrand-de-Comminges ?....93
2.Les rapports avec les tours-porches du Limousin....95
3.Un aspect massif et un décor rare....97
4.Vers une datation et une cartographie du projet de la cathédrale romane....98
Chapitre 3 : Le système des arcatures intérieures dans la nef : comparaison avec des solutions similaires dans le sud-ouest de la France et le nord de l'Espagne....100
1. Arcatures contemporaines de la nef....101
1.1. Les églises à vaisseau central épaulé par des collatéraux moins élevés....101

1.2. Les églises à nefs uniques....104
1.3. Les églises à nefs uniques : les églises voûtées d'une file de coupoles....106
2. Arcatures ajoutée à posteriori après changement de voûtement....107
3. La question du décor....110
4. La fonction des arcatures de Saint-Bertrand-de-Comminges....112

Conclusion....115

Sources....119
Sources inédites....119
Sources publiées....119
Archives....119
Bibliographie....121
Table des illustrations....133
Table des matières....143

UNIVERSITÉ TOULOUSE Jean Jaurès

UFR Histoire, Histoire de l'Art et Archéologie
Département d'Histoire

Les parties romanes de l'ancienne cathédrale Sainte-Marie de Saint-Bertrand-de-Comminges (Haute-Garonne)

Volume 2 : Illustrations

Mémoire de Master 2 Études Médiévales
présenté par Oriane Pilloix
sous la direction de Quitterie Cazes
Juillet 2016

TRACES

FRAMESPA UMR 5136
France Amériques Espagne
Sociétés Pouvoirs Acteurs

Figure 1 : Vue aérienne de Saint-Bertrand-de-Comminges (crédit : Damien Bouyssi http://www.photo-aerienne-en-paramoteur.fr/haute-garonne-s.htm).

Figure 2 : Plan de la ville antique, d'après J.-L. Paillet (Alain Badie, Robert Sablayrolles, Jean-Luc Schenck, Saint-Bertrand de-Comminges, Le temple du forum et le monument à enceinte circulaire, Études d'Archéologie Urbaine, Bordeaux, Aquitania, 1994, p. 13).

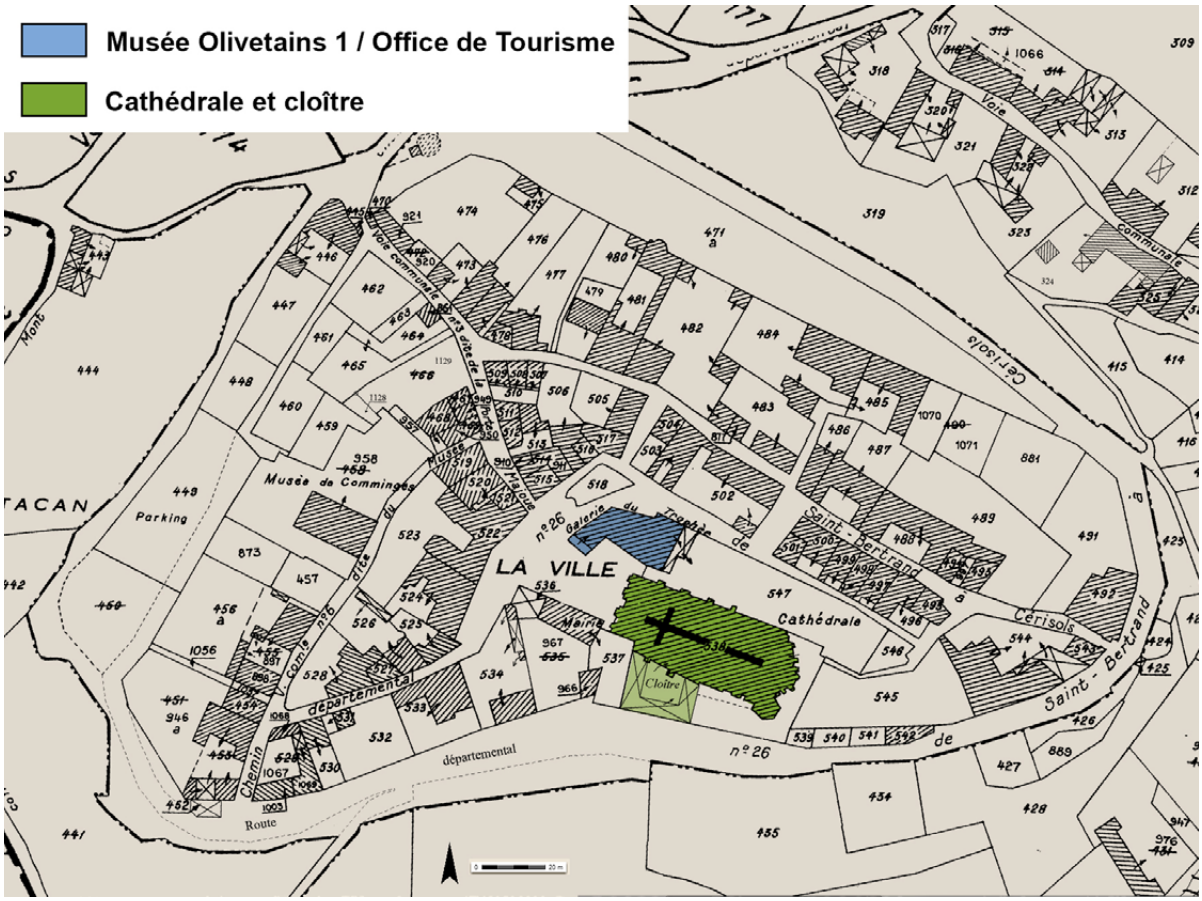
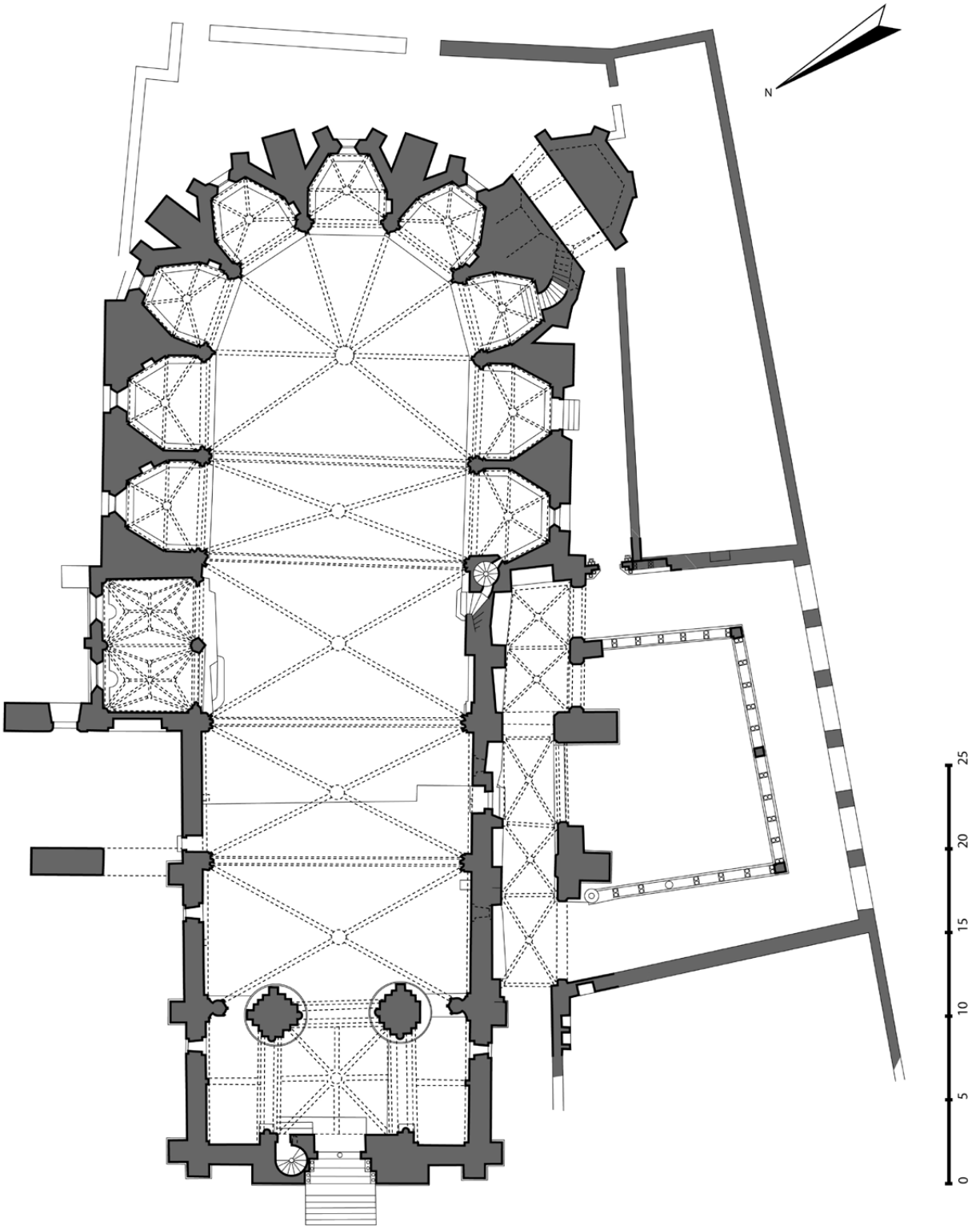


Figure 3 : Cadastre de la ville haute (crédit : Géoportail).

Figure 4 : Coupe longitudinale est-ouest et vue du chevet. Relevé de Robert Vassas, 1948, MAP, 0082/031/1002.



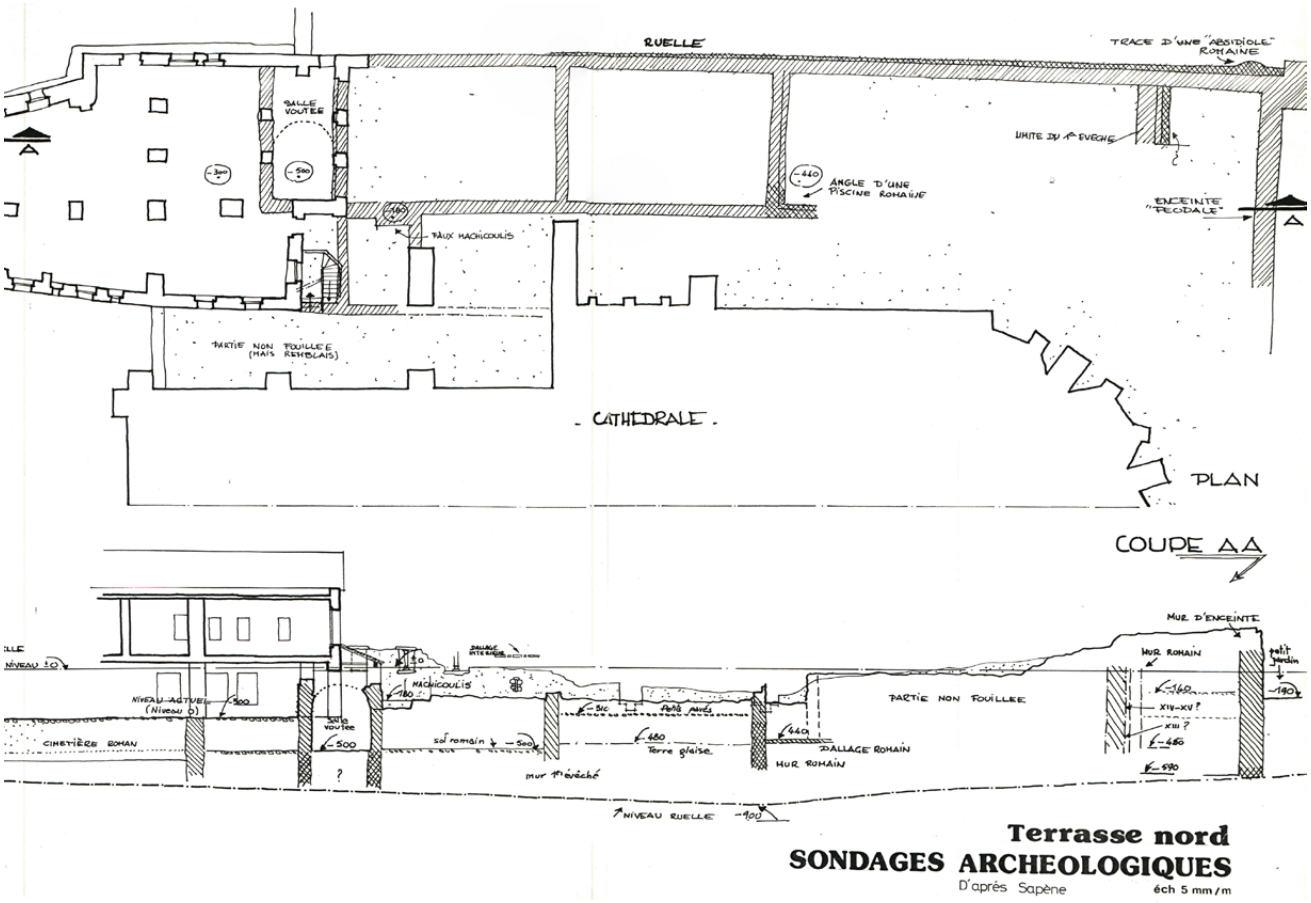
Saint-Bertrand-de-Comminges (Haute-Garonne) : *Plan de l'ancienne cathédrale Sainte-Marie et du cloître,d'après Robert Vassas, 1948.* (dessin : Oriane Pilloix - 2015)

Figure 05 : Plan de la cathédrale, d'après Robert Vassas, 1948. (DAO : Oriane Pilloix, 2015).

Figure 06 : Vue des stalles et du buffet d'orgue (crédit : Arzhêliz Diard).

Figure 08 : Mur est du clocher depuis le chœur (détail). Mieusement, 1881, n°mh002611, MAP.

Figure 07 : Tympan du portail de la façade ouest.



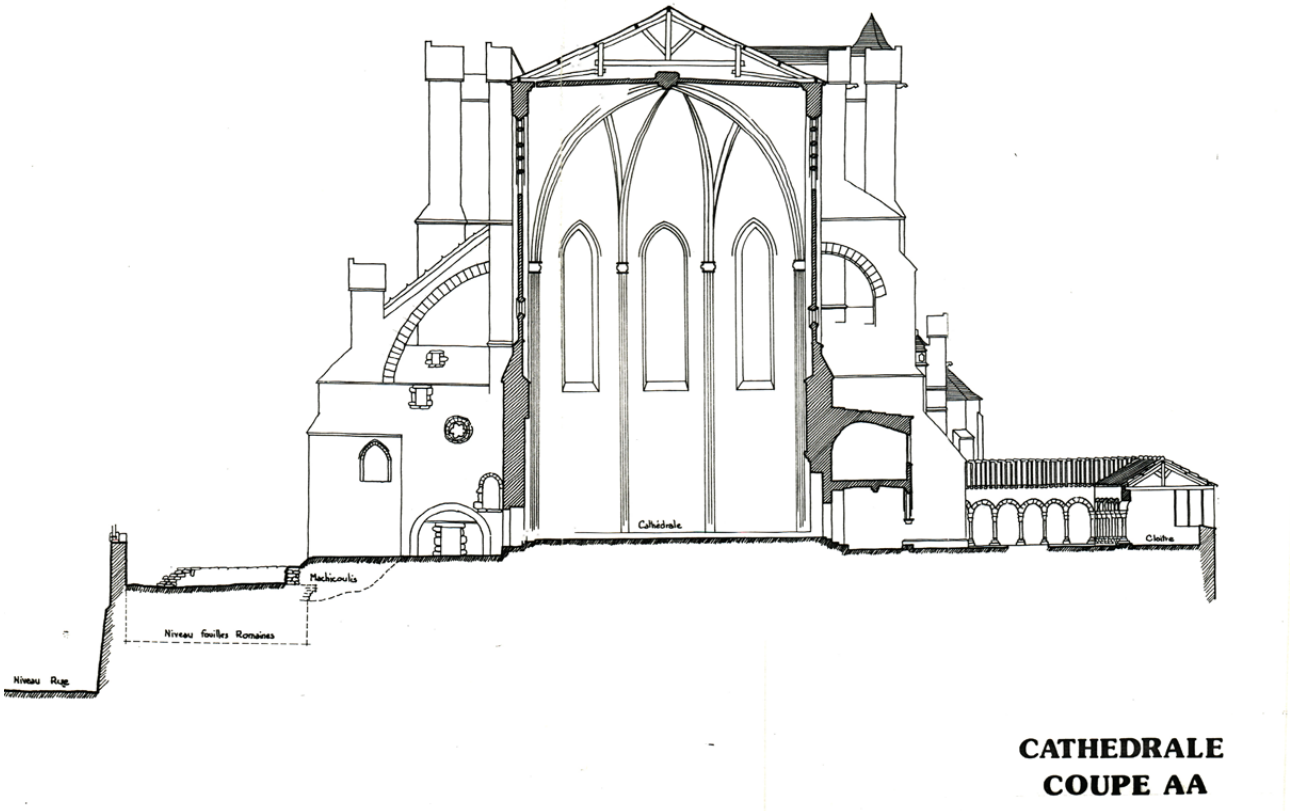


Figure 09 : coupes des terrasses nord, dossier Projet pour les Olivetains, Bernard Voinchet, DRAC Occitanie (site de Toulouse), 19 DRAC 336.

Figure 10 : Fondations de la cathédrale dans l'oratoire sous la chapelle de Castillon.

Figure 11 : Façade ouest de la cathédrale. Photographie de Séraphin-Médéric Mieusement, 1892, n° mh022600, MAP.

Figure 12 : Louis Fiancette d'Agos, façade de la cathédrale Saint-Marie de Saint-Bertrand-de-Comminges, avant 1878, dessin, collection privée.

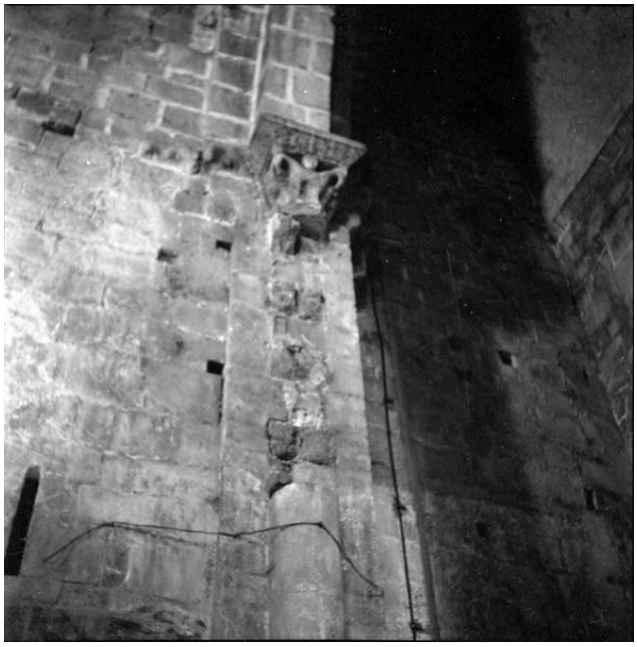


Figure 13 : Colonne engagée nord au revers de la façade avant restauration. Photographie de Robert Vassas, 1948, n°44L04547, MAP.

Figure 14 : Haut du mur sud de la 3ème travée avant restauration. Photographie de Sylvain Stym-Popper, n°44L04547, MAP.

Figure 15 : Mur sud de la 3ème travée : baie murée, avant restauration. Photographie de Sylvain Stym-Popper, n°44L04538, MAP.

Figure 16 : Vue aérienne de la plaine de Saint-Bertrand-de-Comminges (crédit Damien Bouyssi).

Figure 17 : Façade ouest depuis le bas de la place.

Figure 18 : Voûte en arc-de-cloître de la première travée.

Figure 19 : Mur est du clocher sous la voûte gothique.

Figure 20 : Moulure de séparation entre les murs romans et la reconstruction gothique, mur nord des 3ème et 4ème travées de la nef.

Figure 21 : Mur nord de la 1ère travée : bûchage enduit de la banquette sous le pilastre inférieur.

Figure 22 : Mur sud de la 4ème travée : banquette diminuée en hauteur et bûchage enduit.

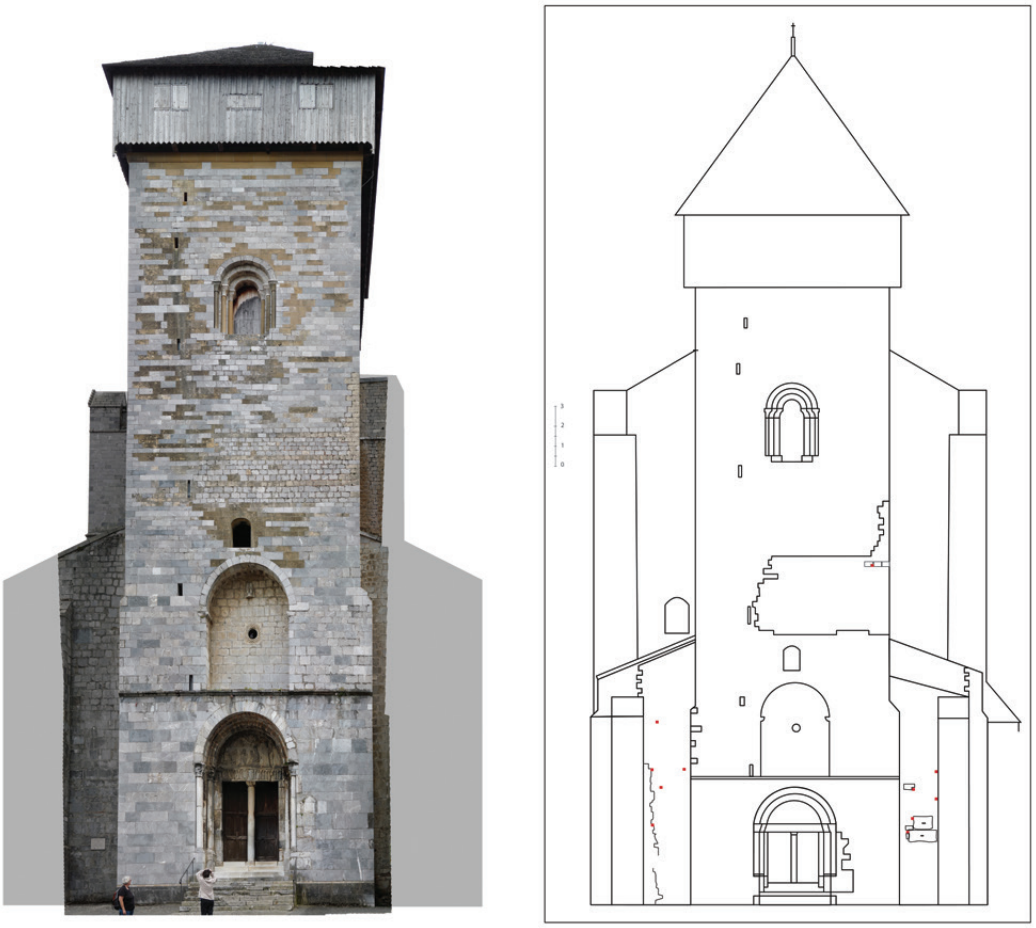


Figure 23 : Façade ouest : photomontage et relevé (DAO : Oriane Pilloix, 2016).

Figure 24 : Façade ouest : Parement d'assises anciennes en bandes bicolore.

Figure 25 : Intrados de la niche en plein cintre du clocher (crédit : Arzhêliz Diard).

Figure 26 : Trou de boulin bouché de la façade ouest du clocher.

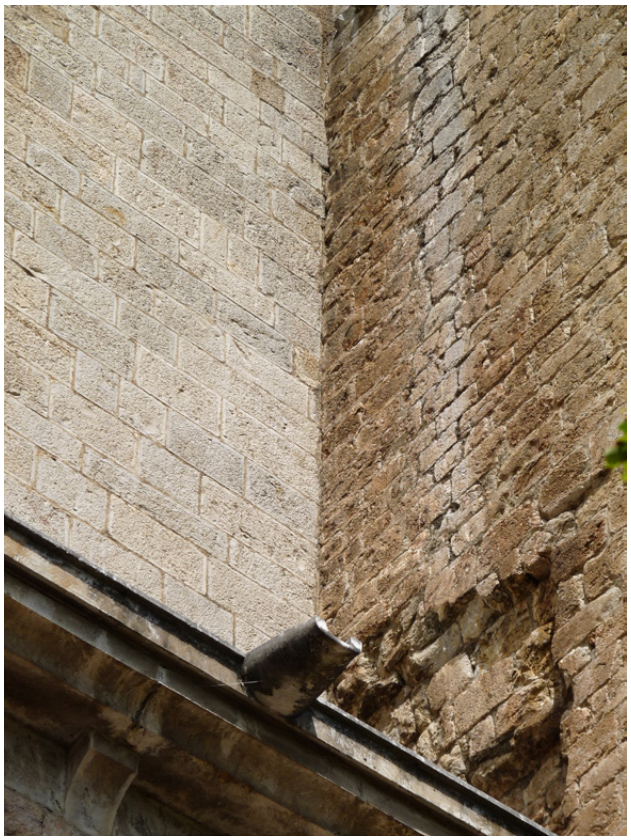


Figure 28 : Mur pignon de la nef gothique s'appuyant au sud contre le clocher.

Figure 27 : Face nord du clocher : zone enduite au-dessus des baies géminées restaurées.

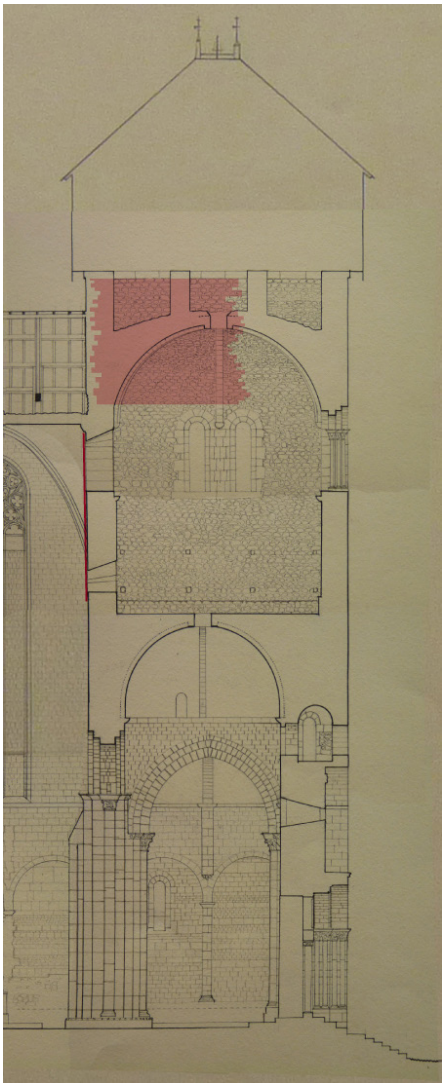


Figure 29 : Emplacement des zones enduites du clocher, d'après un relevé de Robert Vassas (cf fig. 04).

Enduit à motif de faux parement de la nef

Zones enduites de l'extérieur du clocher

Figure 30 : Enduit peint du sommet du mur est du clocher sous la voûte gothique.

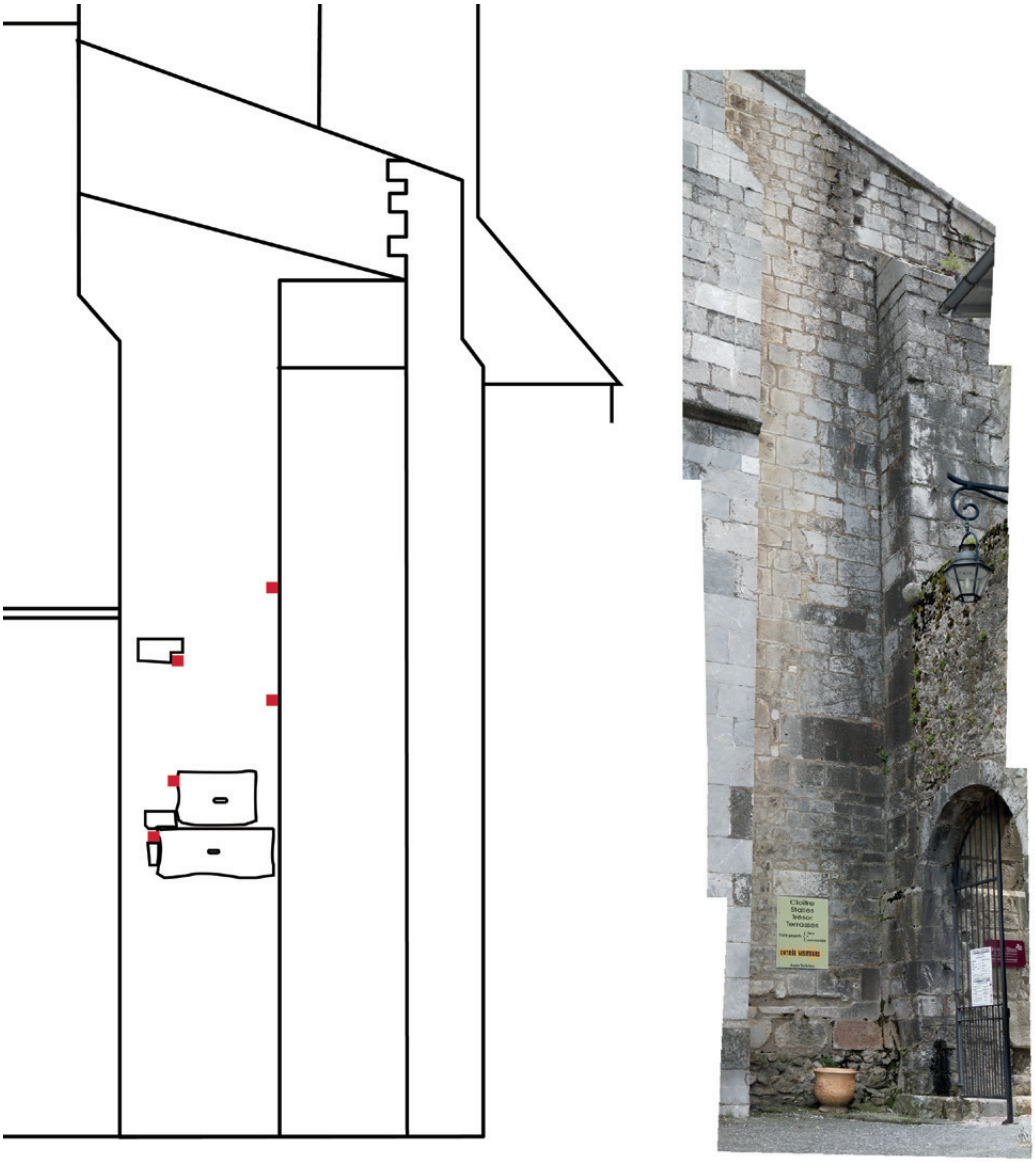


Figure 31 : Relevé de la façade ouest : mur pignon sud, relevé avec pierres antiques et trous de boulins, et photo-montage sans échelle. (DAO : Oriane Pilloix, 2016).

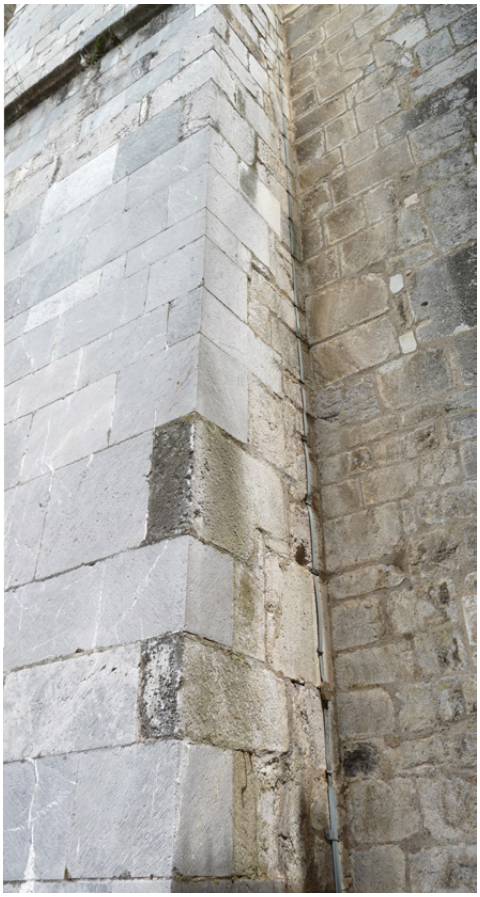


Figure 32 : Angle et détail du chaînage entre le mur pignon sud et le ressaut de la façade du clocher. Photomontage.

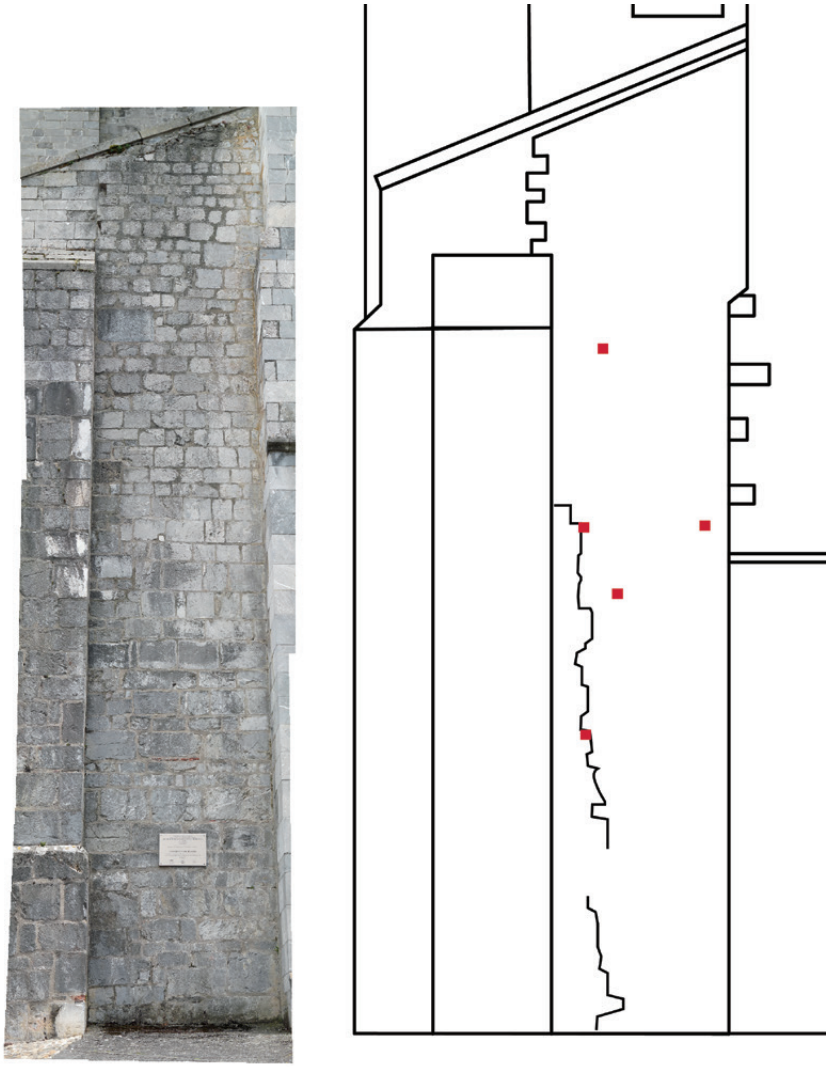


Figure 33 : Relevé de la façade ouest : mur pignon nord, relevé avec ruptures et trous de boulins, et photomontage sans échelle. (DAO : Oriane Pilloix, 2016).

Figure 34 : Détail du chaînage entre le mur pignon nord et le contrefort (flèches indiquant certains des points de chaînage).

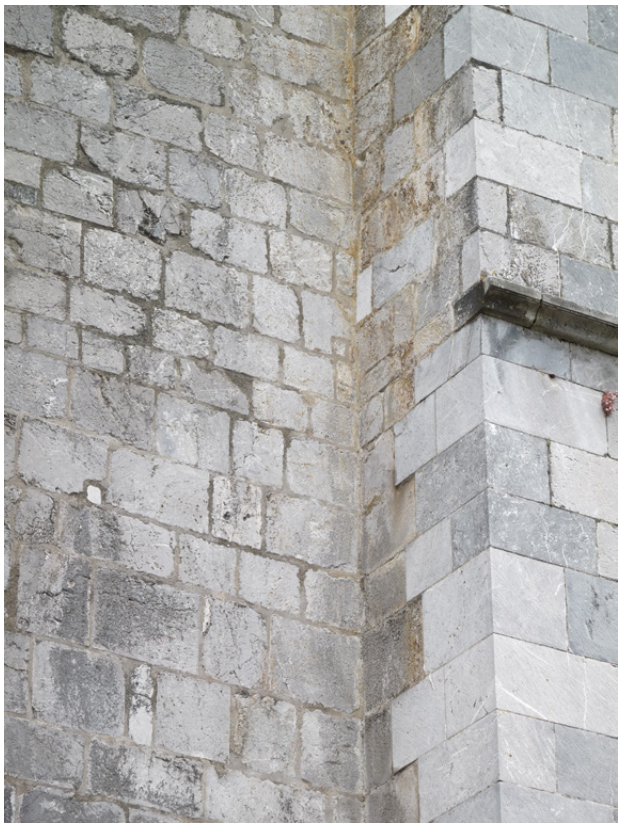


Figure 35 : Angle et détail du chaînage entre le mur pignon nord et le ressaut de la façade du clocher.

Figure 36 : Détail des assises en carreaux à l'angle nord de la façade du clocher.

Figure 37 : Mur ouest de la chapelle de Castillon, dit « à ouvertures multiples », avant restauration. Photographie de Sylvain Stym-Popper, n°44L04516, MAP.

Figures 38, 39, 40 : Façade nord, 3ème, 2ème et 1ère travées de la nef : photomontages.

Figures 41, 42, 43 : Façade nord, 3ème, 2ème et 1ère travées de la nef : relevés sur fond du photomontage (DAO : Oriane Pilloix, 2016)).

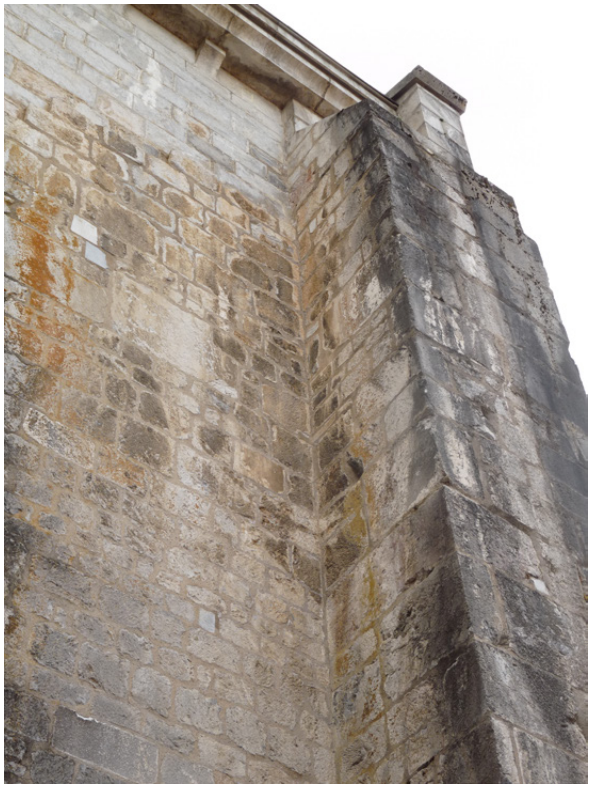


Figure 44 : Façade nord, 1ère travée : chaînage avec le contrefort ouest.

Figure 45 : Façade nord, 1ère travée : chaînage avec le contrefort est.

Figure 46 : Façade nord, 2ème travée : chaînage avec le contrefort ouest. Photomontage.

Figure 47 : Façade nord : mur ouest de la chapelle de Castillon et mur de la 3ème travée.

Figure 48 : Façade nord, 3ème travée : chaînage avec le contrefort ouest, bas du mur.

Figure 49 : Façade nord, 3ème travée : chaînage avec le contrefort ouest, haut du mur.

Figure 50 : Façade nord : contrefort oriental de la 3ème travée (en rose) sur lequel s'appuie le mur ouest de la chapelle de Castillon.

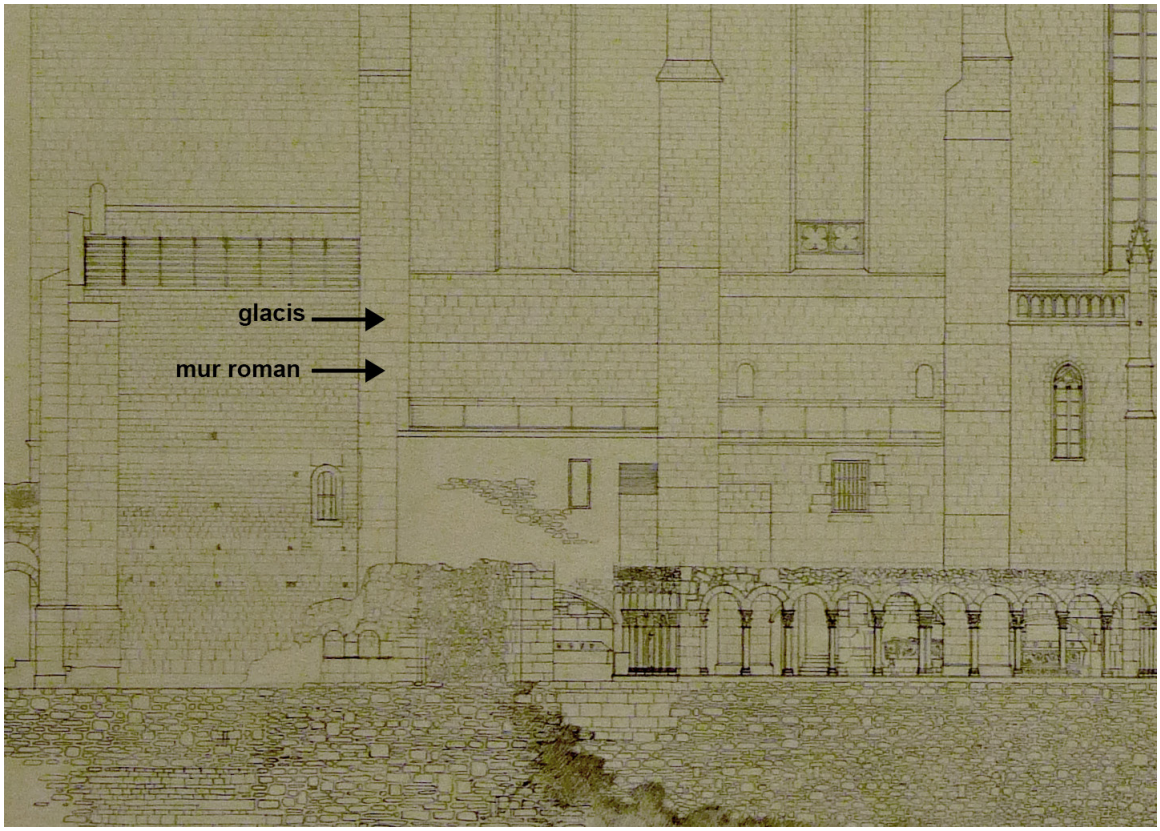


Figure 51 : Élévation sud de la cathédrale. Relevé de Robert Vassas, 1948, MAP, 0082/031/1002.

Figure 52 : Façade sud, 1ère travée. Photo-montage.

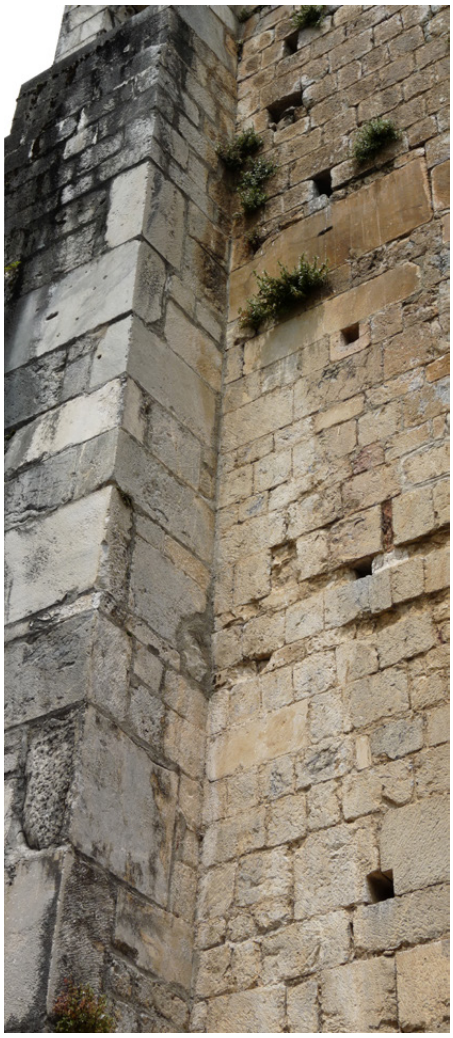


Figure 53 : Façade sud, 1ère travée : chaînage avec le contrefort ouest.

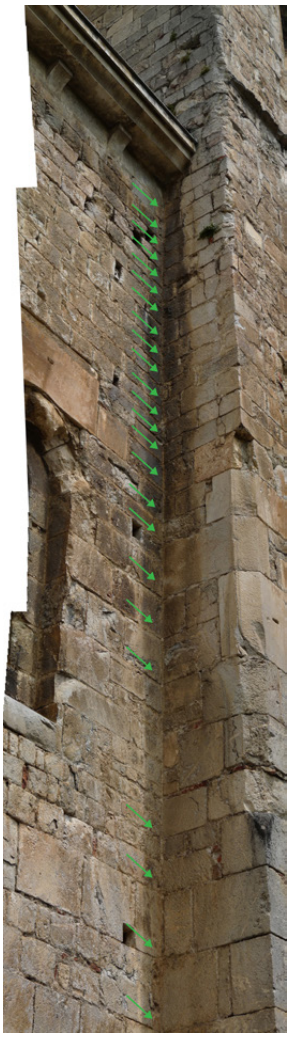


Figure 54 : Façade sud, 1ère travée : chaînage avec le contrefort est, indiqué partiellement par les flèches. Photo-montage.

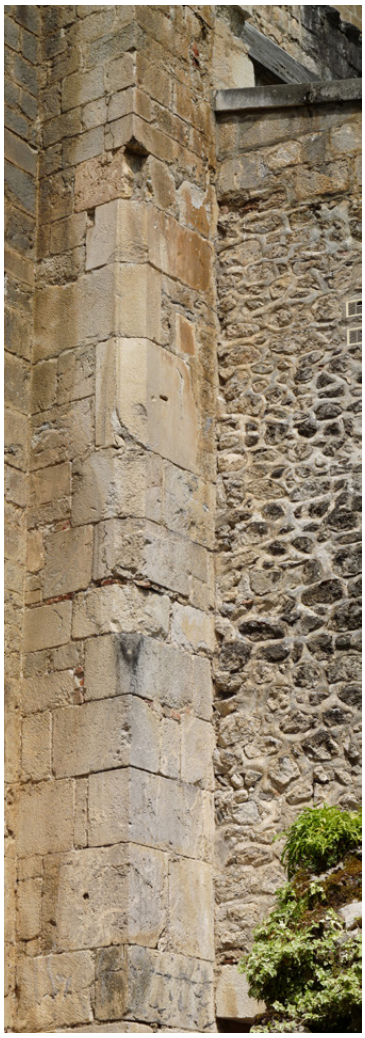


Figure 55 : Façade sud : Chanfrein sur l'arête du contrefort oriental de la 1ère travée.

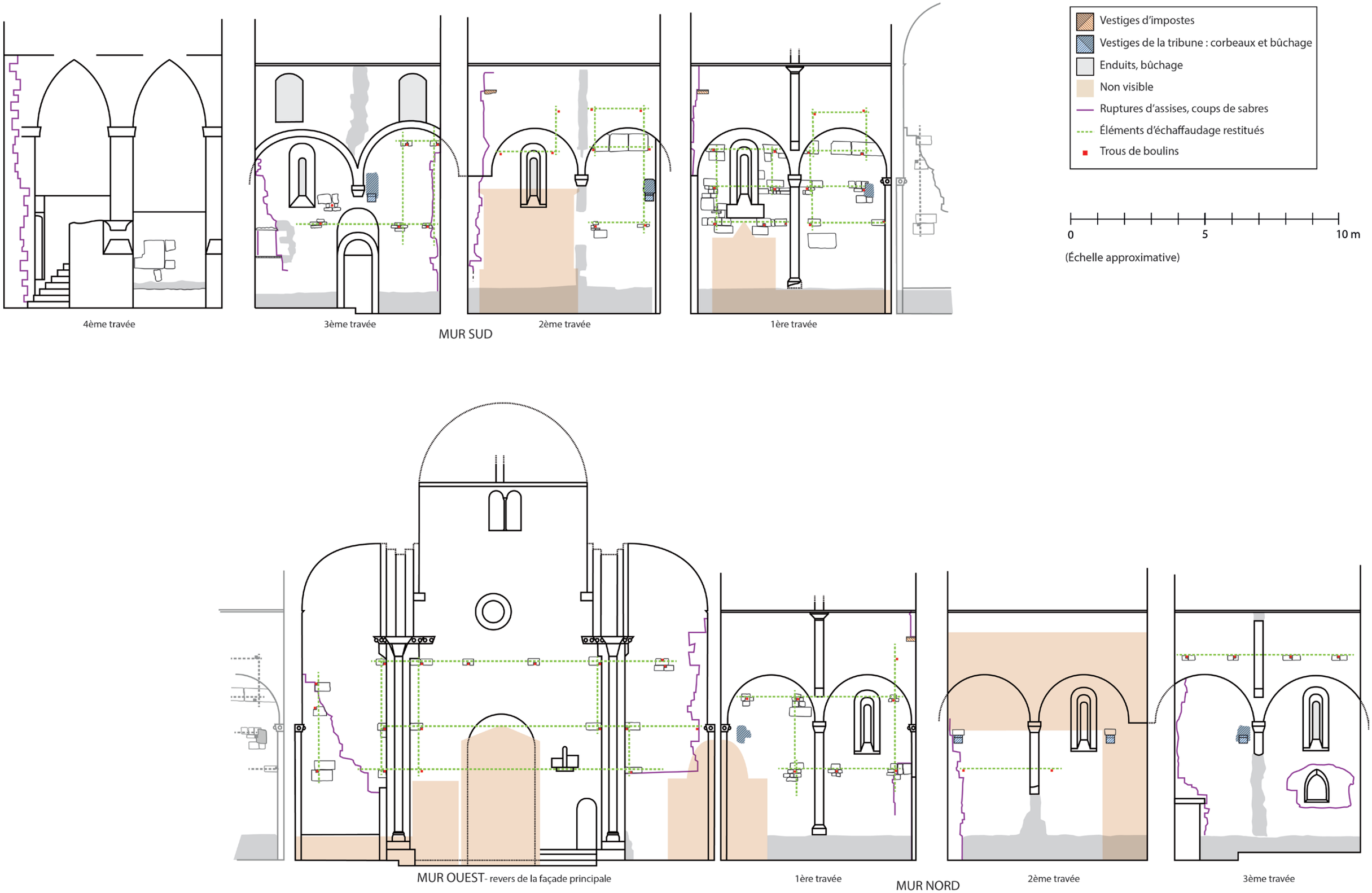


Figure 56 : Minute d'observation du parement intérieur de la cathédrale, sans échelle. (DAO : Oriane Pilloix, 2015).

Figure 57 : mur pignon du collatéral nord de l'avant-nef, parti haute.

Figure 58 : mur pignon du collatéral sud de l'avant-nef. Photomontage.

Figure 59 : Ressaut interrompu du mur pignon du collatéral sud.

Figure 60 : mur pignon du collatéral nord de l'avant-nef. Photomontage.

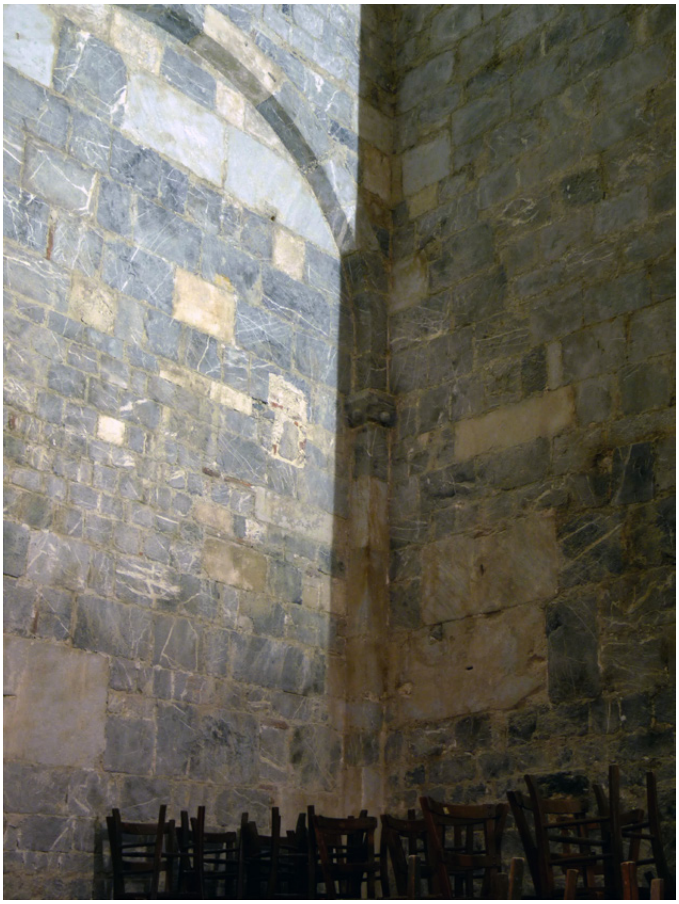


Figure 61 : Angle sud-ouest de l'avant-nef, chaînage entre le mur pignon et le mur gouttereau sud.

Figure 62 : 1ère travée, mur gouttereau sud. Photomontage.

Figure 63 : 1ère travée, mur gouttereau nord. Photomontage.

Figure 64 : 2ème travée, mur gouttereau sud. Photomontage.

Figure 65 : 3ème travée, mur gouttereau nord.

Figure 66 : 3ème travée, mur gouttereau sud.

Figure 67 : Détail du pilastre du mur sud de la 1ère travée.

Figure 68 : 1ère travée, mur gouttereau sud : ressaut oriental de l'arcature.

Figure 69 : 1ère travée, mur gouttereau sud : vestige d'imposte au-dessus de l'arcature.

Figure 70 : 2ème travée, mur gouttereau sud : ressaut occidental de l'arcature.

Figure 71 : 2ème travée, mur gouttereau sud : retombée de l'arc oriental, trace d'imposte en partie haute.

Figure 72 : 2ème travée, mur gouttereau nord : détail de la retombée de l'arcature oriental derrière l'escalier de l'orgue.

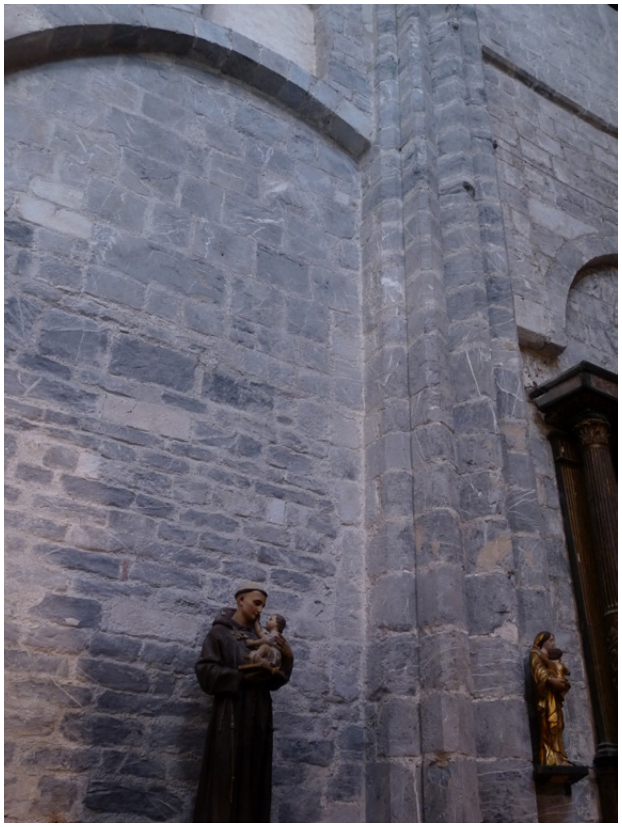


Figure 73 : 3ème travée, mur gouttereau sud : arc occidental.

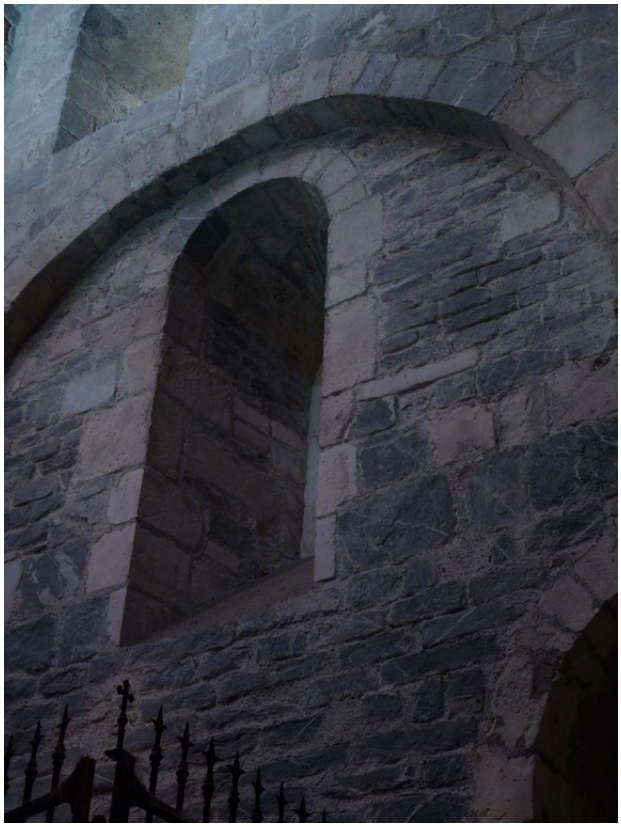


Figure 74 : 3ème travée, mur gouttereau sud : baie à simple rouleau sous l'arc oriental.

Figure 75 : 3ème travée, mur gouttereau nord : porte moderne.

Figure 76 : 3ème travée, mur gouttereau nord : baie gothique ouverte sous l'arc oriental.

Figure 77 : 3ème travée, mur gouttereau nord : baie en plein cintre murée sous l'arc oriental.

Figure 78 : 4ème travée, côté sud : porte de l'escalier d'accès aux terrasses dans la courbure de l'escalier de la chapelle de Cosnac.

Figure 79 : 4ème travée, côté sud : maçonnerie reprise à l'est de la chapelle de Cosnac.

Figure 80 : Escalier en vis des terrasses des chapelles : transition entre le noyau à tambour roman et les marches portant noyau modernes.

Figure 81 : 1ère travée, pilier à ressauts nord : détail du pilastre coupé pour l'insertion de l'arc en lancette gothique.

Figure 82 : 1ère travée, pilier à ressauts sud : pilastre bûché au sud, et ressaut coupé pour l'insertion de l'arc en lancette gothique.

Figure 83 : Pilier à ressauts sud : ressauts coupés à l'est.

Figure 84 : Pilier à ressauts nord : ressauts coupés à l'est pour former une base pour l'orgue.

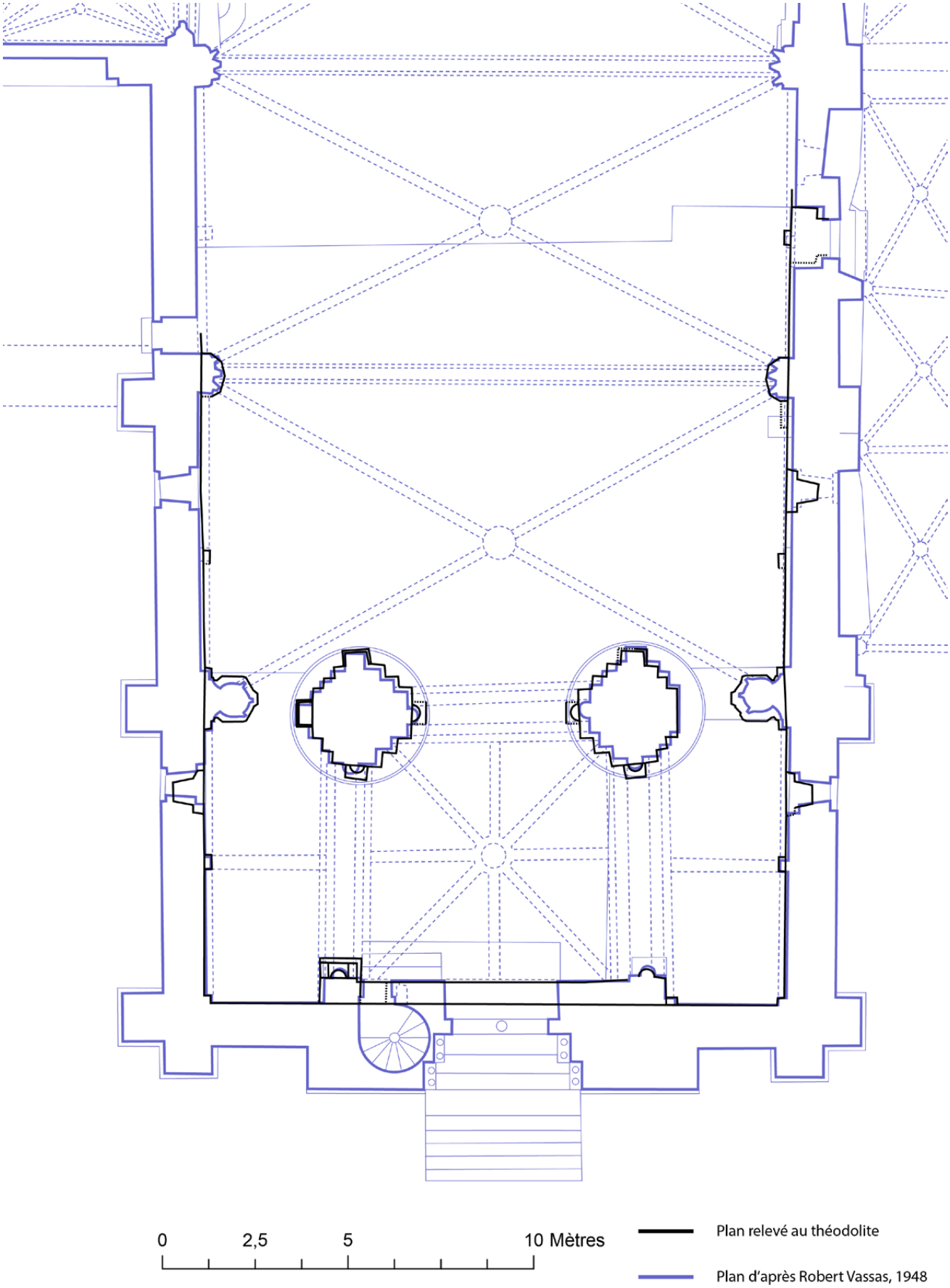


Figure 85 : Relevé au théodolite des parties romanes superposé au plan de Robert Vassas. (DAO : Oriane Pilloix, 2016)

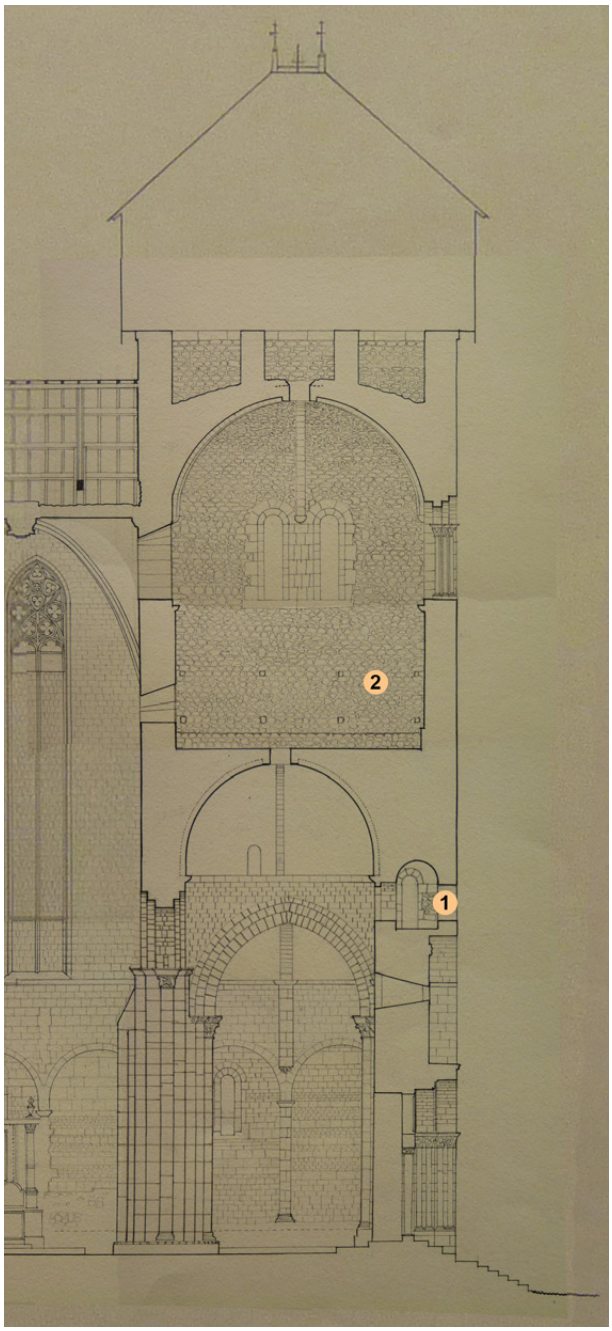


Figure 86 : Coupe du clocher, d'après Robert Vassas. 1 : passage intermédiaire dans l'épaisseur de la façade ; 2 : salle haute du clocher.

Figure 87 : Escalier du clocher : voûte hélicoïdale portant les marches.

Figure 88 : Escalier du clocher : fin de la voûte hélicoïdale, début des marches à angles vifs.

Figure 89 : Escalier du clocher : marque lapidaire « R » renversé.

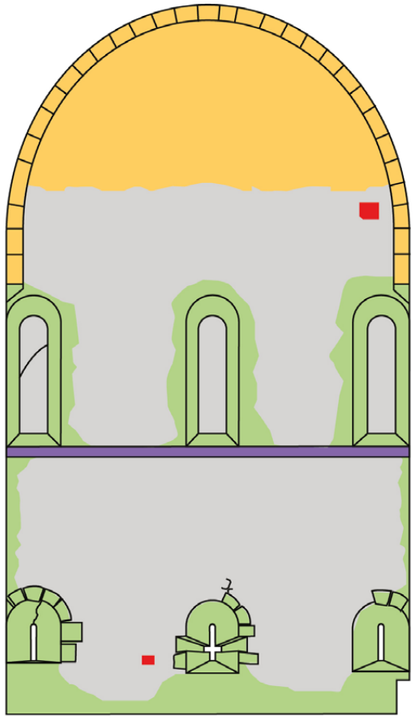
Figure 90 : Mur nord et accès du passage intermédiaire. Photomontage.

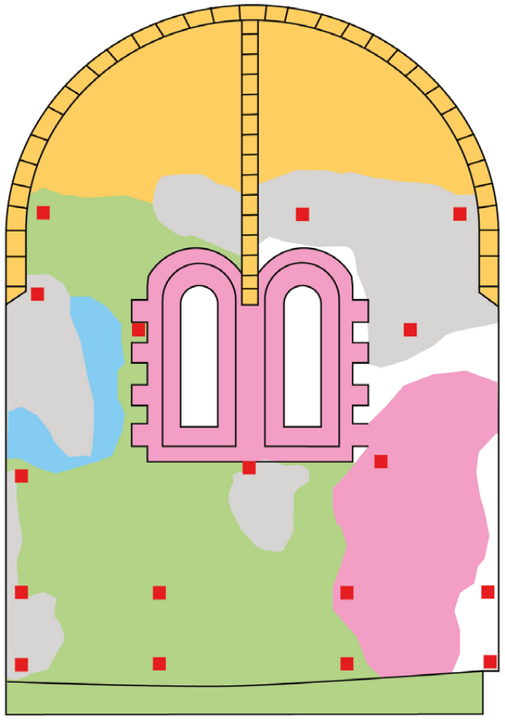
Figure 91 : Salle sud du passage : porte ouverte dans la face sud du clocher.

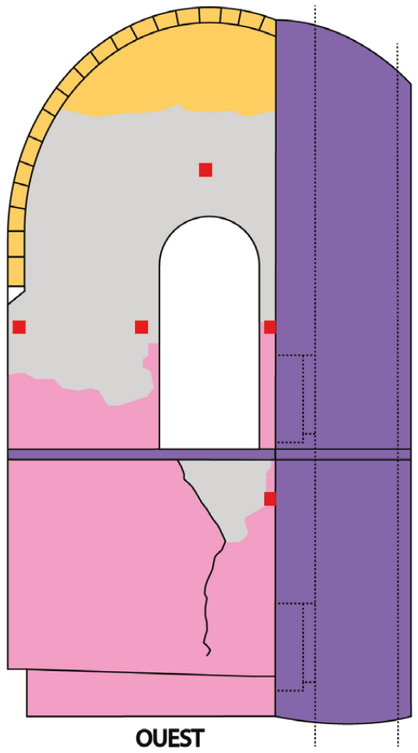
Figure 92 : Porte vers la salle sud du passage dans œuvre.

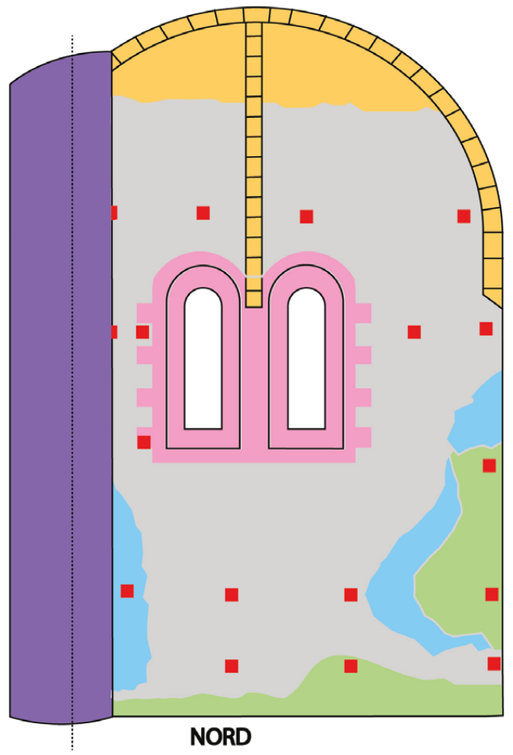
Figure 93 : Cage d'escalier dans la salle haute.

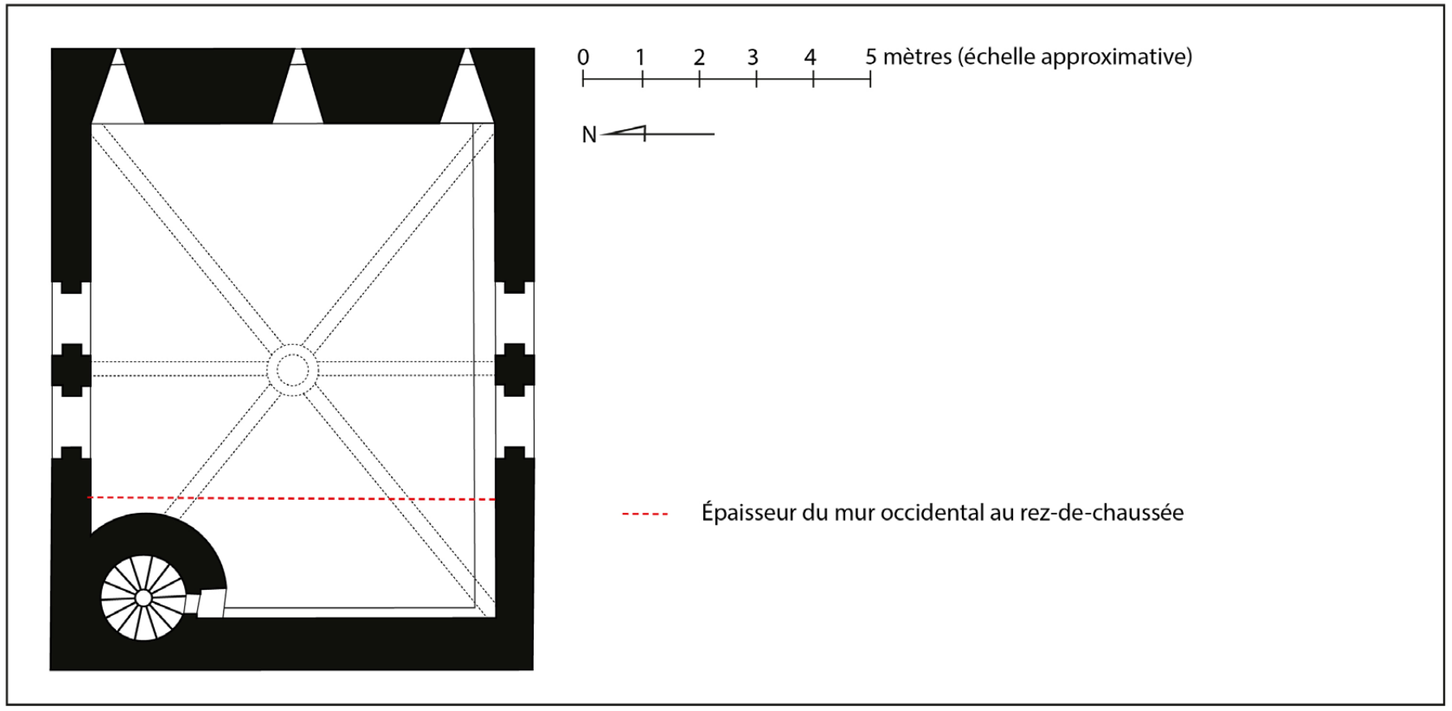
Figure 94 : Fin du parement roman de la cage d'escalier, reconstruction (XIXe siècle?) en assises irrégulières et joints beurrés.











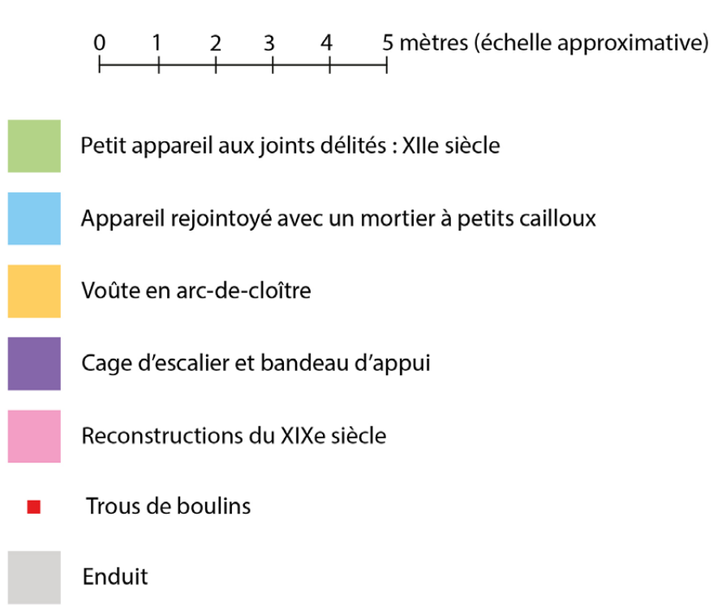


Figure 95 : Plan et relevés des murs de la salle haute du clocher. (DAO : Oriane Pilloix, 2016).

Figure 96 : Salle haute, mur est : jours inférieurs.

Figure 97 : Salle haute, mur est : archères supérieures et bandeau d'appui.

Figure 98 : Salle haute, mur est : jour inférieur médian.

Figure 99 : Salle haute, mur nord : arc de la baie jumelée ouest.

Figure 100 : Salle haute, mur nord : parement rejointoyé avec mortier à petits cailloux.

Figure 101 : Salle haute, mur sud, ébrasement de l'archère sud du mur est : parement rejointoyé avec mortier à petits cailloux.

Figure 102 et 102b : Salle haute, mur sud : « banquette » au bas du mur.

Figure 103 : Salle haute, mur ouest : parement irrégulier en partie inférieure du mur.

Figure 104 : Salle haute, mur ouest : baie en plein cintre et bandeau d'appui.

Figure 105 : Salle haute : voûte en arc-de-cloître.

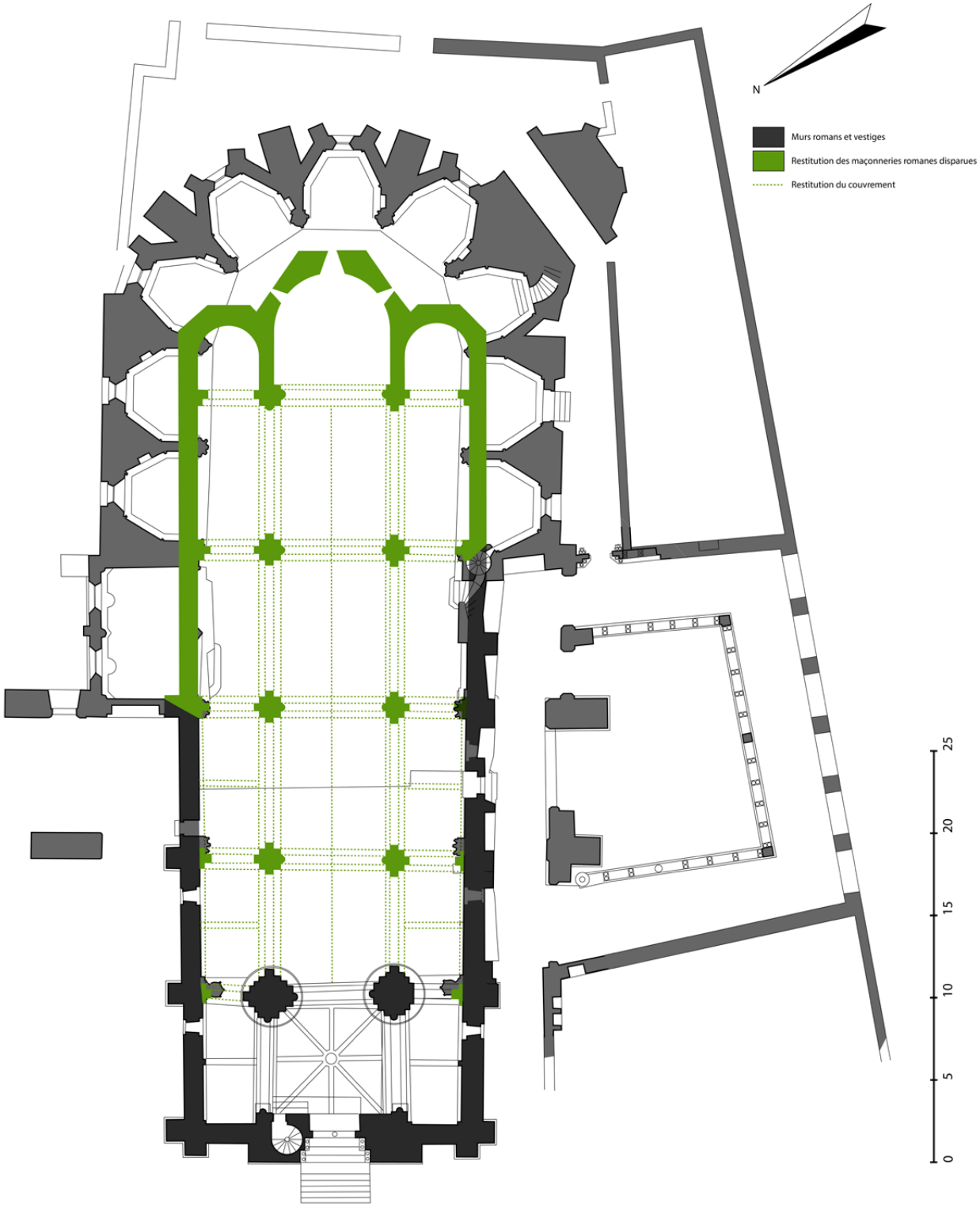


Figure 106 : Restitution du plan de la cathédrale romane. (DAO : Oriane Pilloix, 2016).

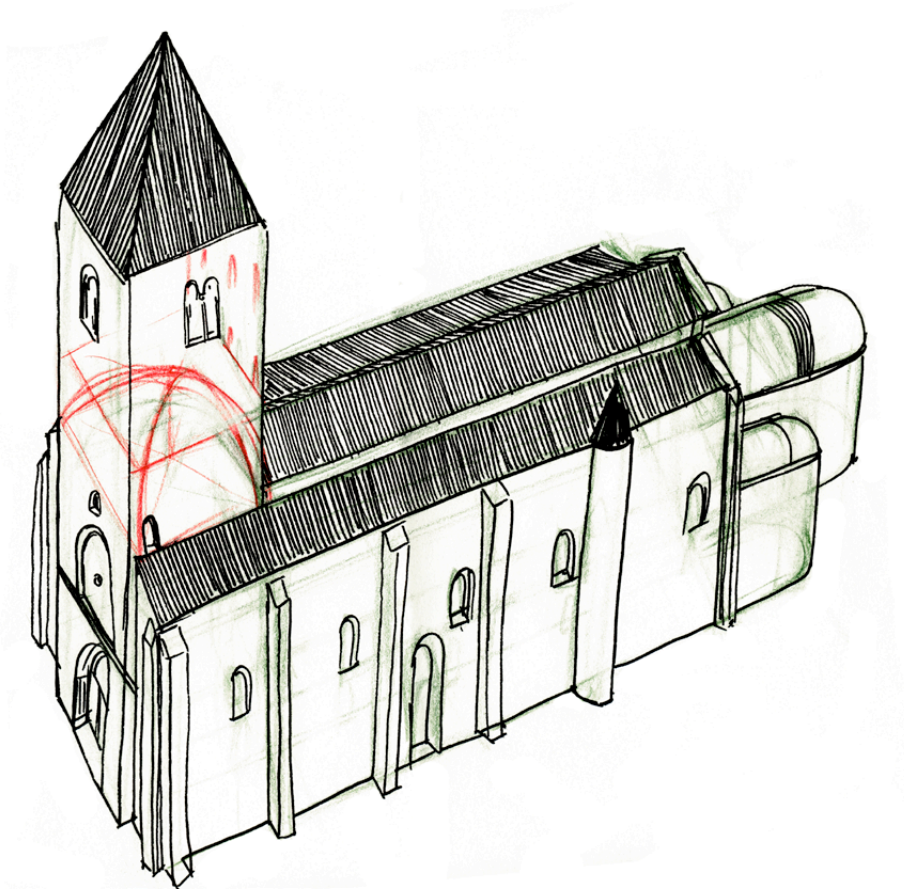


Figure 107 : Proposition de restitution en élévation de la cathédrale romane, croquis en perspective axonométrique sans échelle. (dessin : Oriane Pilloix)

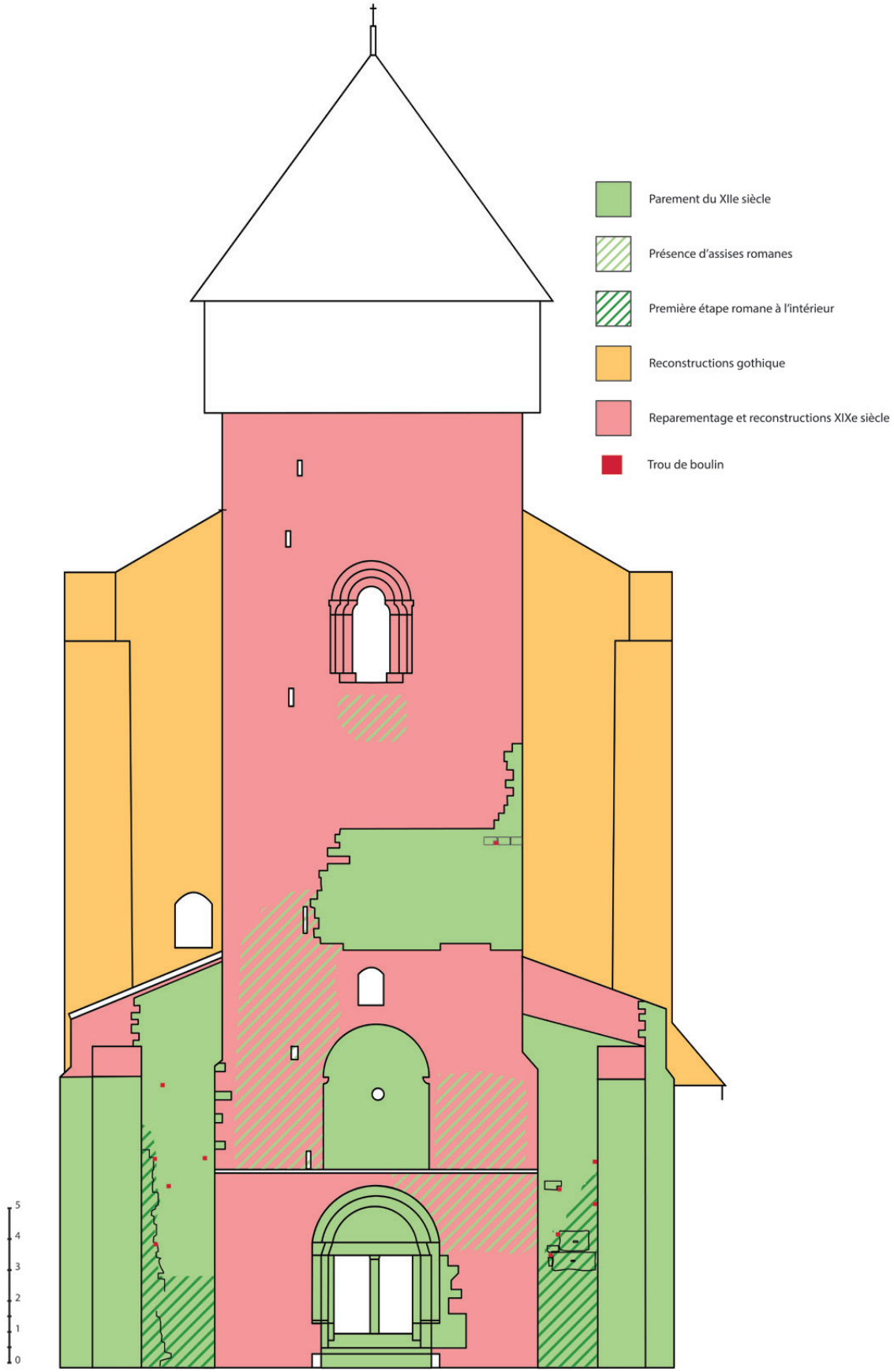


Figure 108 : Façade ouest de la cathédrale : relevé phasé d'après un photomontage. (DAO : Oriane Pilloix, 2016)

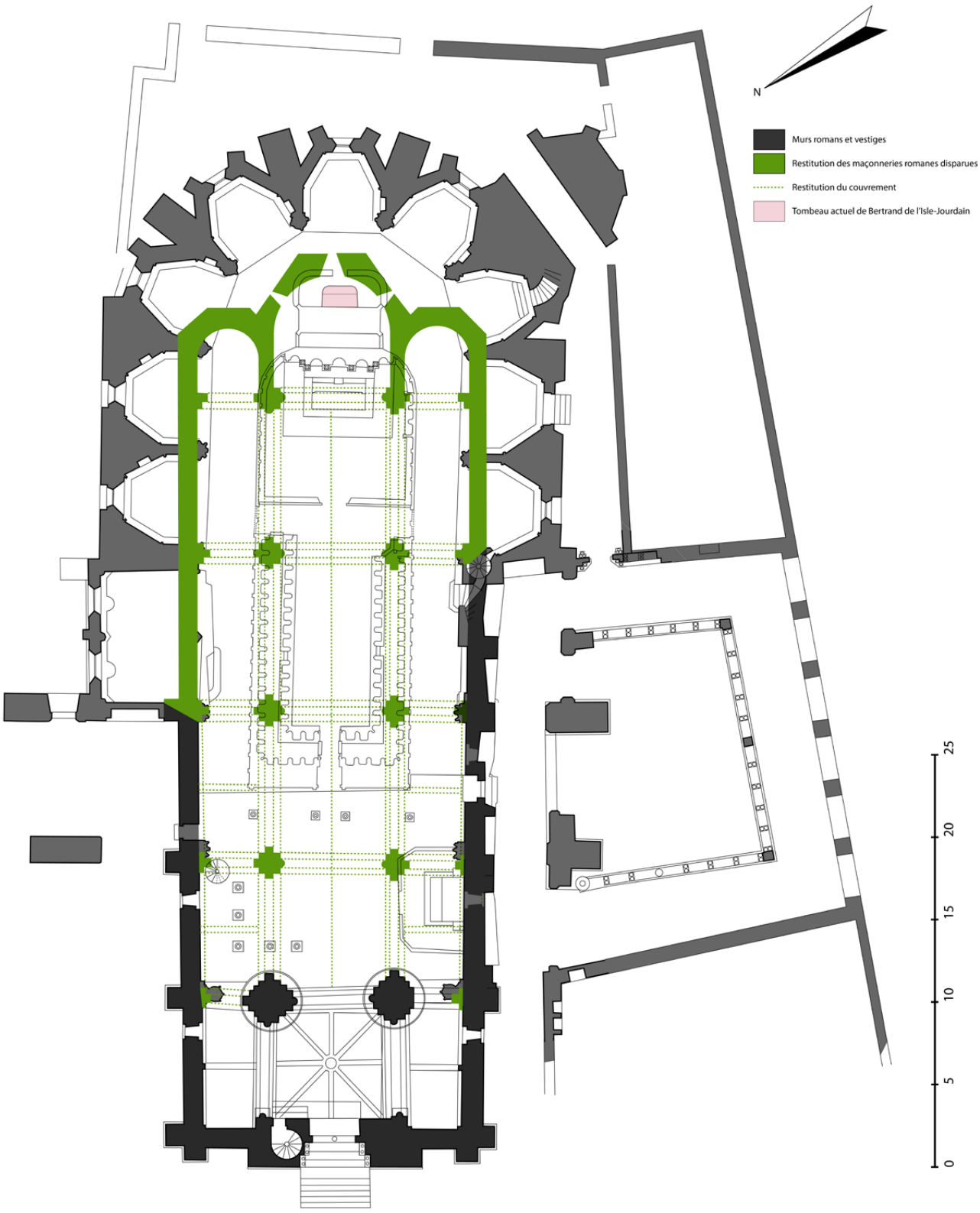


Figure 109 : Restitution du plan de la cathédrale romane avec indication des stalles du XVIe siècle (DAO : Oriane Pilloix, 2016).

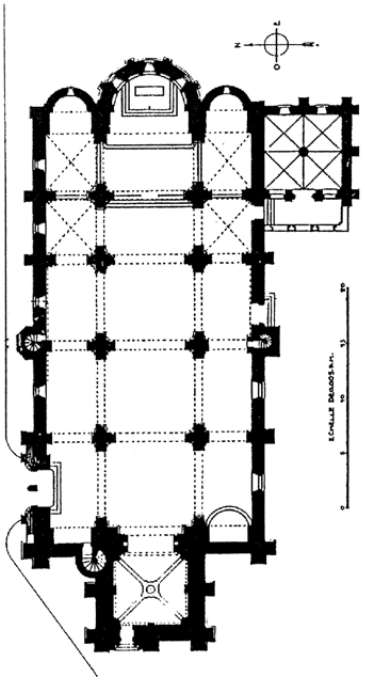


Figure 110 : Collégiale Saint-Pierre-Saint-Gaudens de Saint-Gaudens (Haute-Garonne) : plan. MAP.

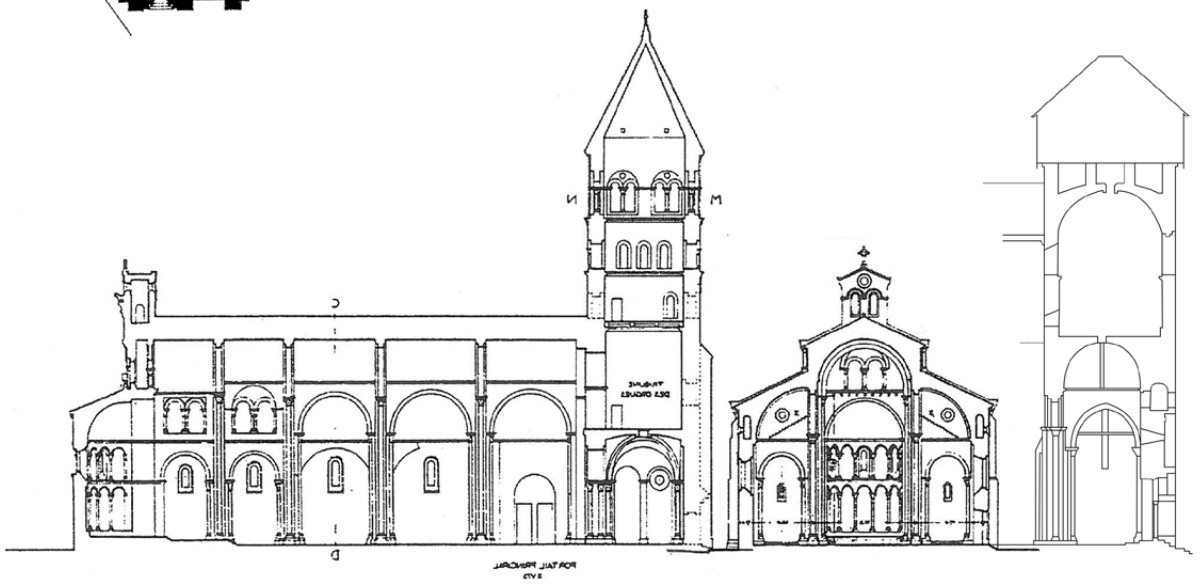
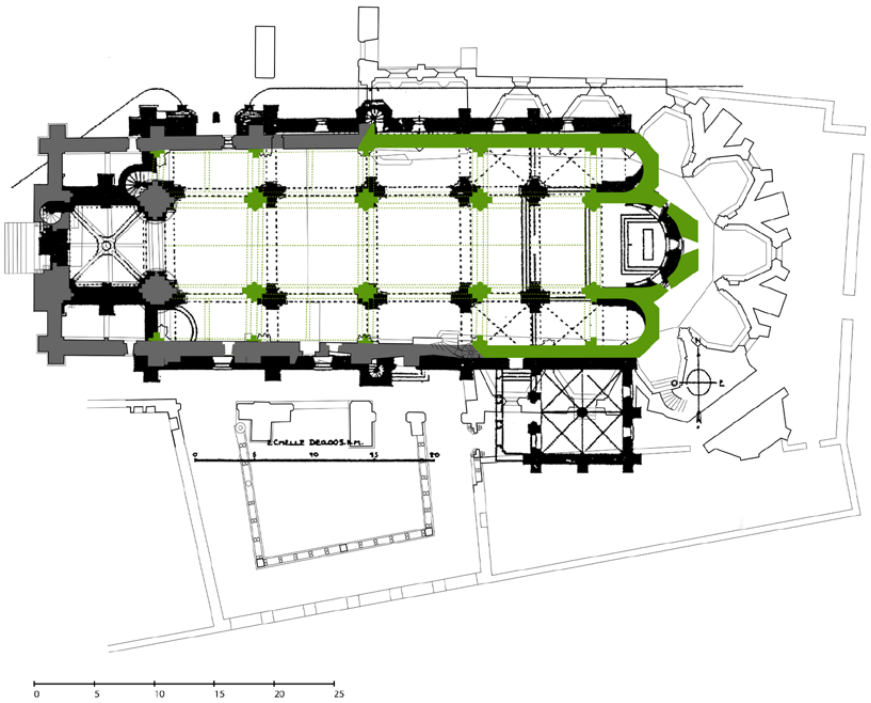


Figure 111 et 112 : en haut : coupe longitudinale et transversale de la nef de Saint-Gaudens, coupe est-ouest du clocher de Saint-Bertrand-de-Comminges ; en bas : superposition des plans de Saint-Gaudens et de Saint-Bertrand-de-Comminges à la même échelle.



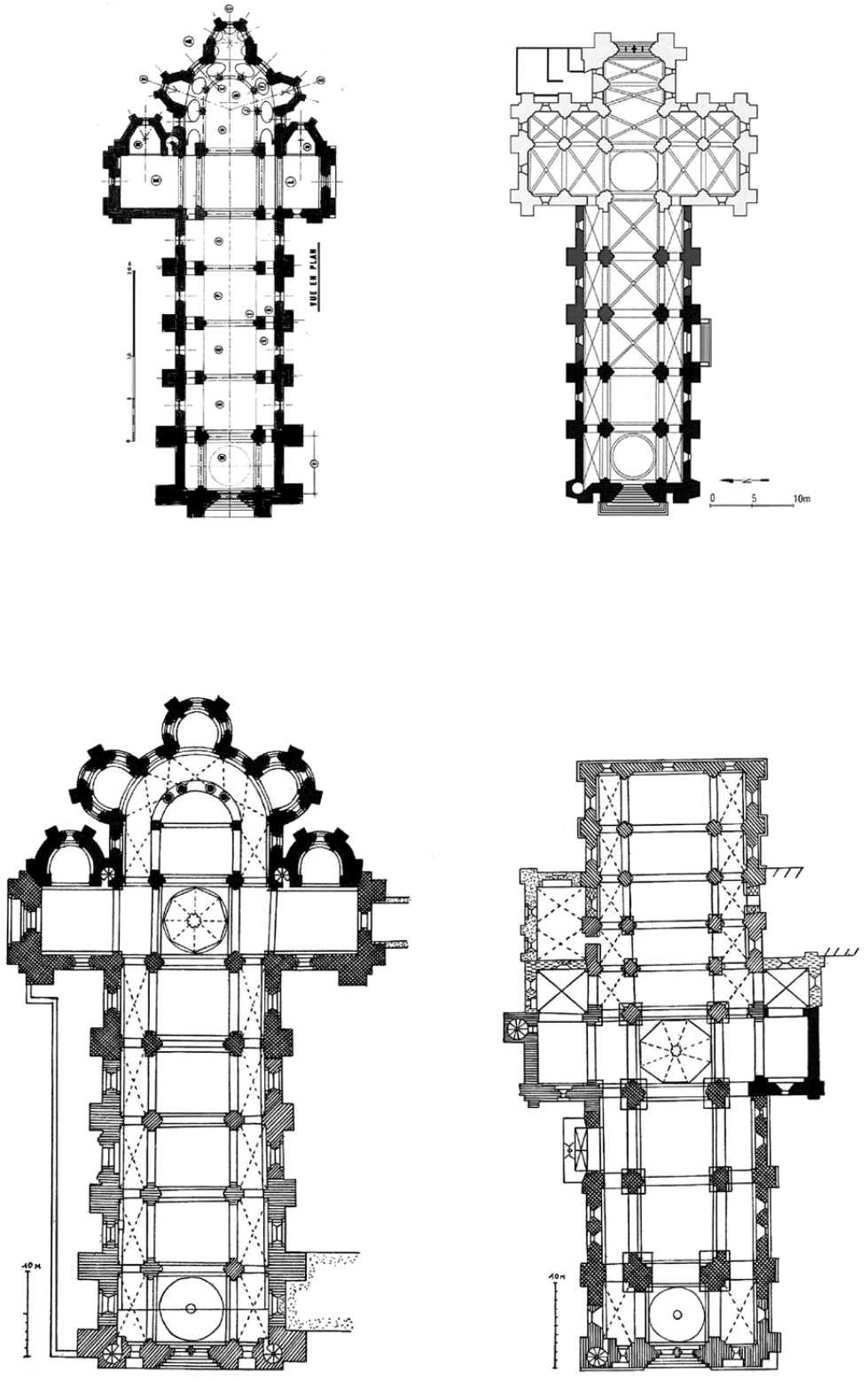


Figure 113 : en haut : Bénévent-l'Abbaye (Creuse), La Souterraine (Creuse) ; en bas : Le Dorat (Haute-Vienne), Saint-Junien (Haute-Vienne). Échelle commune.

Figure 114 : Tour-clocher occidentale de l'abbatiale Saint-Barthélémy de Bénévent-l'Abbaye (Creuse). (crédit : NoelJupiter, Wikipédia)

Figure 115 : Tour-clocher occidentale de l'ancien prieuré Notre-Dame de La Souterraine (Creuse). (crédit : Havang, Wikipédia)

Figure 116 : Tour-clocher occidentale de la collégiale Saint-Junien de Saint-Junien (Haute-Vienne). (crédit : Jochen Janhke, Wikipédia)

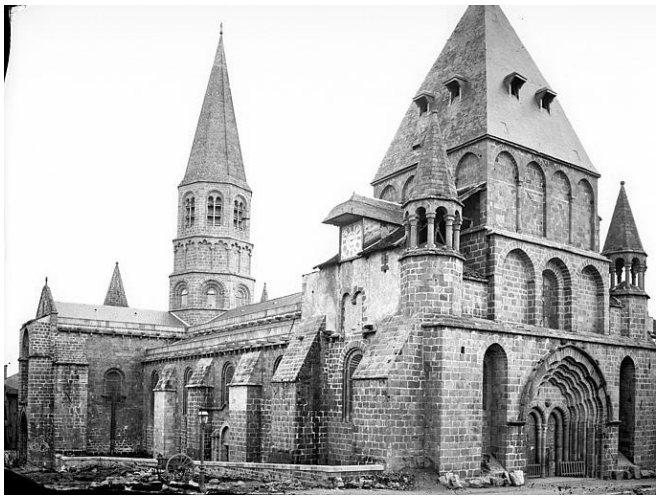


Figure 117 : Tour-clocher occidentale de la collégiale Saint-Pierre-ès-Liens du Dorat (Haute-Vienne). (crédit : MAP)

Figure 118 : Tour-porche de l'église Saint-Martial de Paunat (Dordogne).

Figure 119 : Tour-clocher de Saint-Nicolas de Trémolat (Dordogne).

Figure 120 : Tour-porche de l'abbatiale Saint-Amand de Saint-Amand-de-Coly (Dordogne).

Figure 121 : Tour-porche de Saint-Martin-de-Tayac des Eysies-de-Tayac-Sireuil (Dordogne).

Figure 122 : Saint-André-de-Sorède (Pyrénées-Orientales), vue sur le « collatéral » nord. (crédit : Jochen Jahnke, Wikipédia)

Figure 123 : Cathédrale Sainte-Eulalie-Sainte-Julie d'Elne (Pyrénées-Orientales) : vue sur la dernière travée du collatéral nord. (crédit : Jochen Jahnke, Wikipédia).

Figure 124 : Collégiale Saint-Pierre-Saint-Gaudens de Saint-Gaudens (Haute-Garonne) : vue sur la nef.

Figure 125 : Basilique Saint-Just de Valcabrère (Haute-Garonne) : dernière travée du collatéral nord.

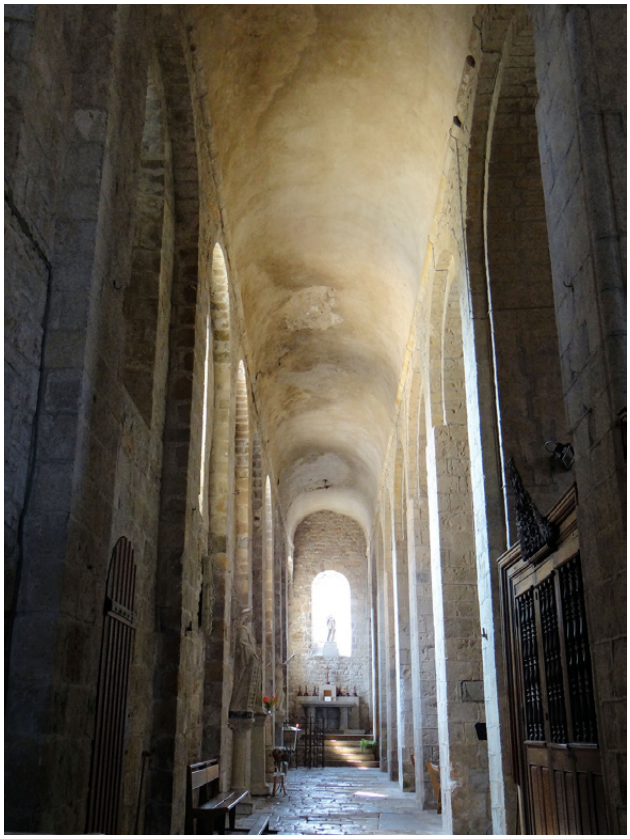


Figure 126 : Église Saint-Serge de Varen (Tarn-et-Garonne) : vue du collatéral nord. (crédit : Jacques Mossot, Wikipédia)

Figure 127 : Église Saint-Privat de Saint-Privat-des-Prés (Dordogne) : vue du collatéral sud. (crédit : Zodiaque)

Figure 128 : Église Saint-Pierre de Nant (Aveyron) : vue de la nef et du collatéral sud vers l'ouest. (crédit : Françoise Gallès, Inventaire général Midi-Pyrénées)

Figure 129 : Église Saint-Nicolas de Nogaro (Gers) : collatéral sud. (crédit : Zodiaque)

Figure 130 : Ancienne abbatiale Saint-Pierre de Marcilhac-sur-Célé (Lot) : collatéral nord. (crédit : Philippe Poitou, Inventaire général Midi-Pyrénées)

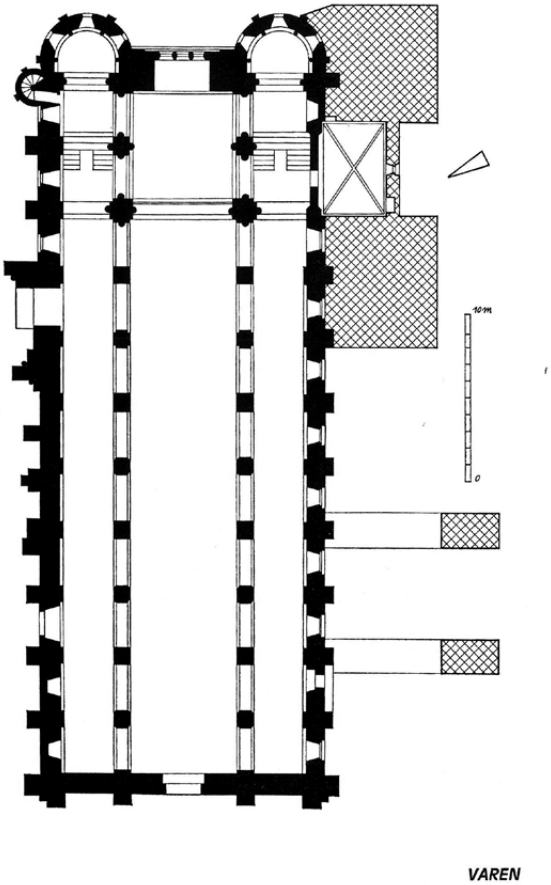


Figure 131 : Église Saint-Serge de Varen (Tarn-et-Garonne) : plan. (crédit : Zodiaque)

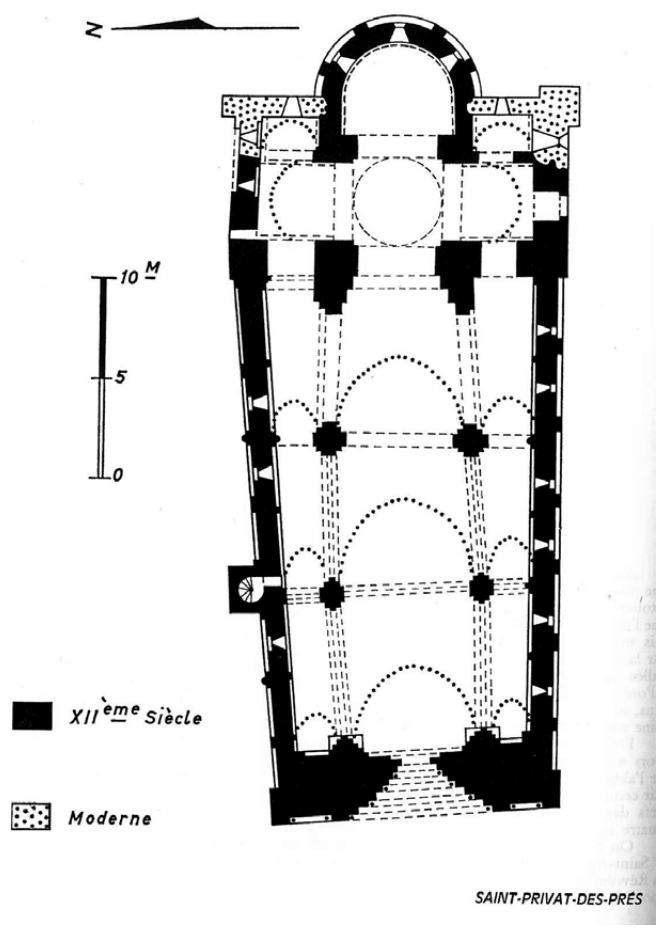


Figure 132 : Église Saint-Privat de Saint-Privat-des-Prés (Dordogne) : plan. (crédit : Zodiaque)

Figure 133 : Église Saint-Pierre de Nant (Aveyron) : nef et collatéral nord. (crédit : Jacques Mossot, Wikipédia)

Figure 134 : Église Sant Ponç de Corbera de Llobregat (Espagne) : vue de la nef. (crédit : PCB75, Wikipédia)

Figure 135 : Église Sant Ponç de Corbera de Llobregat (Espagne) : vue générale. (crédit : Pol Mayer, Wikipédia)

Figure 136 : Église Saint-Christophe de Montsaunès (Haute-Garonne) : vue de la nef. (crédit : Inventaire général Midi-Pyrénées)

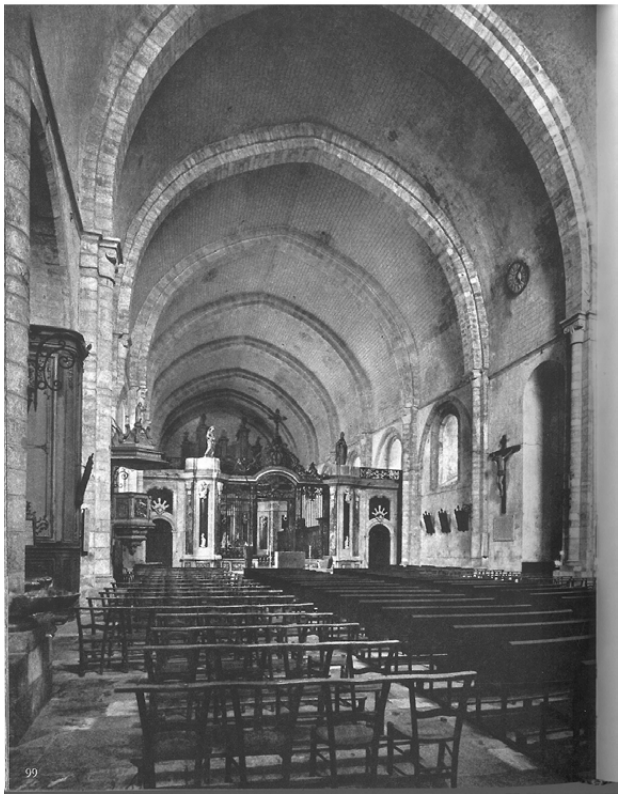


Figure 137 : Ancienne abbatiale Saint-Pons de Saint-Pons-de-Thomières (Hérault) : vue de la nef. (crédit : Zodiaque)

Figure 138 : Ancienne cathédrale Saint-Étienne d'Agde (Hérault) : vue de la nef.
(crédit : Zodiaque)

Figure 139 : Chapelle Notre-Dame de Castelnau-Pégayrols (Aveyron) : vue de la nef vers l'ouest. (crédit : Jacques Mossot, Wikipédia)

Figure 140 : Église Saint-Pierre de Fourmagnac (Lot) : vue de la nef vers l'ouest. (crédit : Gilles Séraphin, Maurice Scellès, Inventaire général Midi-Pyrénées)

Figure 141 : Église Notre-Dame de Lacour (Tarn-et-Garonne) : vue de la nef vers l'ouest. (crédit : Inventaire général Midi-Pyrénées)

Figure 142 : Église Saint-Michel-de-Rouviac de Nant (Aveyron) : vue du mur gouttereau sud. (crédit : Françoise Gallès, Inventaire général Midi-Pyrénées)

Figure 143 : Chapelle Saint-Robert de Javerlhac-et-la-Chapelle-Saint-Robert (Dordogne) : vue générale. (crédit : Père Igor, Wikipédia)

Figure 144 : Église Saint-Michel-de-Rouviac de Nant (Aveyron) : vue général sud. (crédit : John Naylor)

Figure 145 : Église Saint-Pierre de Fourmagnac (Lot) : vue générale sud. (crédit : Thérèse Gaigé, Wikipédia)

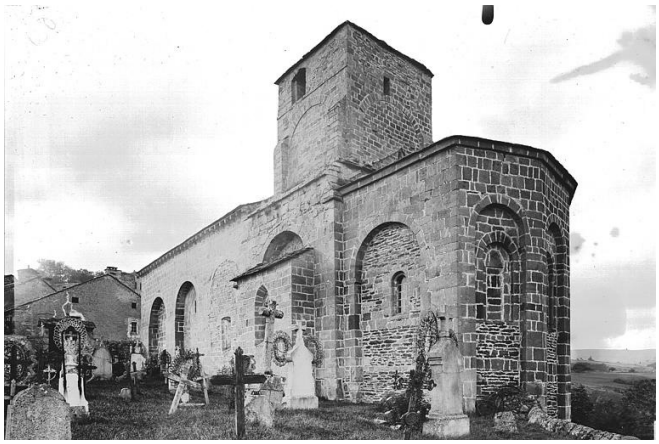


Figure 146 : Chapelle Notre-Dame de Castelnau-Pégayrols (Aveyron) : vue générale est. (crédit : Georges Estève, MAP)

Figure 147 : Ancienne cathédrale Saint-Étienne d'Agde (Hérault) : vue générale. (crédit : Fagairolles, Wikipédia)

Figure 148 : Ancienne abbatiale Saint-Pons de Saint-Pons-de-Thomières (Hérault) : vue général. (crédit : Yvon Comte, Monuments Historiques)

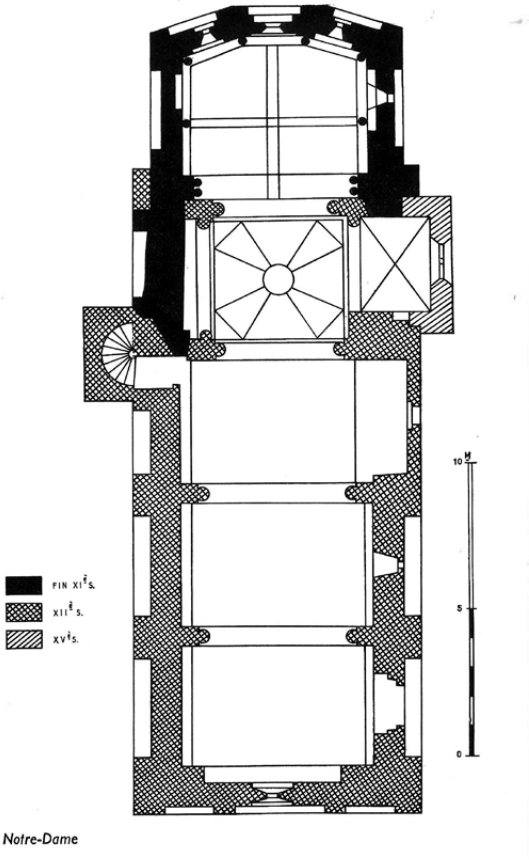


Figure 149 : Chapelle Notre-Dame de Castelnau-Pégayrols (Aveyron) : plan. (crédit : Zodiaque)

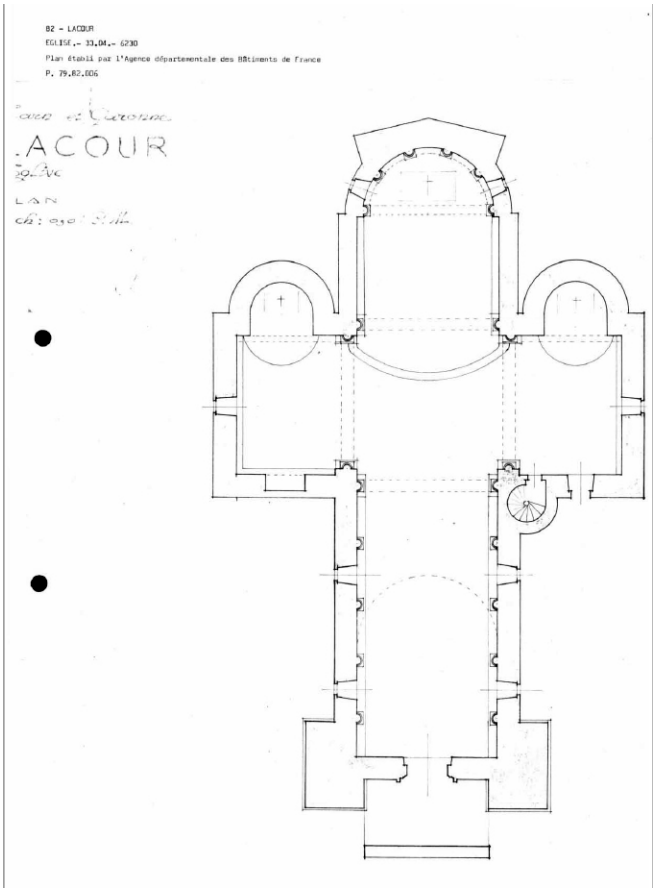


Figure 150 : Église Notre-Dame de Lacour (Tarn-et-Garonne) : plan sans échelle. (crédit : Inventaire général Midi-Pyrénées)

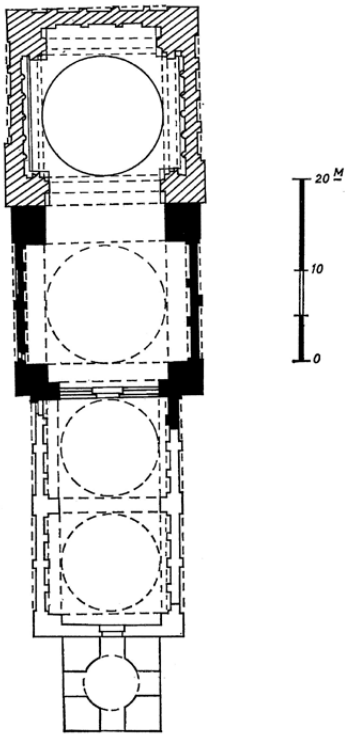


Figure 151 : Ancienne cathédrale Saint-Étienne-de-la-Cité de Périgueux (Dordogne) : plan. (crédit : Zodiaque)

Figure 152 : Ancienne cathédrale Saint-Étienne-de-la-Cité de Périgueux (Dordogne) : vue de la travée de chœur. (crédit : fonds Jacques Lacoste, Université Bordeaux Montaigne)

Figure 153 : Abbatiale Sainte-Marie de Souillac (Lot) : vue de la nef vers l'ouest.

Figure 154 : Cathédrale Saint-Front de Périgueux (Dordogne) : vue de la première travée. (crédit : Pol Mayer, Wikipédia)

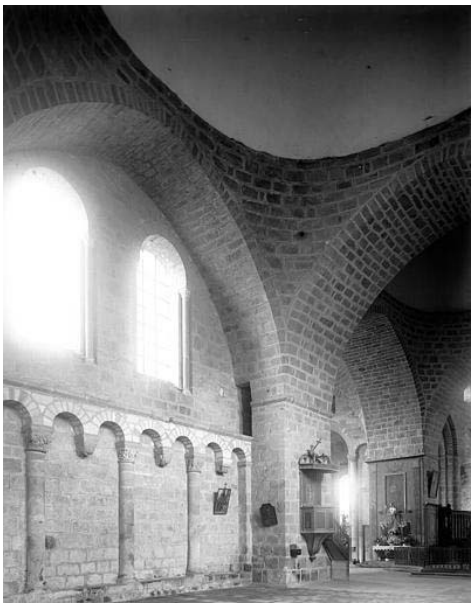


Figure 155 : Église Saint-Michel de Solignac (Haute-Vienne) : vue de la nef vers l'est. (crédit : Eugène Lefèbvre-Pontalis, MAP)

Figure 156 : Ancienne abbatiale Saint-Amand de Saint-Amand-de-Coly (Dordogne) : vue du transept sud. (crédit : Jochen Jahnke, Wikipédia)

Figure 157 : Ancien prieuré Notre-Dame d'Ambialet (Tarn) : vue de la nef vers l'est.

Figure 158 : Ancien prieuré Notre-Dame d'Ambialet (Tarn) : collatéral sud. (crédit : Zodiaque)

Figure 159 : Église Saint-Jean-Baptiste de Saint-Mont (Gers) : vue de la nef vers l'ouest. (crédit : Zodiaque)

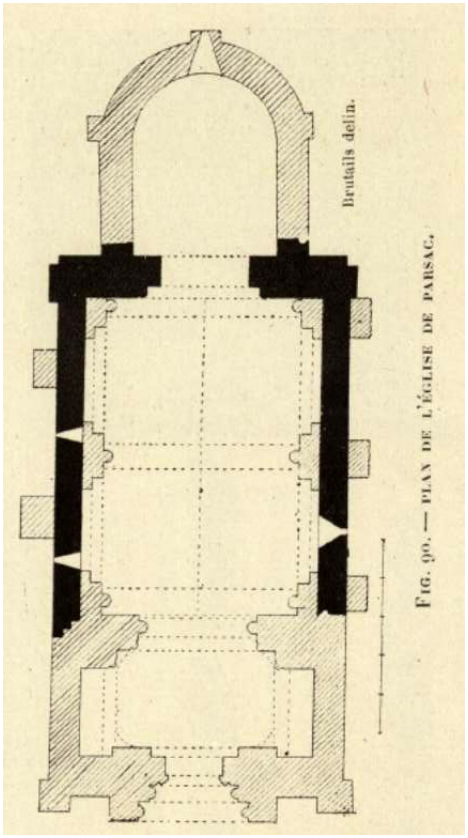


Figure 160 : Église Notre-Dame-de-Parsac de Montagne (Gironde) : plan. (crédit : Jean-Auguste Brutails)

Figure 161 : Église Saint-Jean-Baptiste de Preyssac d'Agonac de Château-l'Évêque (Dordogne) : vue de la nef vers l'est. (crédit : Emmanuel-Louis Mas, MAP)

Figure 162 : Église Saint-Nicolas de Nogaro (Gers) : collatéral nord. (crédit : Mairie de Nogaro)

Figure 163 : Église Saint-Nicolas de Nogaro (Gers) : arcature de l'abside axiale. (crédit : Jacques Dieudonné)

Figure 164 : Église Notre-Dame de Lacour (Tarn-et-Garonne) : vue de la nef vers l'est. (crédit : Inventaire général Midi-Pyrénées)

Figure 165 : Église Saint-Pierre de Nant (Aveyron) : vue de l'abside axiale et de la travée de chœur. (crédit : Françoise Gallès, Inventaire général Midi-Pyrénées)

Figure 166 : Chevet de la chapelle Saint-Julien de Saint-Bertrand-de-Comminges dans le quartier du Plan.